
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00590642 5

ADÈLE
ET
THÉODORE;
OU
LETTRES SUR L'ÉDUCATION:

CONTENANT

Tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation—des Princes, des jeunes Personnes, et des Hommes.

Revue et corrigée

PAR N. WANOSTROCHT, LL. D.

TOME TROISIEME.

A LONDRES:

CHEZ G. ROBINSON, PATERNOSTER-ROW; T. BOOSEY, BROAD-STREET; HARRIS, ST. PAUL'S; C. LAW; SCATCHERD ET LETTERMAN; LONGMAN, HURST, REES, ET ORME.

1807.

T. Davison, White Friars.

ADÈLE ET THÉODORE; OU LETTRES SUR L'EDUCATION.

LETTRE PREMIÈRE.

La Baronne à la Vicomtesse.

De Rome.

IL y a deux jours qu'étant seule dans ma chambre avec Adèle, Miss Bridget entra précipitamment, en me criant de la porte, que je serois sûrement satisfaite de la manière dont Dainville avoit fait ma commission; au même instant, Dainville arrive en tenant par la main la plus char-

mante enfant que j'aie jamais vue; c'étoit une petite fille de six ans et demi, jolie comme le jour, et qui, en m'appercevant, courut à moi en me tendant les bras. Je la pris sur mes genoux, en demandant à Dainville qui elle étoit; c'est, répondit-il, une petite orpheline, elle a perdu son père il y a quelques années, et sa mère vient de mourir. Ah, Maman, dit Adèle, vous en prendrez soin!— Ce sera une bonne action, reprit Dainville, car elle est à la charge d'une vieille femme qui n'est pas en état de la garder plus long-temps——Assurément, interrompis-je, c'est avec un extrême plaisir que je m'en chargerai.. Mais où la mettrons-nous, en attendant que nous ayons trouvé une maison où l'on puisse la placer?——Oh, Maman, gardons-la, elle est si jolie, elle a l'air si doux!——Oh, la garder, cela est impossible!———Mais du moins pendant quelques jours——Allons, j'y consens, et je vous charge, Adèle, d'avoir l'œil sur elle——car moi j'ai tant d'occupations——Ah, de tout mon cœur!——Maman, je la ferai coucher dans ma chambre?——A la bonne heure——Oh, cette charmante petite, je serai sa gouvernante!——Il faut que je lui dise cela en Italien. En effet, comme tout ce dialogue avoit été en François, l'enfant n'en avoit pas entendu un mot. Adèle, l'embrassant tendrement: Je vais être votre Maman, lui dit-elle; le voulez-vous bien?—A ce mot de *Maman*,

la

la pauvre petite se mit à pleurer amèrement, en disant: *Je n'en ai plus!*—Adèle, fondant en larmes, se jette à son col, et la serrant dans ses bras; Maman sera la tienne, chère enfant, s'écria-t-elle—Alors la petite me regardant avec des yeux remplis de pleurs: Est-il vrai, me dit-elle, resterai-je toujours avec vous?.... Elle fit cette question avec une ingénuité si touchante, un air si tendre, un son de voix si doux, que je me sentis émue jusqu'au fond de l'ame—Oui, répondis-je, vous ne nous quitterez plus. Ces paroles causèrent au moins autant de joie à Adèle qu'à l'enfant; d'autant mieux que j'ajoutai que je me decidois en effet à la garder pour toujours, puisqu'elle paroissoit être aussi sensible qu'elle étoit jolie. Mais, Maman, dit Adèle, vous m'avez promis aussi que je serois sa gouvernante?...Nous verrons cela, répondis-je, nous en causerons ce soir. En effet, à huit heures et demie, lorsque l'enfant fut couchée, j'eus à son sujet une longue conversation avec Adèle. Etoit-ce sérieusement, lui dis-je, que vous me demandiez d'être chargée de cette petite fille? ———Oui, en vérité, Maman.... J'aime les enfans à la folie, et——Mais vous-même, à peine êtes-vous sortie de l'enfance! vous n'avez que treize ans et demi——Ma chère Maman me dit quelquefois que j'ai de la raison pour mon âge.. ..Cela est vrai, cependant croyez-vous, Adèle, que vous soyez en état de bien éle-

ver un enfant?..—Non, Maman, je n'ai pas cette présomption; mais, avec vos conseils, il me semble qu'il n'y a rien qu'on ne puisse faire—Si j'avois une petite sœur de cet âge, sûrement je pourrois lui être de quelque utilité; à mes récréations, je m'amuserois à lui enseigner différentes choses, je la ferois lire, je lui apprendrois de petits contes, et puis je la reprendrois doucement si elle ne s'appliquoit pas——Par exemple, si elle étoit curieuse, moqueuse?——Ah, je sais par cœur tout ce qu'il faudroit lui dire!..je lui conterois tout ce qui m'est arrivé, *et la veillée des quarante, et la Bambolina Francese*——Et tout cela ne serviroit à rien, si vous ne lui donniez pas d'excellens exemples——Comment lui prouverez-vous qu'on doit être appliquée, si elle vous voit dessiner sans attention, jouer de la harpe sans regarder votre musique?———Maman, en général, je m'applique———Oui, en général, j'en conviens, mais les bons exemples ne sont utiles qu'autant qu'ils sont donnés constamment——Je sens que la crainte de gâter un enfant, en lui donnant de mauvais exemples, seroit pour moi une raison de plus de me bien conduire......Cela peut être, et je vous avoue que je suis tentée d'en faire l'essai.........Oh, Maman, je vous en conjure!...... Il est vraisemblable que vous serez mariée un jour, et par conséquent mère de famille: si cela arrivoit, vous vous trouveriez alors une expérience qui

seroit

seroit très-utile à vos enfans; vous avez un bon cœur et de la générosité, je suis donc très-sûre que, malgré votre extrême jeunesse, vous sentez parfaitement l'importance des devoirs d'une gouvernante; je vous le répète, ils se reduisent tous à ce seul point, *de donner toujours l'exemple des vertus qu'on exige...*—Oh, j'aurai une attention sur moi-même!——Avec raison, car est-il rien de plus horrible que de gâter et de corrompre un enfant né avec un bon naturel?———Cette seule idée fait frémir——Dieu vous demanderoit compte un jour de cet enfant malheureux; il diroit: *Je l'avois créé bon, et tu l'as rendu méchant; à la fois barbare, impie, et sacrilège, tu as gâté et défiguré mon ouvrage! Il n'est point de chatiment trop rigoureux pour toi!*—O Ciel! Mais aussi il n'est point de récompenses qu'une mère comme la mienne ne soit en droit d'attendre!— En disant ces mots, Adèle laissa tomber doucement son visage sur le mien, et je sentis ses larmes couler sur mes joues!— Vous m'effrayez, Maman, me dit-elle; maintenant je n'ose plus desirer de me mêler de l'éducation de cette charmante petite fille!..—Vous sentez trop combien ce devoir est sacré pour ne le pas remplir—— Maman!..—Vous pensez!.... Quelle joie vous me causez!.... D'ailleurs, si cette enfant vous devient chère......Oh, je l'aimerai passionnément!.. Eh bien, rien ne vous coûtera; dans l'espoir de la rendre parfaite,

parfaite, vous vous corrigerez sans effort de tous vos défauts....—Et le desir de justifier votre confiance, et de faire votre bonheur——Voilà qui est dit, je veillerai sur votre conduite, je vous donnerai des avis, et je consens que vous soyez entièrement chargée de cette enfant.———Entièrement! Ah, Dieu!———Oui, c'est-à-dire, elle couchera toujours dans votre chambre, elle ne vous quittera pas, elle jouera dans le cabinet où vous faites vos études; à vos heures de récréation, vous lui enseignerez les petites choses que son âge la rend susceptible d'apprendre; vous lui donnerez par la suite les maîtres que vous jugerez nécessaires, et vous serez enfin sa maîtresse, sa gouvernante et sa mère——Sa mère! Pauvre petite!—Puis-je m'en faire appeller Maman?———Oui, sans doute, puisque vous lui en tiendrez lieu.—Elle m'appellera *Maman!*——Oh, que je voudrois être à demain pour lui dire cela!——Maman, vous lui direz qu'elle doit m'obéir——qu'elle doit m'appeller Maman, car peut-être ne me croira-t-elle pas....Je suis fâchée d'être si petite pour mon âge: si vous me permettiez de porter des talons, je parie qu'elle me respecteroit davantage.——Il est vrai que vous n'avez pas une figure bien imposante, mais de la raison, de l'application, et de la douceur vous feront bien autant respecter que des talons.

Après

Après cet entretien, Adèle alla se coucher; son premier soin, en entrant dans sa chambre, fut d'aller regarder *sa fille* qui dormoit profondément; au risque de l'éveiller, elle l'embrassa plusieurs fois, et sûrement, durant la nuit, ne vit qu'elle dans ses rêves. Le lendemain, aussi-tôt que je fus éveillée, Adèle entra chez moi en tenant son enfant par la main, et en me disant qu'elle lui avoit donné un nouveau nom, ne trouvant pas le sien joli: elle l'appelle *Hermine*, parce qu'elle est d'une blancheur éblouissante, et qu'elle a l'air extrêmement doux. Au reste, Hermine est déjà accoutumée à sa *petite Maman*, et lui obéit ponctuellement. Adèle, de son côté, ne songe qu'à lui donner de *bons exemples*, elle la fait lire, elle traduit mes petits contes en Italien pour les lui apprendre, et elle a prié Dainville de la faire dessiner. Ainsi, ma chère amie, le voilà ce moyen si simple que j'ai trouvé pour mettre Adèle en état de bien élever un jour sa première fille. Elle fera sous mes yeux cet important apprentissage qui ne la distraira point de ses occupations, puisqu'il se borne à garder auprès d'elle une enfant dont l'âge ne demande d'autre soin que celui de la reprendre si elle parle mal, si elle manque de douceur ou de docilité, &c. Hermine dessinera à côté d'Adèle, qui ne souffrira pas qu'elle soit sans application, et qui se piquera de lui en donner l'exemple. Du reste, nous som-

mes

mes convenues qu'Hermine n'apprendroit point la musique; nous voulons qu'elle sache faire tous les petits ouvrages de femmes, qu'elle écrive et compte bien, qu'elle sache également l'Italien et le François, et parfaitement l'Histoire; ainsi ne jouant d'aucun instrument, elle peut toujours étudier dans la chambre d'Adèle, sans la troubler et la distraire. Adèle, en l'observant avec intérêt, apprendra à connoître les enfans, leurs inclinations, leurs petites ruses; en présidant à ses études, elle s'accoutumera à la vigilance, elle deviendra plus attentive, plus pénétrante, plus patiente; enfin, le desir d'obtenir la considération, l'estime, et la tendresse de son Elève, la corrigera de plusieurs petits défauts, et hâtera le développement entier de sa raison.

Non, ma chère amie, les Dames Romaines ne sont en général ni jolies, ni bien mises; elles ne mettent point de rouge, mais elles n'ont pas comme on me l'avoit dit, du blanc et de la poudre jaune; elles craignent singulièrement les odeurs, et n'en portent jamais; et comme elles trouvent les Françoises excessivement parfumées, quand elles savent qu'elles doivent nous rencontrer, elles se remplissent le nez de petites feuilles vertes, afin de ne rien sentir: j'avoue que j'ai été un peu surprise en voyant, pour la première fois, cette verdure sortant à moitié de tous ces nez de femmes: Adèle n'a pas temoigné le

moindre

moindre étonnement de cet usage, car depuis la veillée des quarante, rien ne paroît plus la surprendre.

La grande *finesse* (c'est ainsi qu'on appelle à Rome une politesse) consiste à faire placer en voiture la personne considérable à la droite du fond. Vous seriez malheureuse ici, car il n'est pas permis d'aller vîte en voiture ; on trouve qu'un train un peu leste n'a aucune dignité et on ne s'arrête jamais dans les rues ; de manière que si l'on donne une commission à son Laquais, on ne l'attend point, seulement on marche plus lentement. Lorsque les mœurs sont corrompues, le ton doit nécessairement s'en ressentir ; aussi je ne pourrois vous donner une idée ni de ce qu'on appelle ici *de la galanterie,* ni de la manière générale de s'exprimer ; par exemple, l'homme le mieux élevé, en parlant d'une femme, la désigne par son nom tout court, et dit *la Marescotti, la Palestrine, la Barberini,* &c. L'esprit est peut-être ici plus commun qu'en France ; mais dans aucun Pays policé, l'éducation n'est aussi négligée, et l'ignorance aussi profonde. D'ailleurs, comme dans le reste de l'Italie, tous ces grands Seigneurs dont les palais sont si somptueux, vivent comme s'ils étoient des bourgeois mal à l'aise : il est vrai qu'ils ont beaucoup d'ostentation, et que dans les grandes occasions, ils étalent une grande magnificence ; mais du reste, ils n'ont ni dîner ni souper, point d'état de maison, et

jour-

journellement ils se trouvent fort bien éclairés avec une chandelle, et parfaitement nourris pour un petit écu par jour *(a)*.

A l'égard de la jalousie, on prétend qu'elle n'existe plus que parmi le peuple qui est d'une férocité à faire frémir, car il donne ici des coups de coûteaux, comme à Paris il donne des coups de poings. On ne peut imaginer combien les meurtres sont communs à Rome. Quand un homme en assassine un autre, l'assassin est toujours favorisé par le peuple; toutes les boutiques, les maisons lui sont ouvertes; de-là, il se sauve dans les Eglises, où il trouve un asile aussi sûr que sacré. Est-ce là ce Peuple Romain si célèbre dans l'Histoire ? Que produit le climat sur les mœurs ? C'est la forme du gouvernement qui fait tout.

Adieu, ma chère amie; embrassez Constance de ma part, et dites lui que par le premier courier, je répondrai sûrement à sa jolie petite Lettre.

(*a*) Dans toutes les grandes maisons, on trouve aux portes des appartemens, un homme habillé de noir avec une longue cravatte blanche ; c'est une espèce de Suisse, qu'on appelle à Rome un *Decan*. Les Cardinaux et les grands Seigneurs ont aussi pour faire les honneurs de leurs maisons un homme qu'ils appellent *Gentilhomme*, et qui l'est en effet ordinairement. Le Cardinal de Mazarin a été *Gentilhomme* à Rome.

LETTRE II.

La Vicomtesse à la Baronne.

JE vais voyager aussi, je pars Lundi pour les eaux de Spa: mon Médecin vouloit m'envoyer à Plombières, je lui ai représenté que je m'y ennuyerois à la mort, que je desirerois aller à Spa, et non-seulement il y consent, mais il me l'ordonne, et j'obéis. J'emmène avec moi Madame de Valcé, dont la santé est véritablement dérangée depuis sa fausse couche; sans cette raison, je n'aurois sûrement pas cédé au desir extrême qu'elle a de faire ce voyage, car ses procédés ont enfin absolument détruit le sentiment aveugle que j'avois pour elle. Je trouverai à Spa beaucoup de gens de ma connoissance, entre autres, le Chevalier d'Herbain, qui est parti hier avec Porphire qu'il y mène, et dont il ne peut plus se séparer; Madame de Blesac et sa belle fille, la petite Comtesse Anatolle, M. d'Ostalis, et Madame de Germeuil, revenue à Paris depuis trois mois, et qui ne va, dit-elle, à Spa que par *sentiment* pour Madame de Valcé, et pour la suivre, car cette ancienne amitié s'est

renouée avec une extrême vivacité : au reste, jamais la *divine amitié* n'a été plus à la mode que dans ce moment ; les femmes se chérissent toutes, elles ne peuvent plus se quitter ; à souper, elles fuient, elles évitent les hommes, et se placent ensemble à côté les unes des autres ; elles sont inséparables ; si quelque importun se glisse indiscrètement parmi elles, toute la troupe entière le maudit, se désole, et marque son chagrin par les mines les plus expressives——Cependant, malgré tout cela, les méchans soutiennent qu'elles s'envient et se déchirent tout comme de notre temps, et qu'au fond, les hommes ne sont pas plus essentiellement mal-traités qu'ils ne l'étoient il y a dix-huit ans. A propos, mon cœur, savez-vous que la belle, la sérieuse, l'insipide Madame de N—— a pris un amant ? Vous serez sans doute surprise de m'entendre accuser aussi positivement une personne qui jouissoit d'une bonne réputation ; je n'ai jamais pu souffrir qu'une femme se permît d'attaquer ainsi l'honneur d'une autre femme, même lorsqu'elle parle à son amie intime ; mais je puis dire sans scrupule que Madame de N—— a un amant, puisqu'elle en fait gloire, et le dit elle-même à qui veut l'entendre ; cette franchise lui fait un honneur infini, et l'a rendue très-intéressante ; tout le monde loue sa *candeur* ; on répète qu'elle est *d'une vérité, d'une bonne foi* qui doit tout faire excuser ; et enfin, cet amant lui

procure

procure des éloges et des amis sans nombre.

Voilà une indulgence qui met fort à l'aise, et qui sûrement établira dans la société une franchise universelle ; on avouera naïvement ses fautes, ses foiblesses, et j'espère qu'avant peu l'horreur du mensonge deviendra telle, que les poltrons et les gens sans probité ne chercheront à cacher ni leur lâcheté ni leurs friponneries ; j'ose même dire que tout nous promet cette heureuse révolution dans les mœurs. J'ai entendu l'autre jour un homme que vous connoissez beaucoup, se vanter avec orgueil d'avoir *caponné* au billard deux autres hommes ; il n'a pas dit, *j'ai volé,* mais comme *caponner* est à-peu-près le synonyme de *friponner,* il y a tout lieu de croire que les hommes égaleront bientôt les femmes en sincérité.

Adieu, mon cœur ; ma santé est déjà meilleure ; le seul projet d'aller à Spa me ranime ; jugez du bien que me feront les eaux.

LETTRE III.

Reponse de la Baronne.

De Rome.

AINSI donc à présent on convient simplement qu'on a un amant, et cette effronterie passe pour de la *franchise*, de la *bonne-foi!* Autrefois la décence faisoit tolérer une foiblesse, et maintenant l'impudence fait excuser le vice!——" Pourquoi " dites-vous (dit Jean-Jacques Rousseau) " que la pudeur rend les femmes fausses; " celles qui la perdent le plus, sont-elles " au reste plus vraies que les autres? Tant " s'en faut, elles sont plus fausses mille " fois; on n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde " tous, et qui ne régnent qu'à la faveur de " l'intrigue et du mensonge.

" Je sais (dit encore Rousseau) que les " femmes qui ont ouvertement pris leur " parti sur un certain point, prétendent " bien se faire valoir de cette franchise, et " jurent qu'à cela près, il n'y a rien d'estimable qu'on ne trouve en elles; mais je " sais bien aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela qu'à des sots. Le plus grand

" frein

" frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui
" les retienne ; et de quel honneur feront-
" elles cas, après avoir renoncé à celui qui
" leur est propre ? Ayant mis une fois leurs
" passions à l'aise, elles n'ont plus aucun
" intérêt d'y résister."

Qui pourroit n'être pas frappé de la solidité de raisonnement de ce beau passage d'Émile ?

Adèle devient chaque jour plus raisonnable; Hermine contribue infiniment plus que moi à la former; l'autre jour Adèle, pour la première fois depuis qu'Hermine est ici, n'a pas bien dessiné, et, tout le temps de l'Académie, a paru distraite et inappliquée. Quand la leçon fut finie, je lui dis tout bas : vous vous rélâchez, et vous venez de donner à votre enfant un pernicieux exemple. A ces mots, elle leva les yeux au Ciel, et tomba dans la rêverie ; un instant après, elle vint à moi, et me dit bien haut : Maman, voici l'heure de ma récréation, je vous supplie de me permettre de l'employer à dessiner.

Pourquoi donc ? vous avez dessiné vos deux heures...Oui, ma chère Maman! mais j'ai eu le malheur de manquer d'application aujourd'hui ; je vous en demande mille pardons, et je veux réparer ma faute—Entendez-vous, Hermine, interrompis-je, quel charmant exemple vous donne votre petite Maman ? Adèle est trop jeune encore pour ne pas faire des fautes quelquefois : mais vous voyez comme elle les

répare, et sûrement bientôt elle n'en fera plus du tout.

Pendant ce discours, la joie pétilloit dans les yeux d'Adèle, et au moment même elle fut chercher son porte-feuille, et dessina une heure entière avec une application parfaite. Jugez, ma chère amie, si je m'applaudis d'avoir trouvé un moyen si simple et si doux de la perfectionner; d'ailleurs, je goûte encore le plaisir de faire une bonne action, en tirant de la misère une pauvre petite orpheline, dont, sans moi, la destinée eût été si malheureuse. Comme elle a été choisie parmi cent autres, elle est réellement charmante de caractère et de figure; sa première éducation a été très-bonne, elle n'étoit même pas née pour l'état où je l'ai trouvée. Différens événemens ruinèrent sa famille, et la mort de sa mère, qui ne subsistoit que d'une petite pension viagère, mit le comble à son infortune. J'ai préféré une enfant Italienne, afin qu'elle entretînt Adèle dans l'habitude de parler Italien. La seule personne dans la maison qui n'aime pas Hermine à la folie, est Miss Bridget, parce qu'elle a le plus grand mépris pour la langue Italienne, et ne conçoit pas qu'on puisse desirer de la parler, quand on a la gloire de savoir l'Anglois; aussi n'en dit-elle pas un seul mot, ce qui lui rend le voyage d'Italie peu agréable; elle se fâche constamment contre toutes ses servantes, uniquement à cause de leur *bara-*

gouin

gouin ridicule: enfin, son aversion naturelle pour Dainville a redoublé depuis que nous parlons tous Italien : mais il faut bien lui passer tous ces petits travers, en faveur de ses excellentes qualités, et de la manière parfaite dont elle me seconde.

Adieu, ma chère amie ; j'attends avec impatience de vos nouvelles de Spa ; je suis sûre que vous y retrouverez la santé, et que vous serez charmée de la vie qu'on y mène.

LETTRE IV.

Le Baron au Vicomte.

De Naples.

UNE espèce de maladie épidémique nous a chassés de Rome un peu plutôt que nous ne comptions en partir, et je passerai ici deux mois, Août et Septembre.

Vous me demandez des détails sur les femmes ; je suis étonné que vous n'ayez pas reçu déjà une Lettre que je vous écrivois de Rome, et dans laquelle je ne vous parlois que des Dames Romaines. On dit que les mœurs sont encore plus corrompues à Naples; cependant j'ai été hier à un Bal, et j'en suis revenu édifié de la constance

constance des Dames Napolitaines : elles choisissent un Danseur pour toute l'année, et, durant ce temps, ne dansent jamais avec un autre ; il est vrai qu'on prétend qu'elles réservent toute leur fidélité pour cette espèce d'engagement. Il y a, entre autres, ici une femme dont on conte des aventures qui paroîtroient incroyables, si ces détails n'étoient certifiés par des gens très-dignes de foi : elle étoit hier au Bal, elle a parlé plusieurs fois à mon fils, et j'ai remarqué que Théodore ne lui répondoit pas avec une politesse bien exacte. Aujourd'hui je le lui ai reproché ; mais a-t-il répondu, Madame de D.... est si méprisable !...—Et parce qu'elle est méprisable, faut-il que vous ayez l'air d'avoir reçu une mauvaise éducation ? D'ailleurs, en traitant Madame de D... avec autant de légèreté, vous avez manqué d'égards pour les femmes auxquelles vous devez un véritable respect....—Comment ?....—Sans doute ; puisque Madame de D...est reçue dans la société, vous ne pouvez être impoli avec elle, sans l'être aussi pour toutes les femmes qui se trouvent dans la même assemblée. Souvenez-vous toujours qu'un homme honnête et délicat doit l'apparence du respect à toutes les femmes, et qu'il n'aura jamais l'air noble et distingué, s'il prend avec la moins estimable des manières familières : qu'il ne recherche point celle qu'il croit digne de mépris, mais qu'il la traite toujours en

public

public avec égards et déférence, et cette conduite lui vaudra l'estime et l'intérêt de toutes celles dont il doit apprécier et desirer le suffrage : enfin, croyez que le plus mauvais air qu'un jeune homme puisse avoir, est de paroître mépriser les femmes. Par exemple, que pensez-vous de ce jeune François que nous avons vu à Rome, et qui nous a suivi à Naples ?——Le Marquis d'Hernay ?——Oui, vous paroît-il aimable ?——Mais je ne voudrois pas lui ressembler.—Cependant il a de l'esprit, de l'instruction, et il se conduit bien.——Mais il est ridicule.——Infiniment, cela est vrai, parce qu'il a toujours avec les femmes un ton léger ou méprisant ; il pense que la familiarité donne l'air de l'aisance, et que le dédain montre la supériorité ; il s'abuse, et prouve seulement qu'il est un fat mal élevé.——Et il a de l'esprit ! Cela est bien surprenant !——Une mauvaise éducation gâte l'esprit ainsi qu'elle corrompt le cœur.——Il a du bon sens, sa conversation même est solide ; les Artistes à Rome nous ont dit qu'il se connoissoit en tableaux, en statues, que du moins il en raisonnoit très-bien ; il paroît savoir l'Histoire, pourquoi donc sa société est elle si peu agréable ?———C'est qu'il est plein de suffisance, et qu'il gâte tout ce qu'il dit de plus sensé par un ton tranchant, un air capable, qu'on ne pourroit tolérer dans personne, et qui rendent surtout un jeune homme de vingt ans complètement

plètement absurde, impertinent, et ridicule.

Vous voyez, mon cher Vicomte, combien je m'attache à donner à Théodore un véritable dégoût pour la pédanterie ; comme vous dites fort bien, plus une éducation est soignée, plus cette attention est nécessaire, et soyez sûr que Théodore, à vingt ans, sera aussi modeste, aussi simple, qu'instruit. En général, tous nos jeunes gens aujourd'hui sont d'une ignorance honteuse, ou d'une pédanterie insupportable. *Beaux esprits* et *Philosophes*, ou ne sachant rien, et livrés aux plus affreux désordres ; c'est la faute des parens qui ne leur donnent point de principes, ou qui leur inspirent une folle prétention à l'esprit. J'ai vu un père, estimable d'ailleurs, répandre des copies d'une Lettre que son fils, âgé de dixhuit ans, lui écrivoit de sa garnison sur un ouvrage de morale qui venoit de paroître. Le pauvre jeune homme sut cela, et, comme de raison, la tête lui tourna. De même, on envoie à seize ans son fils dans les pays étrangers, on lui dit : *Allez-vous instruire, allez étudier les hommes*. Il part, il revient, il dit: *Je suis instruit, je connois les hommes*. On le croit dans sa famille, il débite avec orgueil et confiance tous les lieux communs qu'il a pu apprendre de son Gouverneur ; il assure *que les Anglois sont profonds, les Italiens ignorans et superstitieux, les Espagnols dans la barbarie*; il

vante

vante la liberté Angloise, et déclame contre l'Inquisition; ses parens l'écoutent avec étonnement, ou l'admire, on le cite, on le prône, et l'on en fait pour la vie un sot aussi ridicule qu'ennuyeux. Ne réfléchira-t-on jamais davantage sur l'éducation, et faut-il qu'en dépit du plus heureux naturel, elle nous donne éternellement des vices ou des travers ?

LETTRE V.

Le même au même.

De Naples.

THEODORE vient d'avoir aujourd'hui un petit succès très-flatteur : nous dînions lui et moi chez l'Ambassadeur de France, où se rassemble tous les jours la meilleure compagnie de Naples ; il y avoit sept ou huit personnes, entr'autres, trois ou quatre véritablement distinguées par leurs connoissances et leur esprit : de ce nombre étoient deux Anglois. J'avois à parler à l'Ambassadeur, qui, en sortant de table, m'a mené dans son cabinet, et j'ai laissé Théodore dans le salon, environ trois quarts d'heure. En rentrant, nous avons trouvé la conversation fort animée ; on parloit de litérature, et les Anglois soutenoient, contre

contre le Marquis d'Hernay, qui prétend savoir l'Anglois, et contre deux Italiens qui le savent réellement, que le Paradis Perdu est le plus beau Poëme qui existe dans aucune Langue vivante: ils nous contèrent que pour appuyer leur opinion, ils avoient voulu citer plusieurs passages, entre autres, quelques vers du Livre premier et quatrième, mais qu'ils n'avoient pu se les rappeller qu'imparfaitement, et ils demandèrent à l'Ambassadeur s'il avoit Milton. Non, répondit-il, mais j'ai vu jadis M. d'Almane savoir Milton par cœur, et peut-être pourra-t-il encore vous satisfaire. Ma mémoire, repris-je, est fort diminuée, Théodore me suppléera. A ces mots, l'étonnement fut général, tous les yeux se fixèrent sur Théodore, qui jusqu'alors avoit écouté en silence la conversation, parce que personne ne l'avoit interrogé. Quoi! s'écria-t-on, M. votre fils sait l'Anglois! Depuis sa plus tendre enfance, répondis-je, et comme les vers que vous citiez sont très-remarquables, je suis sûr qu'ils sont tous présens à sa mémoire. Essayez de les dire, Théodore. Alors Théodore, en rougissant, debita de suite environ deux cents vers sans faire une faute, et prononçant véritablement comme un Anglois même. On donna les plus grands éloges à sa mémoire, et sur-tout à sa modestie; et quand nous fumes seuls, je l'embrassai tendrement: Vous venez, lui dis-je, de me procurer un très-grand plai-

sir;

sir; je ne puis être flatté de vous avoir entendu dire des vers de Milton, on vous les a fait apprendre, quand vous seriez un sot, vous les sauriez de même; mais vous êtes réservé, modeste, voilà ce qui doit me causer une véritable satisfaction. Conservez ces précieuses qualités, elles ajoutent aux succès et désarment l'envie : le mérite dont on s'énorgueillit nous est toujours contesté, tandis qu'on ne manque jamais de vanter celui qu'on nous découvre; ainsi, par amour-propre même, nous devrions triompher du vain desir d'étaler nos talens et notre instruction; bien sûrs que mille occasions ne peuvent manquer de les faire connoître, sans que nous nous en mêlions. Théodore a trouvé ce raisonnement très-juste, et n'a point cherché à me dissimuler combien il étoit flatté de l'éloge que je venois de donner à sa conduite. La modestie est peut-être la seule vertu qu'on puisse sans inconvénient louer avec excès dans un jeune homme, toute autre louange peut l'énorgueillir et lui donner de l'affectation. Combien de personnes qui sont imprudentes, brusques, ou pédantes et apprétées, uniquement parce qu'on a vanté sans mésure leur franchise, leur naturel, ou leur savoir et leur politesse !......Mais la modestie n'est pas une qualité qu'on soit jamais tenté de pousser trop loin; d'ailleurs, le pourroit-on, puisqu'elle est si belle, que même, portée à l'excès elle ne sauroit dégénérer en vice? Ainsi fai-

tes-la donc aimer à votre Elève, tâchez de le rendre véritablement modeste, vous ne pouvez craindre qu'il ne le devienne trop.

Je me suis décidé, mon cher Vicomte, à prolonger de six mois mon séjour en Italie; je ne retournerai point en France cet Automne, je passerai l'hiver à Rome, j'en partirai sur la fin de Février, je séjournerai un mois à Florence, autant à-peu-près à Turin, et je serai en Languedoc dans le courant d'Avril; j'y resterai sept ou huit mois; si vous le pouvez, venez m'y voir et remplir enfin cet ancien engagement, sinon j'irai vous chercher à Paris, car après deux ans d'absence, je ne pourrai résister au desir de vous revoir et de vous présenter Théodore, grandi, formé, aimable autant qu'on peut l'être aussi jeune..... ce fils si cher!.... et qui, je l'espère, sera le vôtre un jour.

LETTRE VI.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Spa.

LE charmant, le délicieux séjour que Spa! oh, je serai malade tous les ans pour y revenir!......On y trouve tout, du monde,

de, du jeu, des fêtes, de la dissipation, de la solitude, de la liberté.... Que n'y êtes vous! rien n'y manqueroit. Cependant j'ai fait une *Amie nouvelle*, car comment revenir des Eaux sans cela? c'est une amie que j'ai rencontrée, pendant quinze ans, sans me douter jamais qu'il fût possible de l'aimer. C'est enfin Madame de L***, je lui passe toutes ses prétentions, qui au reste ne se trouvent point en rivalité avec les miennes; elle se plait à déconcerter les personnes timides ou qui débutent dans le monde; elle est charmée d'avoir un gros son de voix, qui véritablement est fait pour en imposer aux plus intrépides : elle a pris, par goût, des manières brusques et un air boudeur et refrogné: elle est comblée de joie lorsqu'elle peut penser qu'elle embarrasse et qu'on la craint; moi, j'aimerois mieux plaire que de produire tous ces grands effets, ainsi je ne lui dispute aucun de ses avantages, et nous nous accordons fort bien ensemble; au vrai, malgré des travers si singuliers, elle a des qualités très-attachantes, une ame noble et sensible, une extrême franchise et beaucoup d'esprit; elle repousse lorsqu'on ne la voit qu'en passant, mais elle *retient* quand on la connoît.

Nous avons encore ici une autre Françoise, Madame de Rainville, que je ne connoissois point du tout; celle-là n'attire ni ne retient, elle n'est jamais naturelle un moment; elle étoit faite pour être insipide, commune,

commune, et froide, mais elle a sûrement entendu dire *que les personnes ennuyées sont toujours ennuyeuses,* et frappée de cette maxime, elle veut paroître éternellement amusée ; en conséquence elle aime tout *avec passion,* la Musique, la Danse, les Spectacles, la promenade, la conversation ; toutes ces choses la transportent : elle se pique d'être gourmande, de n'avoir pas un goût modéré, d'avoir *du feu,* de *l'enthousiasme,* et de disputer avec chaleur et véhémence : elle parle toujours, n'écoute point, ne sent rien, se met vainement à la torture pour persuader qu'elle a *de l'énergie,* de l'activité, et ne parvient qu'à se rendre importune, ridicule, et véritablement insupportable : elle me réfroidit, me glace, et me fait presque prendre en aversion les choses que j'aime le mieux. L'autre jour nous avons été dîner à la cascade de Coo ; Madame de Rainville fut dans un tel ravissement, elle loua avec tant d'emphase l'eau, la verdure, le paysage, et même le soleil qui nous brûloit, tout cela étoit accompagné de gestes si *expressifs,* si *animés,* qu'elle m'a donné un dégoût, qui ne me passera peut-être jamais, pour les Rivières, les Cascades, et les Dîners sur la pelouse.

M. d'Ostalis est arrivé à Spa la semaine dernière, il dîne presque tous les jours chez moi, et je passe aussi ma vie avec Madame de Blesac, la petite Comtesse Anatolle, le Chevalier d'Herbain, et Madame

dame de L***, ma nouvelle amie; je vais souvent au Vauxhall, j'y mène danser Constance; nous allons nous promener sur la montagne *d'Annette et Lubin* (*a*): nous nous affligeons un peu, qu'Annette soit si laide, et que Lubin vende de la bière, ce qui nuit beaucoup aux idées pastorales et champêtres: je rentre dans ma maison à neuf heures, ma petite société s'y rassemble, et nous causons jusqu'à minuit, car je n'ai pas la simplicité de me coucher à dix heures, de me lever avec le jour pour aller boire des eaux que je peux prendre dans mon lit; on dit qu'elles sont meilleures à la fontaine, mais il n'y a de bon pour moi que ce qui ne me contrarie pas.

Je suis moins mécontente de Madame de Valcé depuis que je suis ici, c'est-à-dire, de son extérieur et de ses manières: pour ses sentimens......, je n'y dois plus compter.... Mais cependant elle n'a que vingt-deux ans, elle est encore bien jeune !.. Ah, le cœur d'une mère est toujours prêt à pardonner!

Adieu, ma chère amie; vous serez également heureuse par Adèle et par Théodore, vous le méritez!.... J'envie votre

---

(*a*) Cette Montagne a pris son nom d'un Paysan et d'une Paysanne, mariés il y a 15 ou 16 ans, par un François qui les nomma Annette et Lubin, et leur fit bâtir une jolie petite ferme sur le haut d'une des Montagnes qui environnent Spa.

félicité, mais croyez qu'en même-temps elle me console de mes peines! Oui, je jouis de votre bonheur, autant que je m'enorgueillis de vos vertus et de votre amitié.

LETTRE VII.

Le Vicomte au Baron.

VOUS allez être satisfait, mon cher Baron ; je suis enfin brouillé *sans retour* avec Madame de Gerville : elle m'a joué dans une affaire où elle paroissoit vouloir me servir, et m'a sacrifié de la manière la plus noire et la moins adroite. Me voici un peu isolé, car, depuis sept ans sur-tout, je n'avois exactement d'autre société que la sienne. Je vous entends d'ici : *rentrez dans votre famille, rapprochez-vous de votre femme.* Je sais que Madame de Limours est très-aimable ; mais je suis retenu par l'embarras *de faire connoissance avec elle* : au vrai, nous sommes devenus absolument étrangers l'un à l'autre ; enfin j'essayerai, je vous le promets.

Tout le monde est revenu de Spa. On prétend que M. d'Ostalis en rapporte un goût très-vif pour la jeune Comtesse Anatolle ; on ne dit point encore que cette dernière y réponde. Elle est bien jeune pour

pour se décider si promptement, elle n'a que dix-sept ans : mais on assure qu'une partie de sa société approuveroit fort cet arrangement, et se charge de la disposer à un choix qui, au reste, seroit le meilleur qu'elle pût faire dans ce genre. Elle aime son mari ; mais elle en est traitée de manière à ne pas conserver long-temps les sentimens qu'elle a pour lui. Le Comte Anatolle dédaigne toutes les Françoises, il n'aime que les étrangères; et il faut absolument, pour lui plaire, être Russe, Angloise, ou Polonoise. Mon charmant petit Théodore n'aura, grâce au Ciel, aucun de ces travers ; combien j'ai d'impatience de le revoir! il touche à sa quinzième année. . A cet âge, j'étois déjà amoureux, à perdre la tête, d'une des femmes de ma mère, Mademoiselle Adrienne, que j'élevai depuis au grade de Chanteuse dans les chœurs de l'Opéra. A quinze ans j'avois déjà escaladé dix fois les murs du jardin de mon père, pour aller voir une petite Paysanne que j'aimois presque autant que Mademoiselle Adrienne. J'avois pourtant un gouverneur très-sévère, mais heureusement il étoit sourd et distrait; je m'échappois sans qu'il pût m'entendre, et je le trompois sans qu'il y prit garde. Au reste, quelques précautions qu'il eût employées, je suis bien sûr que j'aurois trouvé les moyens de me soustraire à sa vigilance. Comment faites-vous donc avec Théodore, cet enfant si éveillé, si vif, si spirituel ?

Comment

Comment a-t-il impunément quinze ans ? Comment enfin vous y prenez-vous pour vous rendre maître de son imagination, et pour le surveiller toujours sans lui devenir importun ?

LETTRE VIII.

Le Baron au Vicomte.

De Rome.

PREMIEREMENT, Madame d'Almane n'a point de jolies femmes-de-chambre, et je ne suis ni sourd, ni distrait. On n'est véritablement amoureux ni à quatorze ans et demi, ni à quinze, ni même à seize. Vous l'étiez, dites-vous, à cet âge ; mais vous aimiez également Mademoiselle Adrienne et votre petite Paysanne ; ainsi vous n'aviez de penchant ni pour l'une ni pour l'autre. Comme l'amour doit presque tout son pouvoir à l'imagination, l'idée que nous nous formons de cette passion, l'opinion que nous en avons, décident de l'empire qu'elle prendra sur nous, et de l'influence qu'elle aura sur notre destinée. Si nous croyons que l'amour n'est qu'un égarement passager, une sorte d'enivrement qui, même en tournant la tête, peut laisser le cœur froid, nous

nous serons séduits par la seule beauté, nous n'aurons que des fantaisies. Telle étoit l'opinion que vous aviez de l'amour ; votre imagination s'enflamma avant que votre cœur pût aimer : cette première expérience vous persuada que trouver une femme plus jolie qu'une autre, c'est être amoureux : il en est résulté que vous vous êtes livré successivement à mille fantaisies passagères, que vous avez formé beaucoup d'intrigues, et jamais un attachement véritable. Je veux, au contraire, que mon Elève soit persuadé que cette passion peut faire le charme, la félicité de la vie, quand l'objet qui l'inspire réunit à la fois les grâces, les talens, l'esprit, et les vertus ; qu'il croie qu'alors elle doit durer toujours, ou que du moins, si le temps l'affoiblit, elle laisse dans le fond du cœur une amitié si tendre, des souvenirs si doux, qu'on ne peut ni regretter l'amour, ni desirer de l'éprouver encore. Avec cette opinion, non-seulement mon Elève n'aimera pas deux objets à la fois, mais il n'aimera pas deux fois dans sa vie ; il sera difficile et délicat sur le choix, et s'attachera pour ne jamais changer. Puisque l'amour est pour nous une illusion nécessaire durant notre jeunesse, l'Instituteur doit donc chercher à faire servir ce sentiment au bonheur et à la gloire de son Elève. Une fantaisie peut être assez vive pour nous égarer, nous avilir, nous perdre ; une passion peut nous porter aux grandes choses : l'une fera

faire

faire des extravagances, des sacrifices de premier mouvement; l'autre peut seule engager aux actions qui demandent de la persévérance. Celle qui dit à son amant: *soyez deux ans sans parler*, et qui fut obéie, cette femme pouvoit se flatter d'inspirer une passion, et non une fantaisie. Et en effet, que ne doit-on pas attendre d'un sentiment dont nous ne sommes susceptibles que dans la force de l'âge; d'un sentiment produit par une imagination exaltée, et que l'estime et l'amitié doivent rendre aussi doux, aussi solide que violent? Je sais bien qu'on peut aimer passionnément un objet méprisable; mais ce malheur n'arrive qu'aux gens foibles, bornés ou méprisables eux-mêmes, ou qui enfin s'abusent sur leur choix. Il est donc important qu'un jeune homme *ne commence pas* par une fantaisie qui lui raviroit à la fois et ses principes et sa delicatesse. C'est une passion vertueuse qui doit l'arracher à son indifférence; mais, avant l'age de dix-sept ou dix-huit ans, il n'en seroit pas susceptible. Comment donc le préserver, jusqu'à cette époque, des égaremens où le cœur n'a point de part? Soyez vigilant, attentif, conservez-lui son innocence, occupez-le sans relâche, ne le laissez jamais un seul instant oisif, ou désœuvré, et croyez que son imagination ne l'éclairera sur rien de ce que vous voulez lui cacher. Mais, me direz-vous, est-il possible qu'un jeune homme puisse conserver de l'innocence jus-

qu'à

qu'à dix-sept ou dix-huit ans ? Je n'ignore pas qu'en effet ce n'est plus la mode aujourd'hui ; mais elle existoit jadis, et nous voyons encore les enfans des Princes, mieux surveillés qui les nôtres, sortir des mains de leurs gouverneurs sans connoître l'amour ni ce qui peut y ressembler. Vous me demandez comment je puis être aussi vigilant sans me rendre importun à mon fils : c'est qu'il n'est pas plus surveillé maintenant qu'il ne l'étoit à six ans, du moins en apparence. Il a toujours couché dans un cabinet à côté de ma chambre, et dans ma chambre même lorsque nous voyageons, même en séjournant long-temps dans le même lieu ; cette habitude n'est point une sujétion pour lui, au contraire, j'ai su la lui rendre agréable. Il est naturellement communicatif, il aime à causer, il n'a de confiance sans réserve que pour moi ; mais il a tant d'occupations, depuis deux ans surtout, que nous avons rarement dans la journée la possibilité de nous entretenir un peu de suite ; j'ai donc pris le parti de lui promettre que tous les soirs nous aurions ensemble une petite conversation quand nous serions dans nos lits. Théodore, ayant toujours mille choses à me dire, attend ce moment avec impatience, d'autant mieux que souvent, dans la journée, je lui annonce que j'ai quelques petits secrets à lui dire, et je ne manque jamais d'ajouter : *ce détail est trop long, je n'ai pas le temps de vous en instruire à pré-*

sent,

sent, mais vous le saurez ce soir. Enfin, quand le soir arrive, Théodore est enchanté d'aller se coucher; tout en se déshabillant, il s'approche de mon oreille et me questionne; je refuse de l'entendre, *la prudence* ne me permettant pas de parler devant mon Valet-de-chambre, de choses aussi importantes: Théodore, d'un air grave et capable, me fait signe qu'il approuve ma discrétion; mais il me presse de me coucher, et quand nous sommes dans nos lits, éclairés seulement par une lampe de nuit qui ne donne qu'une foible clarté, semblable à cette espèce de jour qu'on appelle *entre chien et loup*, c'est alors que les confidences commencent; c'est alors qu'emportés par le plaisir de nous entretenir sans contrainte, nous parlons souvent tous les deux à la fois, ou bien que nous nous interrogeons mutuellement avec un intérêt et une curiosité réciproques. Ces conversations sont d'autant plus agréables, que nous n'avons jamais la crainte d'être troublés ou interrompus; d'ailleurs, j'ai le soin de paroître toujours, à cette heure, plus gai, plus facile, plus affectueux que dans aucun autre moment de la journée. Si Théodore a quelque aveu à me faire, il choisit cet instant de préférence; enfin, ces entretiens nocturnes ont pour lui tant de charmes, qu'il m'a témoigné plus d'une fois le vif chagrin qu'il éprouvoit en pensant qu'à notre retour en France, il ne coucheroit plus dans ma chambre; hier encore il m'en parla.

parla. Je régretterai beaucoup aussi, lui dis-je, nos conversations d'après souper; mais il faudra bien trouver le moyen de nous parler dans la journée...—Dans la journée! ah! papa, quelle différence! .... —Tu ne me trouves pas de si bonne humeur dans le jour, n'est-ce pas?.....—Oh! papa, j'en conviens, vous êtes toujours bien aimable; mais le soir!.... et puis je crois aussi que vous m'aimez mieux à cette heure: par exemple, jamais vous ne me tutoyez quand nous sommes levés...—Mais sûrement; quand tu te conduis bien, je t'aime mieux à la fin de la journée qu'au commencement ou au milieu, puisque je te dois douze heures entières de satisfaction... —Mon cher papa, laissez-moi coucher dans votre chambre à B*** et à Paris....—Vous me faites-là une petite proposition tout-à-fait discrette, c'est-à-dire, qu'il faut vous promettre de me coucher tous les soirs à votre heure....—Bon, vous avez bien fait d'autres choses pour moi. D'ailleurs, papa, je vais avoir quinze ans; en partant d'Italie, nous allons en Languedoc, nous y passerons six mois; à la campagne, ainsi qu'en voyage, vous vous êtes toujours couché en même temps que moi...—Fort bien, mais à Paris?——Oh, quand j'arriverai à Paris, j'aurai quinze ans et demi-passés, vous me permettrez bien de me coucher un peu plus tard....——Oui, à dix heures et demie....—Onze heures?....—Et la conversation nocturne qui dure toujours

au moins une heure, et vos Maîtres le matin ? . . .—Ah ! cela est vrai ; vous serez obligé de vous coucher à dix heures et demie....—Comment donc, je serai obligé ?... ——Oui, mon cher papa, vous ne me refuserez pas une grâce qui fait mon bonheur... ——Songe donc qu'il est inoui de se coucher à dix heures à Paris, il faudra donc renoncer à toute société...—Vous serez charmé d'en avoir un prétexte, vous n'aimez pas le monde...—Je ne le regrette pas quand je te le sacrifie, mais je l'aime quand je m'y trouve....Il est vrai que j'y rentrerai pour t'y mener, et ce temps n'est pas fort éloigné . . .——Quand j'aurai dix-sept ans ? Par exemple, alors vous n'aurez pas de raisons pour m'empêcher de coucher dans votre chambre ?....—Oh, cela, je l'avoue !....—Eh bien, papa, vous qui êtes si généreux, voulez-vous disputer pour dix-huit mois sur lesquels il n'y en a que six de grâce, puisque nous passerons le reste à la campagne et au régiment où je vais entrer ? —Allons, allons, raisonneur, taisez-vous et dormez : je vous promets de réfléchir à cela.

Vous jugez bien, mon cher Vicomte, que ce n'est pas sans raison que je me fais autant prier d'une chose que je desire : si Théodore pouvoit soupçonner que je ne souhaite l'avoir dans ma chambre qu'afin de veiller sur sa conduite, il seroit bientôt éclairé sur mes motifs secrets, il ne regarderoit plus ma chambre que comme une prison,

son, et je ne serois plus à ses yeux qu'un géolier, qu'un tyran. C'est ainsi que les mêmes précautions, prises inconsidérément ou avec prudence, deviennent véritablement utiles, ou ne peuvent produire que de pernicieux effets.

Je ne m'abuse pas; je sais bien qu'un jour Théodore sentira tout-à-coup que l'engagement de coucher dans ma chambre peut devenir gênant; je m'appercevrai facilement de cette révolution dans ses idées, par sa distraction et son refroidissement; j'aurai prévu ce moment, et j'aurai alors des moyens tout prêts et infaillibles pour retenir Théodore aussi fortement que jamais; je vous les ferai connoître quand nous serons à cette époque.

Je savois déjà votre rupture avec Madame de Gerville, et vous devez avoir reçu une Lettre où je vous mandois que la trahison de Madame de Gerville ne m'étonnoit pas, car depuis que je suis dans le monde, je n'ai jamais vu une seule personne intrigante, sur l'amitié de laquelle on dût raisonnablement compter.

LETTRE IX.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

RASSUREZ-VOUS, ma chère tante; M. d'Ostalis *ne s'éloignera point de moi*, la fantaisie qui l'occupoit ne *deviendra point une passion* ;....j'ai suivi vos conseils, et j'ai retrouvé tout mon bonheur. Je vous mandois dans ma Lettre, datée de Versailles, que je n'avois que des soupçons, mais bientôt je ne doutai plus des sentimens de M. d'Ostalis ; il semble que son attachement pour moi, si solide et si soutenu, ait ennuyé tous ceux qui nous connoissoient, car son changement a paru causer une joie universelle; j'ai vu cette joie maligne percer même à travers des témoignages d'intérêt, que plusieurs personnes ont voulu me donner dans cette occasion ; on vouloit paroître me plaindre, on feignoit de s'attendrir sur mon sort, et l'on n'avoit au vrai d'autre motif que celui de m'instruire d'un événement dont on croyoit peut-être que mon amour-propre seroit encore plus blessé que mon cœur ; mais les envieux et les méchans ont été trompés dans leur attente ; j'ai eu l'air de ne

ne pas comprendre les avis indirects, et de ne pas croire les avertissemens positifs. Les uns se sont moqués de ma crédulité, d'autres ont pensé que je l'affectois par égards pour M. d'Ostalis; en général, cette conduite a été fort approuvée; cependant je n'étois pas sans chagrin et sans inquiétude, je voyois M. d'Ostalis veritablement amoureux, et de la plus charmante personne qui ait paru dans le monde depuis dix ans; il est vrai que je ne remarquois rien dans la Comtesse Anatolle qui dût encourager la passion qu'elle inspiroit; mais elle n'a que dix-sept ans, elle est fort aigrie contre son mari, elle est naturellement très-sensible, et toute la société de sa belle-mère *protégeoit* visiblement M. d'Ostalis. Madame de Blesac, aussi bornée que peu clair-voyante, et remplie de la plus ridicule vanité, ne croit pas possible qu'une personne qui a l'honneur d'être sa belle-fille, puisse jamais prendre un amant, et pensoit de très bonne-foi que M. d'Ostalis n'alloit chez elle tous les jours que pour avoir l'avantage de faire sa partie de piquet; charmée de son assiduité et de sa complaisance, elle faisoit à chaque instant son éloge, de manière que la Comtesse Anatolle entendoit éternellement louer un homme dont sans doute elle connoissoit les sentimens, et qui d'ailleurs peut paroître aimable sans que personne soit occupé du soin de le faire valoir. Après beaucoup de réflexions, je me décidai à ne rien changer à ma con-

duite; je montrai à M. d'Ostalis la même égalité, la même douceur, le même desir de lui plaire et de l'attirer; seulement j'allai beaucoup moins chez Madame de Blesac, et je cessai absolument de parler de la Comtesse Anatolle. Comme sa belle-mère me la confioit souvent avant le voyage de Spa, et qu'elle venoit déjeûner chez moi deux ou trois fois par semaine, il étoit impossible que je cessasse de la recevoir, mais je n'en recherchai plus les occasions, et je les éloignai même autant que je le pouvois, sans avoir l'air de l'affectation. Du reste, quand je me trouvois avec elle, je la traitois toujours avec la même amitié, démonstration qui ne me coûtoit rien, car j'ai naturellement beaucoup de penchant pour elle. M. d'Ostalis comprit bien que j'avois lu dans son cœur; son embarras avec moi redoubla, il vit enfin que j'étois également déterminée à ne point me plaindre et à ne point le questionner; il commença à sentir vivement ses torts: sa passion combattoit son repentir, et, pour un moment, étouffa sa générosité naturelle; il crut peut-être que je m'enorgueillissois en secret de ma modération, il voulut chercher à en diminuer le mérite, il eut l'air de penser que ma douceur n'étoit que l'effet de l'indifférence; alors je lui témoignai de la sensibilité. Ce n'étoit ni ce qu'il attendoit, ni ce qu'il désiroit; en le mettant davantage dans son tort, j'augmentois son dépit; les combats

qui

qui se passoient dans son ame étoient trop violens pour ne pas causer une extrême altération dans son caractère. Il devint absolument différent de lui-même, il vit couler mes larmes sans en être attendri, il me laissa entrevoir qu'il me soupçonnoit d'artifice, de fausseté; je demandai enfin une explication, et il me refusa. O combien j'ai senti vivement, dans cette situation cruelle, le malheur d'être éloignée, privée de vous ! J'ai des amis sur lesquels je puis compter, mais ce n'est que dans le sein de ma mère, de ma bienfaitrice, que je puis déposer de semblables chagrins ! Avec quelle autre sur la terre me seroit-il permis d'avouer l'égarement et les torts d'un objet qui m'est si cher ? Mes sentimens sont si bien connus à cet égard, que les personnes qui ont le plus d'amitié pour moi, Madame de Limours, Mesdames de S....., le Chevalier d'Herbain, n'ont jamais osé me dire un seule mot de la conduite de M. d'Ostalis, bien certains que, sur ce point, ils ne pourroient obtenir ma confiance.

Telle étoit ma position, ma chère tante, lorsque je reçus votre Lettre qui me ranima et m'offrit tous les conseils dont j'avois besoin. Je compris qu'il étoit également dangereux d'affecter de l'indifférence, de montrer trop de sensibilité, ou de céder au dépit et à l'humeur. Je pris le parti d'écrire à M. d'Ostalis un billet, dont voici la copie :

« Vous

" Vous me fuyez, vous paroissez em-
" barrassé avec moi, eh pourquoi ? Quels
" reproches craignez-vous d'une personne
" qui vous doit dix ans de bonheur, et
" qui, pendant tout cet espace, n'a cessé
" d'être parfaitement heureuse que depuis
" trois mois ? Il faudroit que je fusse bien
" ingrate pour me croire généreuse en ce
" moment !.... Ah ! je n'ai ni le droit ni
" l'envie de me plaindre avec amertume ;
" c'est une amie qui veut vous parler,
" vous ouvrir son cœur.... Ne me refusez
" pas cette explication ; je vous promets
" de ne vous point questionner, je ne vous
" demande que de m'entendre."

Ce billet, en dissipant un peu de l'embarras de M. d'Ostalis, lui rendit une partie de sa générosité ; il me fit une réponse pleine de tendresse, sans cependant me promettre l'entretien que je sollicitois. Le soir même, nous soupâmes ensemble chez l'Ambassadeur d'Espagne ; la Comtesse Anatolle y étoit, et je remarquai que M. d'Ostalis n'osa se placer à table à côté d'elle. Je m'en allai avant minuit, et je laissai M. d'Ostalis, car depuis son retour de Spa, nous n'allions plus ensemble dans la même voiture. M. de P*** me donna la main jusqu'au bas de l'escalier, et sortit en même temps que moi. En tournant dans la rue Traversière, une des grandes roues de ma voiture se brise, et la voiture verse ; la secousse fut si violente, que les deux glaces furent cassées en mille mor-

ceaux, et un des éclats me fit une écorchure assez considérable au front. M. de P***, qui m'avoit suivie jusqu'alors (car il loge dans mon quartier) s'arrêta au moment même, descendit précipitamment, et avec l'aide de ses gens et des miens, il parvint à me tirer de mon carrosse, il m'offrit le sien pour me conduire chez moi, je le refusai, et comme je n'étois qu'à deux pas de la maison de Madame de S***, j'y fus à pied, et je me débarrassai ainsi de Monsieur de P***. Madame de S*** n'étoit pas rentrée, et ne trouvant chez elle ni chevaux, ni voiture, j'écrivis à M. d'Ostalis pour le prier de m'envoyer la sienne : et pour ne pas l'inquiéter, ou lui donner lieu de croire que je desirois qu'il vînt lui-même, je lui mandai simplement que j'en avois été quitte pour un peu de peur, et j'envoyai mon billet par un des gens de Madame de S***, qui ne m'avoit point vue, et qui ne savoit aucun détail. Au bout d'un quart-d'heure, j'entendis une voiture entrer dans la Cour, et un instant après, la porte du cabinet où j'étois s'ouvrit précipitamment, et je vis paroître M. d'Ostalis ; je me levai, mais ayant à peine la force de me soutenir sur mes jambes, je retombai dans mon fauteuil. Figurez-vous, ma chère tante, l'étonnement, l'effroi de M. d'Ostalis, en me voyant couverte de sang, pâle, échevelée, et une large blessure au front ; il s'élance vers moi, me serre dans ses bras en fondant en larmes,

larmes, il me fait cent questions à la fois, n'écoute point mes réponses, tire les cordons de toutes les sonnettes, assemble toute la maison, et envoie chercher un Chirurgien et un Médecin. Au milieu de tout ce mouvement, Madame de S—— rentre avec un Chirurgien qu'elle m'amenoit, car un de ses gens ayant été l'avertir de mon accident, elle avoit été au même moment me chercher le secours dont je pouvois avoir besoin; le Chirurgien me trouva de la fièvre, et décida que la saignée étoit indispensable, mais qu'il falloit la différer de quelques heures; Madame de S—— me conjura vainement de rester chez elle, je la quittai à deux heures après minuit. Quand nous fûmes en voiture, M. d'Ostalis et moi, tout-à-coup il se mit à genoux devant moi, et saisissant une de mes mains: Ah, s'écria-t-il, cette explication que vous me demandiez, que n'êtes vous en état de la desirer encore!...——Eh quoi, interrompis-je, quand vous m'aimez toujours avec la même tendresse, quand vous venez de me le prouver d'une manière si touchante, pensez-vous ne m'avoir pas déjà rendu tout mon bonheur!——Cependant, reprit-il d'une voix basse, que je suis coupable, si j'ai pu vous affliger un moment! Ah, du moins croyez que je sens mes torts, et que je brûle du desir de les réparer!.... Il prononça ces paroles avec une expression qui me pénétra, je ne pouvois lui répondre!.... Je penchai mon

mon visage sur le sien, et je l'embrassai ; il me serra la main, et la baisant avec transport : Vous pleurez, s'écria-t-il, ces larmes si douces et si pures m'annoncent un pardon sans lequel je ne pourrois vivre, et qui doit m'inspirer autant de reconnoissance que de joie ! Comme il disoit ces mots, la voiture s'arrêta ; quoique je fusse brisée et d'une foiblesse extrême, je ne voulois pas me plaindre, dans la crainte d'inquiéter M. d'Ostalis, mais il s'apperçut que je souffrois beaucoup, et, me prenant dans ses bras, il me porta dans ma chambre. Je fus saignée le lendemain à six heures du matin. Mon accès de fièvre n'eut aucune suite, je me sentis la tête absolument dégagée, et je n'eus plus d'autre mal qu'une courbature qui me força de garder mon lit vingt-quatre heures. Le soir même, j'eus enfin une longue explication avec M. d'Ostalis........ Je sais bien, lui dis-je, que l'amour n'est pas un sentiment durable ; ce n'est point d'une passion aussi fragile que, dans aucun temps, j'ai fait dépendre la félicité de ma vie : il m'étoit doux sans doute d'occuper votre cœur uniquement, mais je n'ai compté que sur votre confiance et sur votre amitié ; je me suis flattée que je serois á jamais votre seule et véritable amie, et voilà le bonheur que j'ai craint de perdre. En effet, si vous étiez parvenu à séduire une jeune personne innocente et sensible, si elle vous eût sacrifié son repos

et

et sa réputation, vous auriez voulu la rendre heureuse ; son ame est naturellement honnête. Eh, quel cœur délicat peut se contenter de l'amour ! Elle vous eût demandé de la confiance, de l'estime même ; elle vous eût dit : " Vous m'avez perdue, " vous m'avez arrachée à la vertu que " j'aimois et que je regrette, vous avez " donné à tout ce qui m'entoure, à tout " ce qui me connoît, le droit affreux de me " mépriser ; si vous ne devenez pas mon " ami, que deviendrai-je quand vous cesse- " rez d'être mon amant ?" Qu'auriez-vous pu repondre, continuai-je ; vous eussiez promis tout ce qu'elle exigeoit : elle est aimable, elle a de l'esprit, elle auroit bientôt obtenu ces sentimens dont je suis si jalouse, et que ma tendresse me rend digne de posséder sans partage ! Eh bien, s'écria M. d'Ostalis, soyez donc tranquille, vous ne me verrez jamais un attachement qui puisse vous alarmer !.... Ce sacrifice que vous me demandez, il est déjà fait, et ne me coûte rien. Oui, je m'abusois en croyant vous préférer un autre objet ; je ne connoissois pas mon cœur.... Ah, quand c'est vous qu'on aime, l'inconstance n'est qu'une illusion !

Vous savez, ma chère tante, si l'on peut compter sur la sincérité et sur la parole de M. d'Ostalis ; ainsi, vous jugez bien que toutes mes inquiétudes sont entièrement dissipées. Huit jours se sont écoulés depuis cette conversation ; je n'ai

pas

pas voulu vous écrire plûtôt, afin de pouvoir vous rassurer entièrement sur ma santé: ma blessure au front est presque guérie, et ne laissera aucune marque, et je me porte mieux que jamais. Je ne vous avois écrit, depuis ma longue Lettre de Versailles, que d'une manière très-vague, parce qu'à la distance où nous sommes l'une de l'autre, je ne voulois pas vous affliger par de tristes détails; en vous faisant partager mes peines, au moins faut-il que je sois près de vous pour vous en consoler! Maintenant que je suis heureuse, je ne jouis qu'imparfaitement de mon bonheur, parce que vous l'ignorez, et cependant ce bonheur est votre ouvrage; je le dois à l'éducation que j'ai reçue de vous, à l'époux que vous m'avez choisi, aux conseils que vous m'avez donnés! O ma chère et tendre bienfaitrice, dans tous les momens de ma vie, vous êtes présente à mon souvenir, chaque instant de satisfaction que je goûte est un de vos bienfaits, et cette idée me rend ma félicité plus précieuse encore!—Mes larmes coulent, vous en verrez la trace sur ce papier, et peut-être y mêlerez-vous les vôtres!—Adieu, ma chère tante; mon cœur est trop plein—Je ne puis écrire davantage—Adieu; j'attends votre réponse avec une impatience inexprimable.

LETTRE X.

La même à la même.

JAMAIS M. d'Ostalis ne s'est conduit avec moi d'une manière plus charmante : il ne me quitte plus, nous sortons ensemble, nous n'avons plus qu'une même voiture ; enfin, nous sommes exactement comme nous étions avant le voyage de Spa, à l'exception que M. d'Ostalis me témoigne encore plus d'égards et d'affection, s'il est possible. J'ai oublié de vous conter une petite scène qui se passa entre nous le lendemain de mon accident, et qui parut lui faire quelque impression. Madame de S*** et le Chevalier d'Herbain étoient chez moi ; la première conta que M. de P***, qui avoit aidé à relever ma voiture, et qui m'avoit offert la sienne, étoit dans son lit avec la fièvre. Cela est tout simple, dit le Chevalier d'Herbain, il est malade de l'inquiétude que lui cause l'état de Madame d'Ostalis, parce qu'il est amoureux d'elle. Ah, reprit Madame de S***, j'en suis charmée, Madame d'Ostalis ne pourra plus se vanter que jamais personne n'a été occupé d'elle un moment. Alors je voulus soutenir que M. de P*** ne pensoit point à moi ; mais le Chevalier d'Herbain m'interrompant : Il est inutile de vous en défendre, me dit-il,

M. de

M. de P*** vous aime, ce n'est pas votre faute, mais rien n'est plus vrai. Il se leva en riant, & tirant M. d'Ostalis dans une embrâsure de fenêtre, ils parlèrent tout bas un moment, & sortirent ensèmble. Un demi-quart d'heure après, ils rentrèrent, ils paroissoient attendris l'un & l'autre, le Chevalier d'Herbain s'approcha de mon lit, & me baisa la main avec un air de satisfaction qui me fit comprendre que M. d'Ostalis venoit de lui faire part de ce qui s'étoit passé entre nous, & je ne pouvois deviner le sujet qui avoit donné lieu à cette explication. Lorsque nous fûmes seuls, M. d'Ostalis & moi, il tira un papier de sa poche : Le Chevalier d'Herbain, me dit-il, qui n'étoit pas fâché de me faire une petite leçon, m'a donné cette Lettre qu'il a reçue ce matin de Madame de Limours. Ce billet que M. d'Ostalis me pria de lire, contenoit ce qui suit :

« Je n'ai vu Madame d'Ostalis qu'un « moment ce matin, je comptois aller di- « ner avec elle, mais je ne pourrai sortir « que ce soir à six heures. Savez-vous que « M. de P*** est malade ; il a dit à quel- « qu'un de ma connoissance qui le quitte « dans l'instant, que la scène d'hier *lui* « *avoit fait un mal affreux, qu'il avoit* « *craint véritablement pour la vie de Ma-* « *dame d'Ostalis, &c.* Il n'a cependant « avoué aucun *sentiment particulier*, mais « la personne qui m'a fait ce récit prétend « qu'il est amoureux. Amoureux de Ma-

« dame d'Ostalis, me suis-je écriée ! Il est « donc bien extravagant !——Oh ! Ma- « dame d'Ostalis à présent tournera bien « d'autres têtes, elle a perdu ce qui en « impose le plus aux amans.——Quoi « donc ?—La tendresse d'un mari.

« Ce mot m'a frappée, faites-en l'usage « qu'il vous plaira. Quelle femme osera « se flatter de conserver la *tendresse de son* « *mari*, s'il est vrai que Madame d'Ostalis « n'ait pu y parvenir ! »

Il m'a paru que le mot qui frappoit tant Madame de Limours, produisoit aussi quelque impression sur M. d'Ostalis. Enfin, ma chère tante, l'hiver s'avance, & pour cette fois je suis bien sûre d'avoir le bonheur de vous revoir dans quatre ou cinq mois, puisque vous m'avez donné votre parole que vous ne prolongeriez plus votre séjour en Italie. M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont vous attendent avec une vive impatience ; le Chevalier se conduit toujours parfaitement ; vous le trouverez formé, parlant un peu davantage, mais avec cette même modestie que vous aimiez tant ; il est moins timide & paroît toujours aussi réservé ; Madame de Valcé n'est plus occupée de lui, sa coquetterie s'est tournée vers un nouvel objet, *une connoissance faite aux eaux*, un Anglois, qui passe ici tout l'hiver, une grande figure bien blonde, bien fade, & qui me semble réunir beaucoup de suffrages, quoiqu'il ait des manières impolies & brusques, qui, je crois, réussiroient

fort

fort mal dans un François. Enfin, Madame de Valcé apprend l'Anglois, & l'on prétend qu'elle a déjà dit : *I love you* ; cela est possible, car elle n'attache pas une grande valeur à cette phrase. Au reste, sa figure est bien changée, elle est d'une maigreur excessive, son teint se couperose, elle n'est presque plus jolie, elle n'a cependant que vingt-un ans ! Madame de S*** en a vingt-neuf, & elle est toujours aussi fraiche, aussi belle qu'elle l'étoit à dix-huit : c'est que sa vie est innocente, & son ame pure & tranquille ; je vois que rien ne conserve mieux la beauté qu'une bonne conduite. Adieu, ma chère tante ; j'espère que maintenant chaque pas que vous faites, vous rapproche de nous, & que votre première Lettre sera datée de Florence.

LETTRE XI.

La Baronne à la Vicomtesse.

NOUS partons demain pour Florence, ma chere amie ; il m'est impossible de regretter l'Italie quand je retourne en France, cependant je ne quitterai pas Rome sans attendrissement. Vous connoissez mon attachement pour M. le C— de *** ; je ne puis m'accoutumer à l'idée

que vraisemblablement je ne le reverrai jamais. Il jouit ici de toute la considération que peuvent procurer un rang élevé, un esprit supérieur, une grande expérience, une parfaite connoissance des affaires & des hommes, & la probité la plus délicate & la mieux reconnue. Il possède également les qualités auxquelles nous devons notre estime, & les vertus qui gagnent les cœurs. Il sait joindre à la représentation d'un homme en place les manières naturelles & faciles, & le ton simple d'un particulier. Il n'a ni *morgue* ni pédanterie (la vraie dignité vient de l'ame, et ne doit rien à l'affectation); sa physionomie, sa conversation, son maintien, peignent son caractère ; enfin, on trouve en lui l'assemblage heureux et si rare de la prudence et de la franchise, de la noblesse et de la bonhommie.

Je laisse encore à Rome deux personnes (le Comte et la Comtesse de Belmire) dont je conserverai toujours le souvenir. Adèle aime véritablement la Comtesse, elle pleure depuis hier : Miss Bridget la gronde d'une sensibilité qu'elle ne peut concevoir, car elle brûle de retourner en France ; et nous, malgré nos regrets, nous faisons nos paquets de bon cœur, et nous tressaillons de joie en pensant que nous serons à B*** dans trois mois au plus tard. Vous m'avez promis, ma chère amie, de vous y trouver, de m'y *recevoir*, et d'y passer deux mois ; mais vous ne me parlez

point

point de Madame de Valcé. S'il vous est agréable de la mener avec vous, je me flatte que vous êtes bien sûre de tout le plaisir que j'aurai à la recevoir. Je compte aussi sur M. de Limours ; M. et Madame d'Ostalis y viendront surement, et le Chevalier d'Herbain me mande qu'il n'avoit pas besoin *de ma permission* pour venir me voir après deux ans d'absence. Qu'il me sera doux de réunir ainsi chez moi toutes les personnes que j'aime, et après en avoir été séparée si long-temps !

Eh bien, ma chère amie, j'ai fait encore un Ouvrage d'éducation !.......Ne vous fâchez pas, c'est le dernier. En vérité, ce n'est pas pour mon plaisir que je passe les nuits à écrire toujours sur le même sujet (a) ; une tête vive et une imagination de femme ne se fixent pas ainsi sans quelque peine ! Mais j'avois un besoin indispensable de ces Ouvrages, ils n'existoient pas, je les ai faits. Pour revenir à celui que je vous annonce, il est nécessaire qu'avant de vous en détailler le plan, je vous fasse connoître les réflexions qui m'en ont fait sentir l'utilité.

Je me représentois ma fille se mariant à dix-neuf ans, et sortant de mes mains parfaitement bien élevée ; je la voyois avec d'excellens principes, des idées justes, un esprit cultivé, un cœur pur, un caractère

(a) Et environ dix-huit ou dix-neuf volumes.

formé,

formé, et plus d'expérience qu'on n'en a communément à vingt-cinq ans ; j'étois certaine qu'elle chériroit la vertu, qu'elle auroit de l'empire sur elle-même ; je ne redoutois pour elle ni les mauvais exemples ni le pouvoir des passions ; cependant je ne prévoyois pas sans crainte qu'elle entendroit souvent, dans le monde, soutenir des opinions dangereuses d'une manière subtile et quelquefois séduisante ; même par des gens sans esprit, mais remplis de tous les pernicieux principes qu'ils ont appris par cœur dans les méprisables Ouvrages qui, depuis vingt ans sur-tout, ont perverti tant d'esprits médiocres ; je voyois Adèle étonnée, n'imaginant pas qu'on pût répondre à des argumens aussi forts, et forcée d'admirer des raisonnemens dont son ame et sa conscience lui attestoient la fausseté, et que son esprit cependant cherchoit en vain à réfuter. Sûre qu'elle ne seroit jamais tentée de lire les Livres infâmes dans lesquels la religion et les mœurs sont ouvertement outragées, comment espérer qu'elle n'auroit pas le desir de connoître quelques Ouvrages malheureusement célèbres, et qui, renfermant les mêmes principes, sont d'autant plus dangereux, qu'on peut les lire sans rougir ? J'osois croire que l'amour de la vertu seroit assez profondément gravé dans le cœur d'Adèle pour la guider toujours, même sans le secours de la raison ; mais je m'affligeois en pensant qu'elle éprouveroit

peut-

peut-être le chagrin de douter quelquefois des vérités les plus douces et les plus consolantes!..... Comment prévenir ces dangers? Lui ferai-je lire à quatorze ou quinze ans ces mêmes Livres dont je viens de parler, afin de lui démontrer la fausseté et la vaine subtilité des raisonnemens qu'ils contiennent? Mais cette réfutation est trop importante, et demande trop de réflexions, pour que je puisse la faire aussi bien qu'il me seroit possible, en lisant rapidement avec elle; et d'ailleurs, cette lecture seroit bien longue et nous prendroit un temps bien précieux......Apres avoir pensé long-temps à cette difficulté, je vis que je pouvois la résoudre en m'imposant un travail délicat et pénible, mais qui ne demandoit que de la patience, de la méditation et de la raison. Je lus tous les Ouvrages que je jugeois dangereux, faisant sur chacun deux extraits; l'un des mauvais principes, et l'autre des contradictions qui, dans le même Auteur, détruisoient ces principes; ce travail fait, je commençai mon Ouvrage, qui n'est qu'une espèce de *Roman* en Lettres, dont voici le plan. Un jeune homme né avec de l'esprit et un bon naturel, mais avec des passions très-vives, quitte sa Province, entre dans le Régiment des Gardes, et vient se fixer à Paris; il forme des liaisons dangereuses, et lit avec enthousiasme des Livres qui achèvent d'ébranler ses principes; cependant il a laissé dans sa Province une sœur

plus

plus âgée que lui de sept ou huit ans, et qu'il aime depuis son enfance; il lui écrit avec exactitude, et lui rend un compte détaillé de ses aventures, de ses pensées et de ses lectures; sa sœur lui répond, lui donne des conseils, et combat d'une manière toujours simple et solide ses opinions et ses erreurs. J'ai placé dans les Lettres du jeune homme tous mes extraits de principes faux et dangereux; ces passages sont marqués par des guillemets, une note indique le titre, le volume et la page de l'Ouvrage d'où je les ai pris; j'ai mis aussi en notes, dans ces Lettres du jeune homme, *les contradictions et les inconséquences* tirées du même Auteur cité. Après chaque Lettre du jeune homme, on trouve la réponse de sa sœur, et jamais cet ordre n'est changé. Quoique j'aie tâché de jeter quelque intérêt dans l'Ouvrage, cette régularité de réponses respectives lui donne de la monotonie, et lui ôte du naturel, mais aussi ne l'ai-je pas fait pour être lu. Il contient quatre-vingts Lettres, quarante du frère, et quarante de la sœur. Il y a quinze jours que j'ai fait copier sur une feuille volante la première de toutes, qui est du jeune homme; et me trouvant seule avec Adèle: Vous avez quatorze ans et demi, lui dis-je, il est temps de songer à former votre esprit, vous faites assez bien des extraits, je suis très-contente des derniers six mois de votre Journal; à présent il faut tâcher d'apprendre à écrire avec précision,

précision, élégance, et surtout à raisonner solidement; voulant vous rendre cette étude agréable et même amusante, j'ai composé un Roman dont vous ferez la moitié......... Oh, que cela m'amusera!——Tous les huit jours je vous donnerai une Lettre, vous la lirez avec une profonde attention, et vous y ferez une réponse: nous allons commencer aujourd'hui. Supposez que vous êtes une femme mariée depuis dix ans, que vous habitez la Province, que vous avez un frère à Paris qui vous écrit régulièrement, que ce frère se laisse entraîner par de pernicieux exemples, et corrompre par de mauvaises lectures.——Ce frère-là n'est pas Théodore.——Non, car il a été mal élevé, et il a le malheur de débuter seul et sans guide dans le monde; c'est à vous à le ramener.——A-t-il de la confiance en moi?——La plus grande. ——Oh bien, je le remettrai dans la bonne route!——Tenez, voici sa première Lettre.——Ah, donnez, Maman!— Auparavant, écoutez-moi. Cette Lettre est d'un homme dont l'esprit est déjà gâté, et dont le cœur commence à se corrompre. Je vous préviens qu'elle ne contient, aussi bien que toutes celles que vous recevrez, que de mauvais principes et de fausses opinions; en la lisant, répétez-vous bien que vous ne devez vous attacher qu'à combattre toutes les idées qui s'y trouvent, cherchez avec soin toutes les raisons qu'on peut opposer aux siennes, il en est de victorieuses;

victorieuses ; si vous ne renversez pas son système, ce sera votre faute. Les passages marqués avec des guillemets sont tirés de différens Auteurs, comme les notes vous l'expliqueront, et vous verrez dans d'autres notes ces Auteurs se contredire eux-mêmes de la manière la plus absurde.——Maman, puis-je *combattre* aussi les Auteurs ?—Assurément, et même avec succès, car ils repoussent la vérité, et vous la cherchez, et vous la trouverez au fond de votre cœur.——Maman, je vais lire cette Lettre que vous me donnez, et j'y répondrai cet après-midi ?—Non, je veux que vous y réfléchissiez davantage, vous ne me rendrez la réponse que dans huit jours.

Au bout du temps prescrit, Adèle me rendit ma Lettre, et m'apporta sa réponse dont je lui fis remarquer tous les défauts. Vos raisons, lui dis-je, n'ont point assez de force ; il n'y a ni ordre ni suite dans vos idées, votre style manque d'élégance, et quelquefois de correction et de clarté ; à présent je vais vous montrer comment vous auriez dû répondre. Alors je lui lus deux fois la seconde Lettre de mon Ouvrage, elle en parut enchantée, et trouva qu'en effet la sienne ne valoit rien. Je lui donnerai ainsi successivement toutes les Lettres du jeune homme, et quand elle m'apportera ses réponses, je ne manquerai jamais de lui lire celles que j'ai faites. Cette étude durera un an, et la conduira à quinze ans et demi ; à seize ans et demi, elle la

recom.

recommencera, et comme alors elle écrira plus facilement, elle fera ses quarante réponses en six mois. De cette manière, je formerai à la fois son style, son esprit et sa raison ; je l'armerai contre toutes les impressions dangereuses qu'on voudra lui donner par la suite ; je la mettrai en état de raisonner sensément sur toutes sortes de sujets ; je lui donnerai ce que les femmes possèdent si rarement, *une excellente Logique;* et en même temps je connoîtrai positivement si son esprit est médiocre ou supérieur ; et surement, quel qu'il soit, cette méthode lui donnera de la profondeur et de la solidité. M. d'Almane, de son côté, fait écrire Théodore de la même manière sur mon Ouvrage ; sa première Lettre avoit beaucoup de ressemblance avec celle d'Adèle ; cependant elle étoit meilleure, et la petite supériorité d'âge s'y faisoit sentir.

Adèle s'attache chaque jour davantage à son Elève ; rien n'est plus drôle, et en même temps plus intéressant que de la voir toujours accompagnée de *sa fille,* la reprenant, la grondant quelquefois avec une petite mine grave et sèvere, ou la caressant et jouant avec elle, en affectant un certain air de complaisance et de supériorité qui me fait rire et en même temps m'attendrit. Pauvre petite ! comme elle aimera ses enfans : son cœur s'ouvre déjà à ce sentiment si doux et sir pur—O, puisse-t-elle goûter un jour tout le bonheur qu'elle me procure !

 Elle

Elle commence à jouir d'avance des plaisirs d'une bonne mère ; à mesure qu'elle les connoît, elle devient moins sensible à ceux qui la touchoient auparavant ; elle donne avec plus de satisfaction *la moitié de son superflu* aux pauvres, parce qu'elle le donne toujours à des mères de famille ; elle s'informe, avec un tendre intérêt *des pauvres femmes qui ont des petites filles de cinq ou six ans ;* et l'autre jour, rencontrant dans la rue une petite fille qui demandoit l'aumône, elle fut émue jusqu'au fond de l'ame, parce que cette enfant avoit quelque ressemblance avec Hermine. Adèle la fit habiller, et, à sa prière, j'ai payé son apprentissage chez une Lingère. Adèle consacre l'autre moitié de son superflu, non à ses fantaisies, mais à celles d'Hermine ; et au lieu d'acheter pour elle des chiffons, elle achete des poupées et des joujoux pour son enfant.

Adieu, ma chère amie, je pense avec un plaisir inexprimable que je vous reverrai bientôt, et que je vous retrouverai plus heureuse, puisque Madame de Valcé se conduit mieux, et que M. de Limours, brouillé sans retour avec Madame de Gerville, s'est enfin rapproché de vous. Votre bonheur fait partie du mien, et quel que soit mon sort, je ne puis me louer de la destinée quand vous n'êtes pas tranquille et satisfaite.

LETTRE XII.

M. d'Aimeri au Baron.

VOUS aviez bien raison, Monsieur, *il est plus facile de renoncer à ce qui nous plaît, que d'en user modérément.* J'ai permis à mon petit-fils de jouer quelquefois aux jeux de hazard, pourvu que ce fût avec sagesse; il m'avoit bien assuré que, n'aimant point le jeu, il seroit toujours, sans aucun effort, maître de lui à cet égard, et, dans une seule séance, il a perdu avant-hier deux mille Louis!——Mardi dernier, nous devions aller souper ensemble chez l'Ambassadeur de ——, il y avoit une fête, une violente migraine m'empécha d'y aller; mais voyant que Charles regrettoit beaucoup la fête, et, je l'avoue, le croyant infiniment plus raisonnable qu'il ne l'est, je lui permis d'aller seul souper chez l'Ambassadeur. Le lendemain, à mon réveil, je reçus ce billet:

« L'honneur me force à vous déclarer
« moi-même une faute inexcusable à mes
« propres yeux. Je vous ai caché que je
« devois à M. de ——, depuis huit jours,
« cent louis perdus au trente et quarante,

" en différentes fois; l'espoir de me r'ac-
" quitter m'a fait jouer encore contre lui
" la nuit passée; je n'ai pas gagné un seul
" coup, l'excès de mon malheur m'a fait
" perdre la tête; je jouois toujours; et
" j'avouerai même qui si M. de **** n'a-
" voit pas quitté la partie, mon extrava-
" gance n'auroit point eu de bornes; en-
" fin, j'ai perdu deux mille louis !—— Je
" me jette à vos pieds pour vous conjurer
" d'acquitter ma dette; d'ailleurs, je re-e-
" vrai avec autant de soumission que de
" respect toutes les punitions qu'il vous
" plaira m'imposer; si j'osois encore vous
" demander une grâce, ce seroit de m'en-
" voyer pour quatre ou cinq ans à mon
" Régiment—Je quitterai sans peine le
" monde et Paris, et je le quitterois avec
" joie, s'il m'étoit permis de me flatter que
" mon père daignât encore me pardonner,
" me guider et me suivre."

Après avoir lu ce billet, je fis appeler mon petit-fils; il vint, il étoit pâle et tremblant, et s'approchant de mon lit, il se tint debout à mon chevet, sans oser ni parler ni lever les yeux: Charles, lui dis-je, de quelle inquiétude ne devez-vous pas être agité, car vous connoissez la fortune bornée de M. de Valmont——il possède en tout quinze mille livres de rentes, et moi je n'en ai que vingt-cinq; vous pourriez même, d'après toutes les dépenses que j'ai faites pour votre éducation, me supposer des dettes, mais rassurez-vous; loin d'en

avoir

avoir, des économies de douze ans m'ont procuré la somme de vingt-quatre mille francs, c'est la moitié de votre dette ; j'emprunterai le reste à mon Notaire, et demain vous aurez deux mille louis. O Ciel! s'écria Charles, j'ai donc follement dissipé en quelques heures le double de la somme, qu'il vous fallut douze ans pour amasser !——Cette somme étoit à vous, je comptois l'augmenter, et je la destinois aux frais de votre mariage—- Mon mariage!— Ah, je ne me marierai jamais !—Toutes mes espérances de bonheur sont détruites ! Et ces vingt-quatre mille francs que vous allez emprunter vont vous coûter toute l'aisance de votre vie !—Non, j'ai pour huit ou dix mille francs de bijoux, je les vendrai, et je me déferai aussi de mon petit cabinet de tableaux qui vaut bien six cents louis : ainsi...Ah, Dieu ! vos tableaux, le seul goût que vous ayez !.. Ah, mon père, que vous me rendez coupable ! —Vous l'êtes en effet ! Vous ne me coûtez que des sacrifices, mais vous pouviez perdre l'honneur, et par conséquent me coûter la vie. Si M. de *** n'eût pas quitté la partie, s'il vous eût gagné une somme que j'eusse été dans l'impossibilité de payer ...Ah, quelle affreuse supposition !—Mais, il est vrai, j'avois perdu la tête !——— Et c'est ce qui arrive toujours quand on joue un jeu au-dessus de ses facultés ; ainsi, l'on perd en dupe, et l'on ne gagne pas d'une manière légitime, puisqu'en général

le

le joueur qui gagne a sur celui qui perd, l'extrême avantage de se posséder, et d'avoir parfaitement sa tête (a). Par exemple, croyez-vous que les quarante-huit mille francs que M. de—— recevra demain soient un argent bien acquis ? Non surement, car si vous eussiez conservé votre sang-froid, vous ne les auriez point perdus——Cette seule réflexion suffit pour faire abhorrer les jeux de hasard——On en peut faire beaucoup d'autres sur ce sujet, mais je vous les épargnerai ; je suis certain que vous sentez toute l'étendue de votre faute, je la pardonne, et ne vous en parlerai jamais.......O Ciel, quel excès d'indulgence !...... Cependant, Charles, cette indulgence doit vous effrayer ; songez qu'elle vous rendroit entièrement inexcusable si vous retombiez jamais dans un égarement de ce genre...Ah, mon père, ne le craignez pas, je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée de ne jouer de ma vie aux jeux de hasard...Je la reçois, et j'y dois compter, car vous seriez le plus ingrat et le plus méprisable des

---

(a) Réflexion utile, sur-tout pour les jeunes Princes. Il est généralement reconnu que, dans une société de Joueurs, le plus riche a sur les autres un avantage énorme à la longue, parce qu'il conserve mieux son sang froid, et qu'en risquant plus d'argent il ne risque pas de se mettre à l'aumône. Un Prince peut ruiner un Particulier dans une séance, il peut l'obliger à vendre, pour le payer, la seule Terre qu'il possède ; et ce Particulier, aver le *plus grand bonheur*, ne peut ruiner le Prince !——

hommes si vous y manquiez. Après cette explication, Charles m'exprima sa reconnoissance de la manière la plus touchante; ensuite il me laissa voir toutes les inquiétudes qu'il éprouvoit que cette perte au jeu ne nuisît à sa réputation, et ne fît tort au projet si cher que nous avons formé; je ne l'ai rassuré que jusqu'à un certain point, en lui disant qu'Adèle ne se marieroit surement pas avant deux ou trois ans; qu'ainsi, dans cet espace, il pourroit prouver qu'il étoit entièrement exempt du vice dont cette aventure alloit le faire accuser pendant quelque temps.

En effet, ou je le connois bien mal, ou cette folie sera la dernière de ce genre qu'il fera jamais; il a de l'honneur, de la délicatesse, de l'esprit; il sait s'occuper; ainsi je suis persuadé que la leçon d'avant-hier l'a corrigé pour la vie, et d'autant plus surement, qu'il n'a au fond nulle passion pour le jeu. Puissiez-vous, Monsieur, d'après ce récit, avoir la même opinion! Du moins, songez que mon petit-fils n'a que vingt ans, et que plusieurs années s'écouleront encore avant que Madame d'Almane s'occupe sérieusement du soin de choisir un époux à la charmante Adèle; ainsi ne précipitez point votre jugement, et ne m'arrachez pas entièrement une espérance qui fait tout le bonheur de ma vie.

LETTRE XIII.

Le Baron à M. d'Aimeri.

De Florence.

ASSUREMENT, Monsieur, mon opinion se rapporte à la vôtre ; n'en doutez pas, je crois comme vous, que le Chevalier de Valmont ne jouera jamais aux jeux de hasard : la meilleure leçon qu'il ait reçue n'est pas d'avoir perdu deux mille louis, mais de vous enlever, en un moment, le fruit d'une économie de douze ans, et d'une économie dont il étoit l'objet ; de vous voir vendre, pour payer sa folie, et vos bijoux et vos tableaux : voilà ce qui doit corriger, pour la vie, un jeune homme sensible et généreux. D'ailleurs, je pense absolument, comme vous, que le Chevalier de Valmont n'est pas fait pour avoir la passion du jeu ; si vous ne l'aviez pas élevé de manière à l'en préserver, en vain aujourd'hui vous essayeriez de l'en garantir. Un jeune homme élevé comme ils le sont presque tous en général, n'ayant ni ordre, ni principes, ni mœurs, et depuis l'enfance accoutumé à penser que les richesses peuvent procurer de la considération, parce qu'il a vu ses parens faire des dettes

dettes pour étaler du faste, et des bassesses pour avoir de l'argent ; ce jeune homme à dix-huit ans sera rempli de la vanité la plus puérile ; quelle que soit sa fortune, il voudra avoir des bijoux, des habits magnifiques, de superbes chevaux, les voitures les plus élégantes, *une petite maison* bien recherchée, &c. Ne pouvant suffire à toutes ces dépenses, il cherchera dans le jeu les ressources dont il a besoin. Peu lui importe que la réputation de joueur nuise à son établissement, à son avancement : ce n'est pas un mariage convenable qu'il veut faire, ce ne sont pas des places, des honneurs qu'il desire : il est décidé à ne point se marier, ou à ne se marier que pour de l'argent ; et si jamais il montroit de l'ambition, il ne deviendroit courtisan que par l'espoir de s'enrichir. Malheureux père d'un tel fils, n'accusez que vous même de ses déréglemens et de sa cupidité ! Si vous l'avez élevé, c'est votre faute ; si vous dédaignâtes de présider à son éducation, c'est votre faute encore. Pourquoi chargeâtes-vous un étranger de votre emploi le plus sacré, le plus important, pour travailler à la fortune de ce même fils ? Vous deviez plutôt vous occuper de son bonheur : il vaudroit mieux qu'il fût vertueux et modéré, que riche, vicieux et dissipateur. Qu'avez-vous gagné en obtenant quelques grâces lucratives, un gouvernement, des pensions, quand votre fils vous deshonore et vous force à vendre vos terres..... Mais écartons

cet

cet horrible tableau, et pour en perdre le souvenir, tournons nos regards sur nous-mêmes, parlons de nos enfans; parlons de Théodore et du Chevalier de Valmont. Soyez tranquille sur l'avenir; vous avez donné à votre fils des principes de religion, le goût des bienséances et des mœurs, le mépris du faste et la noble ambition de se distinguer par les qualités réunies de l'esprit et du cœur. Avant même de penser à ma fille, il a prouvé qu'il étoit incapable de se laisser tenter par un intérêt sordide, en refusant d'épouser une personne très-riche, mais dont la naissance n'étoit pas assortie à la sienne. Il va revoir Adèle..... l'amour achevera ce que vos soins et votre exemple ont commencé. Telles sont mes espérances, puissent-elles se réaliser pour notre bonheur commun!

Permettez-moi, Monsieur, de vous recommander une chose que je regarde comme très importante, c'est d'exiger du Chevalier de Valmont qu'il se rende le compte le plus exact de sa dépense; s'il n'a point d'ordre, il fera des dettes; et l'embarras de les payer pourroit, par la suite, lui faire naître la tentation de jouer encore. Sous prétexte de vous débarrasser d'un soin importun, engagez-le à se charger aussi d'une partie de votre dépense journalière. C'est ce que je pratique avec Théodore depuis six mois; c'est lui qui arrête et qui paie toutes les semaines les mémoires de mon Valet-de-chambre; et si j'ai besoin d'un

d'un habit, c'est lui qui me l'achete. Adieu, Monsieur ; si la petite folie du Chevalier cause le moindre embarras dans vos affaires, j'ai chez M. Girard, rue Saint Nicaise, quinze mille francs dont je vous supplie de disposer ; j'écris en conséquence à M. Girard par ce même Courier.

Vous ne me parlez point de ma nouvelle maison, je me flatte cependant que vous avez été la voir. Le Vicomte de Limours qui s'est chargé de me la faire batir en mon absence, sur des plans que j'ai laissés, me mande qu'elle est commode et gaie, et que les appartemens de mes enfans, de mon *gendre* et de ma *belle fille* sont très-agréables. Je vous prie d'y mener le Chevalier de Valmont, et de ne pas négliger de lui faire voir le logement destiné à mon *gendre*. Adieu, Monsieur ; ayez la bonté de m'adresser votre réponse à Turin.

LETTRE XIV.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

De Turin.

JE partirai d'ici le 25, ma chère fille, et j'espère que, lorsque vous recevrez cette lettre, vous serez prête à vous mettre en route pour aller m'attendre à B***. La Vicomtesse me mande que les affaires de M. de Limours

Limours la retiendront à Paris jusques vers la fin de Mai ; ainsi, nous nous retrouverons seules à B***, au moins pendant six semaines ; et malgré ma vive amitié pour la Vicomtesse, je n'en puis être fâchée, car, après une absence aussi longue, j'ai tant de questions à vous faire, tant de choses à vous dire !......

J'approuve fort le desir que témoigne M. d'Ostalis d'entrer dans les négociations ; il a de la prudence, de l'instruction, il parle avec facilité plusieurs langues ; il a d'ailleurs une figure ouverte, agréable et noble, et ce dernier avantage, quoique frivole, n'est cependant pas inutile dans un homme en place, et sur-tout un ambassadeur qui doit *attirer, gagner, concilier ;* ce qu'on ne peut faire que bien difficilement avec un extérieur ignoble, repoussant, et des manières empesées et gauches.

Je crois, ma chère fille, que vous serez contente du présent que vous rapporte Adèle, c'est un charmant porte-feuille de dessins, une jolie collection d'Ariettes Italiennes, et un assortiment de soufres *(a)*, où vous trouverez les empreintes de tous les plus beaux antiques dont les cabinets d'Italie soient ornés. Adèle possède une collection semblable, et s'est amusée à la ranger suivant un ordre chronologique, de

(*a*) Une composition faite pour prendre exactement les empreintes des Pierres gravées.

manière qu'elle s'est formé, en douze tiroirs, plusieurs suites très-complettes de Mythologie et d'Histoire Grecque et Romaine. Cet assortiment complet, mais rangé sans ordre, coûte douze ou quinze louis. Il me semble qu'on devroit faire ce présent à toutes les jeunes personnes qui dessinent, en exigeant qu'elles classassent tous ces soufres, ainsi qu'à fait Adéle ; en s'amusant, elles acquerroient un goût de dessin également pur, élégant et correct ; elles prendroient une idée juste du costume antique, et elles retraceroient à leur mémoire tous les traits les plus intéressans de la Mythologie et de l'Histoire ancienne.

Non, ma chère fille, je ne suis enchantée ni des Opéras Italiens, ni des salles de Spectacles, que j'imaginois infiniment plus belles ; elles sont spacieuses, mais leur forme manque d'élégance: à l'égard des décorations, il me semble qu'en général, la perspective est mieux entendue dans les nôtres. Les Italiens font un grand usage des *transparens;* ce genre de décoration est éblouissant, mais il ne réprésente rien de vrai, rien qui soit dans la nature, et ne peut convenir qu'à des sujets de féeries. J'ai vu des Théâtres assez grands pour pouvoir contenir une troupe nombreuse de guerriers montés sur de véritables chevaux ; mais ces pauvres chevaux marchoient avec tant de peine sur des planches, ils jouoient si mal leurs rôles, les Cavaliers les conduisoient si gauchement, et ces Héros parois-

soient avoir une telle peur de tomber, qué j'ai trouvé ce Spectacle beaucoup plus ridicule qu'étonnant. J'ai entendu plusieurs Opéras, dont la musique m'a paru excellente, quoiqu'en général la scène soit négligée et monotone. Les acteurs jouent mal, sans cependant jouer ridiculement ; *les Princesses* sont mises comme les *Nobles Génoises ;* elles ont d'énormes paniers qui leur donnent beaucoup de disgrâces. L'amant ou la Maîtresse, dans la scène la plus passionnée, ne manquent jamais, au moment du *point d'orgue*, de se tourner brusquement le dos, apparemment pour n'avoir point de distraction, et le public fait recommencer les morceaux qui lui plaisent, ce qui détruit toute illusion.

Je crois qu'on peut assurer que le goût du chant est porté à son plus haut degré de perfection en Italie ; toutes les voix de femmes paroissent charmantes, parce qu'elles sont toujours naturelles ; on les exerce à la légèreté et non à forcer le son, ou à le donner de la gorge, défaut de presque toutes les Chanteuses Françoises. Les Italiennes au contraire ne dénaturent jamais leur voix, et elles l'adoucissent dans les hauts, ce qui produit des sons d'une justesse et d'une pureté ravissantes. J'ai vu en Italie plusieurs ballets pantomimes dans le genre noble, parfaitement composés et bien exécutés, entre autres celui d'Orphée, qui m'a fait le plus grand plaisir ; mais les ballets bouffons sont d'une platitude et

d'une

d'une indécence que nous ne trouverions pas tolèrables aux spectacles de la foire. Pour leur musique concertante, je vous assure qu'elle n'est pas, dans son exécution, supérieure à la nôtre, et que nous sommes plus délicats sur *l'ensemble et l'aplomb*, que les Italiens mêmes. Adieu, ma chère fille, quand je vous verrai, je vous dirai quels sont les Compositeurs Italiens que j'aime le mieux, car un jugement de cette importance ne peut se confier à la poste. Adieu, mon enfant : dans six semaines je vous embrasserai, vous verrez Adèle, je vous entendrai dire : *Qu'elle est grandie ! qu'elle est jolie ! qu'elle est aimable !*——Dans six semaines je serai en France, à B*** avec vous ! ...mais en attendant, ce vilain Mont-Cenis nous sépare, et je suis à Turin ! et j'y dois rester encore un siècle, un grand mois !....O quel bonheur de se retrouver dans sa Patrie après deux ans d'absence ! voilà le plus grand plaisir que les voyages puissent procurer.

LETTRE XV.

La même à la même.

J'AI lu avec un plaisir extrême, mon enfant, les détails que vous me faites sur vos filles; j'ai seulement blâmé une chose qui me paroît mériter une explication un peu approfondie. Vous donnez à vos filles de l'argent pour leurs *menus plaisirs;* vos filles n'ont que dix ans, elles sont trop jeunes pour faire de bonnes actions.

Duclos a dit (*a*): " Tout ce que les " Lois exigent, ce que les mœurs recom- " mandent, ce que la conscience inspire, se " trouve renfermé dans cet axiôme si connu " et si peu développé: *Ne faites point à* " *autrui ce que vous ne voudriez pas qui* " *vous fût fait.* L'observation exacte et " précise de cette maxime fait la probité. " *Faites à autrui ce que vous voudriez qui* " *vous fût fait,* voilà la vertu. Sa nature, " son caractère distinctif consiste dans *un* " *effort sur soi-même en faveur des autres.* " C'eit par cet effort généreux qu'on fait " un sacrifice de son bien-être à celui d'au- " trui."

(*a*) Considérations sur les mœurs.

On

On peut donner de la probité à un enfant, parce que la probité est fondée sur une justice qui se trouve dans tous les cœurs, et dont l'esprit le plus borné pourra concevoir les principes ; mais on ne rendra point un enfant *vertueux*, parce qu'il n'est pas fait pour atteindre la perfection, ou même pour en approcher. Si vous voulez qu'un enfant, à dix ans, soit un Savant, un Bel-esprit, qu'il sache le Grec, qu'il disserte sur les beautés de l'Iliade, et qu'il sente les grâces, les charmes de la Fontaine, et la sublimité de Corneille, il ne sera jamais qu'un pédant et qu'un sot. De même, si vous exigez de lui de la bienfaisance, si vous prétendez qu'il soit un *Sage*, un *Héros*, un *Saint*, toutes les bonnes actions que vous lui ferez faire ne lui paroîtront que pénibles ; il oubliera le but et l'objet, il ne se rappellera que le sacrifice, et il trouvera la vertu trop austère et trop exigeante pour pouvoir l'aimer jamais. Un autre inconvénient de cette pernicieuse méthode est de donner à un enfant des idées fausses qui lui feront confondre le *devoir* et la *perfection*, la *probité* et la *vertu* ; de manière qu'il n'aura de sa vie des principes solides et inébranlables : il se reprochera comme des crimes des actions innocentes ; deviendra superstitieux, intolérant ; il sera tourmenté par les plus vains scrupules ; ou bien (ce qui est beaucoup plus probable) rebuté de tant de pratiques qu'il regarde comme indispensables, il les abandonnera

toutes, et tombera dans les plus grands égaremens.

Bornez-vous donc à donner à vos filles une exacte probité ; formez, assurez bien leurs principes, n'exigez d'elles que ce que les Loix et la Religion nous prescrivent *comme des devoirs indispensables* : celui qui se pénétreroit véritablement de l'esprit de l'Evangile, seroit sans doute le plus humain et le plus parfait des hommes ; mais la Bonté divine, en nous montrant la vertu dans toute sa sublimité, nous la fait admirer et chérir nous exhorte à la suivre, mais ne nous l'ordonne pas, ne nous prescrit point la perfection, et n'exige rigoureusement de nous que la foi, unie à des mœurs pures et à la probité ; l'aumône même (ce devoir sacré pour tous les cœurs sensibles) n'est dans l'Evangile qu'un conseil, qu'une exhortation, et non un précepte positif.

Il est cependant nécessaire que les enfans ayent une idée de la vertu, et qu'ils soient accoutumés de bonne heure à l'admirer ; offrez-leur-en l'image auguste et sacrée ; qu'ils en trouvent l'empreinte et le modèle dans vos actions et dans votre conduite ; prouvez-leur à la fois, et qu'elle existe, et qu'elle rend heureux, et soyez sûre qu'ils la chériront un jour. Insensiblement le desir d'obtenir la considération dont vous jouissez, les éloges qu'on vous donne, les portera à vous imiter ; bientôt la pitié se développant dans leur ames, leur fera com-

prendre une partie des charmes attachés à la bienfaisance ; un enfant sensible (comme Adèle, par exemple) peut même éprouver ce mouvement bien long-temps avant l'âge de dix ans. Adèle, à six ou sept ans, trouvoit un plaisir inexprimable à donner pour obliger, ou pour soulager la misère de quelque infortuné ; n'ayant point d'argent, elle donnoit avec une extrême satisfaction (lorsqu'on le lui permettoit) ou une de ses robes à une petite fille qu'elle voyoit presque nue, ou un de ses joujoux à son frère ; mais ces différentes actions n'étoient ni prescrites ni même conseillées. Si elles n'eussent pas été volontaires, Adèle les auroit faites à regret ; d'ailleurs, ces dons ne pouvoient s'appeler des sacrifices ; elle avoit peu de mérite à donner une vieille robe ou un joujou dont elle étoit lasse, car jamais elle n'offroit le plus nouveau ; ainsi, elle étoit ce qu'on peut être de mieux dans l'enfance : *obligeante*, mais elle n'étoit pas *bienfaisante*. A dix ans, elle commençoit à être profondément touchée des grands exemples de vertu ; cependant je crois que si je lui eusse donné alors de l'argent pour ses menus plaisirs, tout l'argent eût été employé en chiffons ; aussi n'en a-t-elle eu qu'à douze ans et demi ; et à cette époque, je ne lui ai point dit : Je veux que vous soyez *charitable*, mais j'ai produit des scènes, des événemens qui lui ont fait sentir qu'elle l'étoit : c'est son cœur et sa raison qui l'ont rendue bienfaisante,

faisante. Ensuite elle m'a demandé, à cet égard, des conseils, et j'ai fortifié sa vertu naissante par des raisonnemens, par mon approbation et des preuves d'estime.

Attendez donc avec patience le développement du cœur et de l'esprit de vos Elèves, et songez qu'en vous pressant, loin de perfectionner l'un ou l'autre, vous ne feriez que gâter l'ouvrage de la nature. Le Jardinier, avec beaucoup de soins et d'art, parvient bien à faire mûrir quelques fruits avant la saison qui les donne, mais ces fruits ne valent jamais rien.

Adieu, ma chère fille ; nous partons, grâces au Ciel, dans six jours, et nous sommes dans des transports de joie qui ressemblent à de la folie. Adieu, chère enfant ; je vous écrirai encore Samedi : embrassez pour moi Diane et Seraphine.

LETTRE XVI.

Le Comte de Roseville au Baron.

DANS ma dernière Lettre, que vous avez dû recevoir à Naples, mon cher Baron, je vous mandois que le mariage de Stoline étoit arrêté avec un riche Négociant, et que

que mon jeune prince, entièrement guéri d'une fantaisie qui m'a causé tant d'inquiétudes, avoit appris cette nouvelle avec une très-légère émotion; mais tout a bien changé depuis, et vous allez juger si j'ai dû ressentir de vives alarmes!

Il y a environ quatre mois que le Comte de Stralzi est revenu des Provinces qu'il a parcourues par ordre du Prince; nous avons confronté ses Mémoires avec ceux du Baron de Sulback, et nous avons trouvé que les deux voyageurs se contredisoient presque sur tous les points. Le Prince, estimant véritablement le Baron de Sulback, penchoit beaucoup à le croire de préférence: Je pense, lui dis-je, comme vous, j'ai la meilleure opinion du caractère et de l'esprit de M. de Sulback, mais je ne l'ai point vu à l'épreuve; ainsi, je puis me tromper: d'ailleurs, il est possible qu'avec de bonnes intentions, il ait mal jugé; c'est une chose qui mérite d'être approfondie, d'autant mieux qu'il est absolument nécessaire que vous connoissiez au vrai l'état des Provinces que vous gouvernerez peut-être un jour.——Comment donc faire pour m'éclaircir?——Aller vérifier vous-même le rapport qu'on vous a fait.——Je serois charmé de voyager—et je vois qu'en effet un Prince doit tout examiner par lui-même, s'il veut connoître la vérité.——Oui, sans doute, mais souvenez-vous aussi qu'il ne doit prendre une telle peine que pour les choses réellement importantes; il est impossible

impossible qu'il puisse tout éclaircir par lui-même; les petits détails ne sont pas faits pour lui, il ne pourroit y entrer sans se rétrécir, et sans perdre de vue les grands objets dignes de l'occuper. ——— Il me semble qu'il faut sur-tout qu'un Prince connoisse parfaitement les Ministres, et que s'il n'a pu trouver les occasions d'éprouver leur probité, leur intelligence, il ne les choisisse du moins que sur une réputation sans tache et solidement établie. —Assurément, et dans ce cas, il doit non-seulement consulter la voix publique, mais faire encore des recherches particulières; il faut qu'il sache, ainsi que le recommande l'Abbé Duguet: " Comment ils " se sont conduits jusques-là, de quoi ils " se sont mêlés, quelles liaisons ils ont " eues, comment ils ont gouverné leur " propre bien: quelle autorité ils ont dans " leur famille, quelles vûes ils ont suivies " dans l'établissement de leurs enfans, " quelle délicatesse ils ont fait paroître sur " des biens mal acquis ou douteux, pour " ne les point mêler avec les leurs par " des alliances; avec quelle régularité ils " ont payé des dettes dont ils étoient char- " gés, mais qu'ils n'avoient point contrac- " tées; avec quelle équité ils ont ter- " miné des procès qu'ils n'avoient pu évi- " ter," &c. Mais, reprit le Prince, comment s'y prendre pour être informé avec exactitude de tous ces détails? —— Il faut charger secrètement plusieurs personnes

de prendre ces informations, et confronter ensuite les témoignages ; d'ailleurs on peut facilement acquérir des éclaircissemens qui ne roulent que sur des faits, il suffit de questionner et de ne croire ni les amis ni les ennemis des gens qu'on veut connoître, ni ceux qui pourroient avoir des prétentions à ces mêmes emplois.....C'est alors qu'un ami peut être bien utile au Prince qui desire et qui cherche la vérité !.......Vous mériterez d'être aimé pour vous-même, vous le serez, j'ai l'orgueil de le croire, et je suis sûr aussi que vos amis seront assez estimables pour mériter d'être consultés par un grand Prince ; cependant gardez-vous d'accorder jamais une confiance aveugle ; desirez, recherchez les conseils de l'amitié, mais pesez-les et ne les suivez qu'après une profonde réflexion ; songez que le plus vertueux et le plus éclairé des hommes peut se tromper : ainsi, ne formez point de résolutions sans consulter, ne recevez point d'avis sans les examiner mûrement, et quel que puisse être le mérite de votre ami, ne vous laissez jamais décider par lui seul dans le choix des personnes que vous voudrez employer ; il est possible qu'il soit prévenu, mal disposé ; il est homme ; enfin.....il peut être injuste un moment.

Quelque temps après cette conversation, le Chevalier de Murville m'apprit que Mirandel, ce jeune Négociant qui devoit épouser Stoline, venoit de retirer sa parole

sans

sans vouloir expliquer les raisons d'un procédé qui nous parut très-extraordinaire, d'après la passion que ce jeune homme avoit montrée pour Stoline. J'engageai le Chevalier de Murville à se charger encore de chercher un autre mari ; il me répondit qu'il avoit déjà pensé à un homme absent alors de ***, mais qui reviendroit surement avant deux mois. Le surlendemain le Chevalier m'écrivit que Mirandel se promenoit toujours aux environs du lac **** et de l'habitation de Stoline, et qu'il croyoit qu'on pourroit renouer cette affaire ; je l'autorisai à faire quelques tentatives qui n'eurent aucun succès, et nous renonçâmes entièrement à ce projet de mariage. Le six du mois dernier, le Prince vit le Comte de Stralzi un moment le matin, et lui proposa de le suivre à la chasse ; le Comte s'en excusa sous je ne sais quel prétexte, et sortit avec un air de préoccupation qui me frappa. A l'instant où nous allions partir, on vint dire au Prince qu'un vieil Officier, auquel il avoit donné rendezvous, arrivoit et attendoit ses ordres. Oh, dit le Prince, il vient trop tard, l'heure que j'avois indiquée est passée, dites que je pars pour la chasse. Ce pauvre homme, repris-je, se flattoit que vous écouteriez aujourd'hui, le récit de ses infortunes, il va s'en aller désespéré.... ....Mais c'est sa faute, pourquoi manque-t-il l'heure que je lui ai fait donner ?..... ....Il n'est pas là pour vous expliquer les

raisons

raisons de ce retard, peut-être en a-t-il de bonnes. Eh bien, dit le Prince avec un peu d'humeur, qu'on le fasse entrer. Un moment après, nous vîmes paroître un vieillard vénérable avec un visage pâle et abattu, et un bras en écharpe. Monsieur, lui dit le Prince, M. de Sulback ne vous avoit donc pas prié de ma part de vous trouver ici à dix heures ?.... Pardonnez-moi, Monseigneur, répondit l'Officier, d'un ton interdit et tremblant. Cependant, reprit le Prince, il est près de midi. Ces paroles prononcées d'un ton impérieux et de reproche, intimidèrent tellement ce malheureux vieillard qui n'avoit jamais paru à la Cour, et qui voyoit pour la première fois le fils de son Souverain, qu'il ne put répondre. Il balbutia quelques mots entrecoupés, et baissa les yeux. Je vis qu'il étoit hors d'état de parler de son affaire, et voulant lui donner le temps de se remettre de son trouble, je m'approchai de lui : Vous demeurez peut-être loin du Palais, lui dis-je.——Oh ce n'est pas cela, j'ai été retardé. . . . par un *petit accident*..... ...Quel accident ? demanda le Prince d'un ton plus humain —— Un accident —— qui ne mérite pas. . . .C'est. . . .que. . . je me suis cassé le bras ce matin. O Ciel, s'écria le Prince ; ce matin ! et vous êtes venu —— et vous restez debout, pouvant à peine vous soutenir sur vos jambes !....En achevant ces paroles, le Prince tire précipitamment un fauteuil, et pre-

nant affectueusement le vieillard par la main, l'invite à s'asseoir. Qui, moi, dit l'Officier, se peut-il que Monseigneur fasse attention !....Reposez-vous, interrompit le Prince, en le faisant asseoir, et lui tenant toujours la main.——Ah, Monseigneur, quelle bonté !—quelle bonté!—L'Officier n'en put dire davantage, ses pleurs lui coupèrent la parole.—Et quoi donc, reprit le Prince, vous étonnez-vous de me trouver de l'humanité ?——Ah, Monseigneur, vous me dédommagez dans ce moment de quarante ans de malheurs !—Ici le Prince essuya ses yeux remplis de larmes, et après un instant de silence : Il est impossible, dit-il, que vous puissiez m'expliquer votre affaire aujourd'hui, vous êtes trop souffrant, je suis même au désespoir que vous soyez venu.——Monseigneur, je venois vous implorer pour mon fils !——Donnez-moi votre Mémoire, et comptez sur mon activité et mon plus tendre intérêt—Alors le vieillard, trop pénétré pour pouvoir répondre, tira son Mémoire de sa poche, le présenta au Prince, et se leva pour sortir. Le Prince, voyant qu'il trembloit et marchoit avec peine, le soutint sous le bras, et le conduisit ainsi jusqu'à la porte, quoique le Vieillard, aussi confus que touché de la bonté du Prince, n'acceptât pas sans quelque résistance le sécours qu'il lui offroit, et qu'il se débattît doucement en pleurant de joye, et en témoignant sa surprise et sa reconnoissance par

par des exclamations redoublées. Quand il fut parti : Eh bien, dis-je, Monseigneur, pensez-vous qu'il fût *excusable* de ne pas se trouver à l'heure précise que vous aviez indiquée ? Vous repentez-vous maintenant d'avoir différé votre chasse ?.... —Ah Dieu, ce malheureux qui venoit, malgré la souffrance qu'il éprouve...... si j'avois refusé de l'entendre, quel eût été son désespoir ! ——— Ne balancez donc jamais à sacrifier vos plaisirs à l'humanité, ou, pour mieux dire, qu'aucun *plaisir* ne vous attache assez pour que le sacrifice vous en parût veritablement pénible. Vous ne devez rien aimer avec passion que la vertu et la gloire. — Combien je me repens aussi d'avoir reçu d'abord ce pauvre vieillard avec une sécheresse qui a paru lui faire tant de peine !—En effet, vous l'avez cruellement intimidé ! Cet homme qui, pendant quarante ans, a servi l'Etat avec valeur, cet homme couvert d'honorables blessures, et qui vit toujours de sang-froid les ennemis et le danger, ce brave et vénérable vieillard trembloit devant vous, devant un enfant de seize ans !——Dites-moi, Monseigneur, vous énorgueillissez-vous d'inspirer un semblable mouvement ? —Au contraire, j'en suis humilié, et surtout affligé. Je vois que cet homme me croyoit insensible, dur, impérieux, puisqu'il se troubloit et se déconcertoit si facilement. ——Il vous supposoit l'orgueil insensé qui caractérise les Tyrans ...., il

n'imaginoit pas qu'un bras cassé pût vous faire excuser son retard ; il n'osoit même en parler, et n'appelloit ce malheur qu'un *petit accident!* Il pensoit que vous ne considériez les hommes d'un état obscur que comme des êtres d'une espèce inférieure à la vôtre ; il connoissoit toute l'absurdité d'une semblable opinion, mais il avoit besoin de vous, il trembloit!——Beaucoup de Princes sont assez bornés pour s'applaudir en secret d'inspirer cette espèce de crainte servile, ils ne savent pas qu'elle est toujours accompagnée de mépris et d'aversion ; la hauteur, le dédain, le caprice et l'humeur, unis à la force, peuvent se rendre redoutables, et faire des esclaves qui se vengeront de leur abaissement par la haine ; mais la vertu seule imprime le respect et peut obtenir des hommages sincères. Souvenez-vous, Monseigneur, de votre plus beau titre, de votre première dignité ; n'oubliez point que vous êtes homme, et que vous ne pourriez avilir un autre homme sans vous dégrader vous-même. Le Prince convint de la vérité de ce raisonnement, ensuite il parla encore du vieillard, et il ajouta : Que son affaire réussisse ou non, ce pauvre homme ne sera pas venu inutilement chez moi avec son bras cassé, car il touchera demain matin le premier quartier d'une pension que je lui assurerai pour toute sa vie ; ensuite je lui demanderai pourquoi il avoit de moi une opinion si étrange, car enfin je n'ai rien

fait

fait qui dût me donner la réputation d'être absurde.....Cela est vrai, repris-je; mais cet homme n'est jamais venu à la Cour que pour y solliciter des Commis souvent insolens, et des Ministres quelquefois remplis de morgue et d'humeur. Peut-être rebuté, maltraité des uns et des autres, il en aura conclu que le pouvoir et l'autorité rendoient dur, injuste, et méprisant, et que les Maîtres de tous ces gens-là devoient être encore bien plus intraitables et beaucoup moins humains——Il est triste pourtant qu'un Prince perde l'amour d'une partie de ses sujets, parce que ses Ministres ont de l'humeur, de la rudesse, et de la pédanterie !.... — Heureusement, répondis-je, que ce mal n'est pas sans remède....Dans cet instant on vint demander au Prince si son intention étoit toujours d'aller à la chasse ? Quoiqu'il fût tard, il parut le desirer, et j'y consentis, en l'assurant que nous y resterions même jusqu'à la nuit, s'il en avoit envie. Le Prince profita de la permission, car, à la nuit tombante, nous étions encore à six lieues de***. Je proposai alors au Prince d'aller regagner ses voitures, et au moment où nous entrions dans un petit bois fort touffu, le cheval d'un des Ecuyers du Prince, s'emporta et s'abattit. Le Prince et moi nous mîmes pied à terre, nous trouvâmes le jeune homme engagé sous son cheval; on vint nous aider à le relever, et nous vîmes qu'il étoit couvert de sang et grièvement blessé, sur

tout à la tête. Le Prince étoit d'autant plus affecté, qu'il a pour ce jeune homme des bontés particulières. On envoya un Piqueur chercher les voitures; mais le blessé ne pouvant se résoudre à faire six lieues dans l'état où il étoit, se ressouvint que le Comte de Stralzi possédoit un château dont nous ne devions pas être éloignés, et il supplia le Prince de l'y faire conduire. Un des Piqueurs dit qu'il savoit le chemin de ce château, qui n'étoit pas à un quart de lieu du bois où nous étions, et il ajouta que le château n'étant qu'à deux lieues de la petite ville***, le blessé ne manqueroit ni de Médicin, ni de Chirurgien. Le Prince, par un mouvement de compassion que j'approuvai, voulut escorter le blessé jusqu'au château, afin de le recommander lui-même aux gens du Comte de Stralzi. Nous arrivâmes à six heures au château, et la nuit étoit déjà fort obscure. Quelques gens du Comte nous dirent que leur Maître étoit chez lui; ce qui nous surprit, car il avoit assuré le matin que des affaires importunes le retiendroient à *** le jour entier. Cependant tout le château est en rumeur, plusieurs domestiques courent chercher leur Maître, d'autres paroissent embarrassés de nos questions et nous répondent d'une manière équivoque. Notre nombreuse troupe remplissoit les appartemens, nous avions déjà établi le malade dans une chambre commode, et nous le quittions pour aller regagner les voitures, ne sachant

point encore si le Comte de Stralzi étoit absent, ou s'il se cachoit dans son château, lorsqu'en traversant un grand salon, nous le vîmes enfin paroître. Il s'avança avec un air si déconcerté, on voyoit sur sa physionomie quelque chose de si sombre, et une émotion si extraordinaire, que le Prince et moi, également surpris et frappés, nous nous regardâmes avec une espèce d'effroi. Le Comte bégaya quelques excuses que je n'entendis point : le Prince, les yeux attachés sur lui, le regardoit fixement sans l'écouter, et lui dit enfin en souriant : Si je reviens jamais vous voir, je tacherai de mieux choisir mon moment. Le Comte rougit, et voulut en vain dissimuler l'excès de son embarras ; le Prince changea de discours, et lui recommanda son Ecuyer, ensuite il fit quelques pas pour sortir. Dans cet instant, un cri perçant se fait entendre, nous tressaillons tous ; le Prince s'arrête ; le Comte frémit et s'avance éperdu vers la porte qui s'ouvre impétueusement. . . . . Un ange, une figure celeste, angélique, Stoline enfin paroit, s'élance dans la chambre, et courant se précipiter aux genoux du Prince, en élevant vers lui ses deux bras fortement tendus : ô Monseigneur, s'écrie-t-elle, vous qui jadis tirâtes ma famille du sein de la misère et de la mort, daignez me conserver le plus précieux de tous les biens ! . . . sauvez-moi l'honneur. . . .—Ah ! rassurez-vous, interrompit

rompit le Prince; croyez que l'innocence et la beauté n'auront point en vain imploré mon sécours. . . . En disant ces mots, il saisit avec transport les deux bras de Stoline, il la relève, et la prenant par la main, comme s'il craignoit qu'elle ne voulût s'éloigner, ou qu'on osât la lui ravir, il se retourne avec fureur, il cherche des yeux le Comte de Stralzi; mais il le cherche en vain j'avois moi-même favorisé sa fuite.. Je fis signe à toute la suite qui nous entouroit, de me laisser seul avec le Prince; et quand nous fûmes sans témoin: Eh bien, Monseigneur, lui dis-je, à quel parti vous arrêtez-vous?. . . . Mais, reprit-il, vous le devinez surement; je veux conduire Stoline où elle desirera que je la mene. Il prononça ces mots avec un ton qu'il n'avoit jamais pris avec moi. Je vis qu'un pouvoir supérieur au mien m'arrachoit dans cet instant toute mon autorité; et que le Prince affectoit même cet air d'indépendance, afin de m'ôter l'envie de m'opposer à ses desseins. J'étois sûr qu'il se révolteroit contre la force, et qu'il abuseroit de la douceur et de l'indulgence; je pris donc le parti de paroître ignorer absolument tout ce qui se passoit dans son ame, et avec un air de simplicité et de bonhommie qui le confondit: Certainement, dis-je, il est digne de vous, Monseigneur, de conduire Stoline dans un lieu honorable et sur; mais auparavant sachons d'elle son histoire. A ces

ces paroles, la jeune fille rougit et répandit quelque larmes ; elle nous conta " Que " le Comte de Stralzi, en revenant un " jour du jardin du Chevalier de Mur- " ville, l'avoit rencontrée avec sa mère, " se promenant dans la campagne, qu'il " lui avoit écrit plusieurs lettres, qu'elle " n'avoit lu que la première, ayant ren- " voyé toutes les autres sans les ouvrir ; " qu'enfin il avoit cessé totalement cette " vaine poursuite. Ce matin," continua-t-elle, " j'étois, comme à mon ordinaire, " levée avec le jour : à peine sortois-je " de mon lit lorsqu'une vieille servante " entra dans ma chambre et me dit, qu'une " de nos voisines, que j'aime particulière- " ment, venoit de m'envoyer prier d'al- " ler sur le champ chez elle : je sortis " avec la servante ; ce qui m'arrivoit quel- " quefois, ma mère ayant la plus grande " confiance en cette malheureuse ; nous " traversâmes un immense verger, et nous " nous trouvâmes dans une allée d'ormes, " au bout de laquelle j'apperçus une voi- " ture arrêtée, ce qui m'étonna, car cet " endroit est fort désert ; je voulus pren- " dre un autre chemin, mais la servante " me dit que cette voiture appartenoit au " Prince, qui se promenoit sur les bords " du lac...." (ici Stoline s'arrêta en rougissant à l'excès ; il y eut un moment de silence). Eh bien, reprit le Prince, avec une voix tremblante, vous crûtes donc que cette voiture étoit à moi ?——Oui,

Mon-

Monseigneur, et.... je ne changeai point de chemin...—Ah, Stoline !.. .si j'eusse été là !.... je vous aurois préservée de l'indigne outrage..... Enfin, interrompis-je, c'étoit le Comte de Stralzi ? ...—“ Non, “ Monsieur, c'étoit ses lâches Emissaires ; “ ils me saisirent et me mirent dans la “ voiture avec l'infâme servante, qui m'en- “ veloppa la tête dans un mouchoir, de “ manière que je ne pouvois ni voir ni “ faire entendre mes cris. On m'amena “ dans ce château, on m'enferma dans “ une chambre, et une heure à-peu-près “ avant l'arrivée du Prince, je vis tout-à- “ coup paroître le Comte de Stralzi : après “ avoir vainement mis en usage pour me “ séduire, les promesses, les protesta- “ tions, les prières, il alloit employer “ la violence, lorsqu'il entendit un grand “ bruit de chevaux et de voitures : au “ même moment on vint frapper à la por- “ te, et l'avertir de l'arrivée du Prince..... “ Il s'apperçut sans doute de la joie que “ cette nouvelle me causoit, sa fureur “ en redoubla ; après beaucoup d'irréso- “ lutions il me quitta et m'enferma dans “ la chambre où j'étois. A peine fut-il “ parti que je m'approchai de la fenêtre, “ je l'ouvris et je la franchis sans balan- “ cer ; je tombai sur l'herbe, et je me “ trouvai dans un petit jardin ; la porte “ en étoit ouverte, je sortis et j'entrai “ dans la cour du château ; je rencontrai “ quelques Piqueurs du Prince, je les

“ priai

« priai de me conduire, et ils me guide-
« rent jusqu'aux portes de cet apparte-
« ment." Quand la dangereuse Stoline eut fini ce récit,——ô ciel! m'écriai-je, à quels horribles excès les passions peuvent conduire! Quel bonheur pour vous, Monseigneur, de pouvoir soustraire l'innocence aux attentats du vice!....Mais il est sept heures, ne perdons plus le temps, Stoline sans doute brûle du desir de se retrouver dans les bras de sa mère et de son père.... A ces mots, la jeune fille, en pleurant, joignit les mains, et supplia le Prince de la faire conduire le soir même chez ses parens. Je vous y conduirai moi-même, reprit vivement le Prince. Je conçois, interrompis-je, que vous soyez tenté de rendre vous-même à ces honnêtes gens une fille qui doit leur être si chère; mais cette histoire va faire du bruit.....on saura que Stoline a été enlevée. Le public n'est que trop porté à dénaturer les faits et les actions les plus simples; si l'on sait que vous avez vous-même reconduit Stoline chez son père, croyez que plus d'une personne, par sottise ou par malignité, confondra le libérateur avec le ravisseur; ainsi, je vous conseille d'envoyer Stoline sous la garde du jeune Sulback. Mon air de simplicité, de confiance, et de bonhomnie, en désarmant le Prince, lui avoit absolument ôté toute envie de me braver, de manière qu'il m'écouta avec douceur .....Il me représenta cependant que la maison d'Alexis Stezen n'étoit

qu'à

qu'à trois lieues du château, et qu'en conduisant Stoline, nous ne retarderions notre arrivée à ** que d'une heure tout au plus. Je remarquai que cette circonstance ne faisoit rien à mon observation, et le Prince se rendit. Enfin nous donnâmes une voiture à Stoline, avec M. de Sulback pour l'escorter, et nous partîmes, et n'arrivâmes à ** qu'à neuf heures et demie du soir. Je prévins le Prince que j'allois, au moment même, rendre un compte exact au Prince, son père, de notre aventure. Je revins au bout d'une demi heure. Eh bien, me dit le Prince, que pense mon père de la conduite du Comte de Stralzi? Il étoit instruit de tout, répondis-je; ce malheureux jeune homme, en s'évadant du château, est venu sur le champ tout avouer à son oncle. — Ce dernier a été se jeter aux pieds du Prince, votre père, pour implorer sa clémence...—Et qu'a répondu mon père ?...———Qu'il vous donnoit le droit, Monseigneur, de décider de la punition du coupable.....—A moi !.....—Oui, Monseigneur, parce qu'étant mieux que personne informé de toutes les circonstances de cette action, vous étiez en état de prononcer à ce sujet un jugement équitable. Vous imaginez bien, Monseigneur, continuai-je, que le Prince, votre père, veut éprouver, dans cette occasion, votre raison et votre justice, et que si vous prononciez un jugement trop sévère....———Cependant le Comte de Stralzi mérite une punition....

— Oui

——Oui sans doute, mais souvenez-vous d'une maxime que vous avez tant admirée quand vous l'avez lue :

" Il y a (a) une bassesse dans la haine, " que la grandeur d'ame ne peut souffrir. " Le Prince doit punir quelquefois quand " il y est forcé, mais il punit, comme les " Lois, sans aigreur, sans malignité, sans " se livrer au plaisir de la vengeance ; il " n'a d'autres intérêts que ceux du Pub- " lic, et il ne laisse point entrer dans " son cœur d'aversion secrète qui en trou- " ble la tranquillité, et qui en altère la " bonté et la candeur."—

Enfin, Monseigneur, continuai-je, réfléchissez-y, et dans deux jours vous rendrez une réponse, Ce terme expiré : J'ai pensé, dit le Prince, que la jeunesse du Comte de Stralzi devoit porter à l'indulgence ; il me semble qu'il faut, non le perdre, mais chercher à le corriger : ainsi, mon avis seroit de l'exiler seulement de la Cour pendant un an, et je desirerois que mon père eût la bonté de le voir, de lui prononcer lui-même cet arrêt, en ajoutant que, s'il réforme véritablement ses mœurs, le souvenir de sa faute ne l'empêchera de parvenir à aucun des honneurs dont sa naissance le rend susceptible, si sa conduite n'y met pas d'obstacle. Croyez-vous, ajouta le Prince, en rougissant, qu'il entre dans ce jugement de *l'aigreur* ou quelque *esprit de vengèance ?* Non, répondis-je, on pour-

(a) Institution d'un Prince, par l'Abbé Duguet.

roit même dire que vous poussez trop loin la douceur et l'indulgence ; mais le motif vous fait honneur, et prouve une délicatesse qui surement engagera le Prince, votre père, à ratifier ce jugement....Je pouvois avec d'autant plus de raison louer le Prince sur sa modération, qu'il m'avoit avoué, dès le lendemain de son aventure, qu'il étoit passionnément amoureux ; à seize ans et demi, ce sentiment devenoit inquiétant. J'hésitois sur le parti que j'avois à prendre, lorsque j'appris que Mirandel, ce jeune Négociant qui avoit dû épouser Stoline, renouveloit sa demande ; il convenoit que le Comte de Stralzi l'avoit détourné de ce dessein, en lui rendant suspectes les bontés du Prince pour la famille d'Alexis Stezen : l'aventure de l'enlèvement, en dissuadant Mirandel, lui avoit rendu toute sa passion ; je voulus en profiter, pour presser le mariage, mais Stoline elle-même y mit obstacle ; malgré les prières de son père, elle refusa positivement de pardonner à l'amant que l'amour et le repentir lui ramenoient. Je ne savois que penser d'une semblable résistance ; quand le Prince, un matin, entrant dans mon cabinet, m'expliqua lui-même, ce que je soupçonnois confusément ; il tenoit une Lettre ouverte, il avoit l'air ému, et la colère et l'indignation étoient peintes sur son visage. Je vous ai promis, me dit-il, de ne vous rien cacher ; je viens de recevoir une Lettre, la voici, lisez-la. Je pris le papier, c'étoit une Lettre de

Stoline,

Stoline, qui n'étoit que trop touchante; elle y conjuroit le Prince, *son Protecteur, son Libérateur, son seul appui sur la terre,* de la défendre *des persécutions* d'un homme aussi tyrannique que léger, qui, après l'avoir *refusée, càlomniée,* vouloit enfin l'épouser malgré la *juste aversion* qu'elle avoit pour lui.....Eh bien, Monseigneur, dis-je, après avoir lu cette Lettre, je vois que c'est Stoline qu'on doit accuser de légèreté, car elle avoit consenti de fort bonne grâce, il y a quelques mois, au mariage qu'elle refuse aujourd'hui.....—Quoi qu'il en soit, interrompit le Prince, je ne souffrirai point qu'on lui fasse de violence.....
——Eh! qui croyez-vous capable d'user de violence!...——Mais...ses parens,——*Oui,* Stoline veut vous le persuader, mais elle vous trompe.....—Elle!......tromper!.....—La croirez-vous de préférence à moi?....
—Mais quel intérêt pourroit l'engager?....
—Elle a vu l'impression qu'elle produisoit sur vous; cette découverte lui a tourné la tête, et lui fait dédaigner l'amant qu'elle aimoit jadis....——Quelle folie!.....vous croyez....——Je ne vous apprends rien de nouveau. Sa Lettre vous fait entendre assez clairement qu'elle ne peut aimer *que son Libérateur, son seul appui sur la terre......* Ah, Monseigneur, vous avez condamné le Comte de Stralzi à l'exil, parce qu'il avoit voulu corrompre l'innocence!.......Quelle peine vous imposerez-vous à vous-même?...
—Comment......—Cette jeune fille, vous

l'avez séduite en lui laissant voir le sentiment qui vous égare ! Vous lui avez ravi et sa raison et sa vertu . . . . Elle ose vous écrire à l'insu de ses parens !......Que dis-je ? afin d'avoir un prétexte pour vous implorer, elle emploie le mensonge le plus criminel, elle calomnie son père, elle le représente sans scrupule comme un tyran, afin de s'offrir à vous sous la forme intéressante d'une victime !...Cette ame, autrefois si pure, est maintenant remplie d'artifices, et voilà votre ouvrage !——Mais êtes-vous bien sûr qu'on ne veuille pas en effet la contraindre à épouser cet homme ? —Vous pouvez bien facilement vous en convaincre vous-même : envoyez chez Mirandel, il loge près du Palais, on vous dira qu'il est parti cette nuit pour la France, sa Patrie. De plus, Alexis Stezen n'a nul intérêt à forcer dans cette occasion l'inclination de sa fille ; avec la dot que lui donne le Prince, votre père, il est bien sûr de la marier honorablement. A ces mots, le Prince interdit baissa les yeux en soupirant... Vous sentez, repris-je, les conséquences de votre égarement, mais ce n'est point assez de connaître ses fautes, il faut les réparer . . . . Que dois-je donc faire, interrompit-il avec inquiétude ! . . . —Vous guérir d'une folie avilissante..... ——Ah, j'en puis gémir, mais en guérir !...—Est-ce vous qui parlez ? vous, le fils d'un grand Prince ; vous, fait pour commander aux hommes, vous ne sauriez triompher

triompher du plus fragile de tous les sentimens!——D'ailleurs, pouvez-vous même avoir ce qu'on appelle *une passion* pour une personne que vous n'avez vue que deux ou trois fois dans votre vie?——C'en est assez pour l'aimer——Et depuis l'enfance, son idée m'occupe——Eh bien, quel est votre espoir? voulez-vous achever de la séduire, de la perdre?——Cette pensée me fait horreur!——Cherchez donc à vous distraire——Je ne le puis——Je vais vous en offrir un moyen; nous devions voyager dans quelques mois, partons sans différer. A ces mots, le Prince rêva un moment; ensuite, me tendant la main: J'y consens, me dit-il; la seule consolation que je puisse goûter, c'est de vous prouver que, malgré ma foiblesse, je ne suis pas indigne de votre estime——Ah, m'écriai-je, vous me charmez sans me surprendre! Tout sentiment qui combattra votre devoir ne pourra m'inquiéter, je suis bien sûr que vous saurez toujours le vaincre. Mais, poursuivis-je, il faut que vous répondiez à Stoline pour l'assurer de votre protection, et lui promettre que jamais, pour quelque établissement que ce puisse être, on ne fera de violence à son cœur. Le Prince, enchanté de la permission que je lui donnois, me serra la main, et se mit à écrire au moment même. J'étois bien aise qu'il répondît sur le champ, parce que, dans la disposition où je le voyois, j'étois certain que sa lettre seroit telle que je

pouvois la desirer ; en effet, il me pria de la lire, et je la trouvai aussi simple que j'aurois pu la dicter. Le lendemain, le départ du Prince fut annoncé publiquement ; nous partons dans deux jours, nous allons dans ces mêmes Provinces que M. de Sulback et le Comte de Stralzi ont parcourues par ordre du Prince ; nous vérifierons nous-mêmes tous les faits contenus dans les Mémoires ; nous voyagerons *incognito*, et avec très-peu de suite : le Prince compte revenir à ** dans trois mois ; mais notre absence sera beaucoup plus longue. Dans ma première Lettre je vous expliquerai le reste de mon projet. Vous voyez, mon cher Baron, que si j'écris moins souvent que vous, du moins je m'en dédommage par la longueur de mes Lettres. Vous et ma sœur êtes mes seules correspondances ; mais il n'y a que vous au monde à qui je puisse confier de semblables détails : pour ma Sœur, je ne lui parle presque que du Chevalier de Murville, qu'elle aime bien davantage encore depuis que je lui ai mandé qu'il se mouroit de *consomption*. J'ai un peu exagéré, pour faire ma cour à la Vicomtesse, cependant le pauvre Chevalier est réellement dans un état de langueur qui n'est pas, je crois, sans danger.

Adieu, mon cher Baron ; adressez toujours vos Lettres à **, sous l'enveloppe de M. le Comte de Ziller, qui me les fera parvenir.

LETTRE XVII.

M. d'Aimeri au Baron.

VOUS n'avez pas d'idée, Monsieur, de la joie qu'a éprouvée mon petit-fils, lorsque je lui ai montré votre lettre, datée du Château de B.----*Adèle est donc en France?* s'est-il écrié. Ce mouvement a été d'autant plus vif, qu'avant-hier à souper chez l'Intendant, nous avons vû un homme, M. D—, qui revenoit de Turin, et qui n'a parlé que de Madame d'Almane et de la charmante Adèle; Charles l'a beaucoup questionné, et sait que *Mademoiselle d'Almane est la plus jolie personne qui existe, la plus aimable, la plus naturelle; qu'elle a la candeur et la naïveté de l'enfance, et toutes les grâces de la jeunesse; qu'elle chante l'Italien et joue de la harpe comme un ange; qu'elle dessiné supérieurement; qu'elle élève une petite orpheline, et qu'elle est la meilleure comme la plus jeune et la plus charmante des mères.* M. D—a cité mille traits de la tendresse mutuelle d'Adèle et d'Hermine! cette singulière adoption a intéressé les gens même qui ne vous connoissent pas; Charles en étoit attendri jusqu'aux larmes; il sait par cœur toutes les petites histoires que nous a contées M. D——, et il ne me parle plus d'autre chose. O comme une imagination de vingt ans s'enflamme

s'enflamme facilement !—Il desire avec ardeurque le temps de son service soit écoulé, afin de voler en Languedoc; mais malgré toute son impatience, il est impossible que nous puissions partir d'ici avant le 25 Juillet. Adieu, Monsieur; j'espère qu'ayant à présent moins d'ocupations, vous m'écrirez un peu plus souvent, et je pense avec un grand plaisir que je ne recevrai plus de lettre de vous à 15 jours de date.

LETTRE XVIII.

Le Baron au Vicomte.

De B . .

LE Château de B*** est aujourd'hui fort brillant, mon cher Vicomte; nous célébrons de bon cœur l'événement qui interesse toute la France, et quoiqu'à deux cents lieues de Versailles, j'ai illuminé mes quatre tours et mon portail. Mes Paysans boivent, mangent, et dansent dans mes jardins, et j'ai, ainsi que vous, le plaisir d'entendre crier *Vive le Roi!* cri touchant, qu'un François n'entendit jamais sans émotion, sur-tout à la distance où je suis de la Cour; car au fond d'une Province éloignée, ces acclamations ne peuvent venir que du cœur; elles expriment alors véritablement le bonheur et la reconnoissance. Vous ne verrez point le détail de ma fête *dans*

la

la Gazette, c'est un Citoyen qui la donne, et non un Courtisan ; on traite aujourd'hui de préjugés les sentimens les plus vertueux, les sentimens qui, dans tous les temps, ont produit les actions les plus éclatantes ; l'insensibilité et la licence sous les beaux noms de la *raison* et de la *philosophie,* rompent avec audace les liens sacrés et mettent leur gloire à mépriser toutes les bienséances. On parle sur le Gouvernement avec une légèreté que trop souvent la présence des domestiques ou des enfans ne peut réprimer. Pour moi, livré à l'éducation des miens, je ne puis aller que bien rarement à Versailles ; mais je veux que Théodore aime son Roi, puisqu'il est fait pour le servir et pour en recevoir des grâces ; je veux qu'il aime sa Patrie, puisque son devoir est de la défendre, et de verser son sang pour elle. Dans ceci comme dans tout le reste, j'appuie le précepte par l'exemple, et je me conduis de manière à prouver à Théodore que je m'intéresse également au bonheur et à la gloire de la France et du Souverain qui nous gouverne. Enfin, à chaque événement heureux pour la Patrie, je ne manque jamais de montrer ma satisfaction, en donnant une petite fête dans l'intérieur de ma maison, qui en amusant mes enfans, leur fait prendre une véritable part au bonheur public *(a).* Je

(a) Cette dernière idée n'est pas de moi, et j'en fais volontiers hommage à son auteur, qui m'est inconnu.

Je suis bien fâché, mon cher Vicomte, que vous ne puissiez venir nous voir que dans six semaines; par cet arrangement je ne passerai que quinze jours avec vous, puisque mon fils entrant au service, m'obligera à vous quitter dans les premiers jours de Juin au plus tard. Nous irons à Strasbourg, et nous n'en reviendrons qu'au mois de Janvier; car je veux que Théodore commence un cours de Droit qu'il continuera l'été d'ensuite.

Je vous envoie une Lettre pour Porphire, je l'engage à venir avec vous en Languedoc; j'ai un bien vif desir de le revoir, et d'entendre la lecture d'un certain Ouvrage dont Madame d'Ostalis fait tant d'éloges. Adieu, mon cher Vicomte; mandez-moi positivement s'il faut renoncer à l'espérance de vous voir avant le 20 Mai.

LETTRE XIX.

La Baronne à la Vicomtesse.

ARRIVEZ donc, ma chère Amie: nous vous préparons des spectacles, des

---

inconnu. Il y a environ deux ans que j'ai lu dans le Journal de Paris plusieurs Lettres fort agréables, signées *Bonnare, père* (nom imaginaire). Dans une de ces jolies Lettres, j'ai trouvé cette idée d'un bon Citoyen, et j'en ai été assez frappé pour m'en ressouvenir au bout d'un an, et pour en faire honneur au Baron d'Almane.

fête

fêtes, des *surprises* charmantes—un petit théâtre de chambre, où l'on ne voit les Acteurs qu'à travers une gaze, imitation en grand du tableau magique de Zémire et Azor; des Pantomimes exécutées par nos enfans, Diane, Séraphine, Adèle, Hermine :—d'autres scènes où vous verrez paroître Théodore, M. d'Almane, et Dainville; un orchestre composé de deux harpes, Madame d'Ostalis et moi—et puis des bals et puis des courses à pied, de Bergers et de *Nymphes*, et puis des concerts, des trois, des quatuors—Enfin toutes nos répétitions sont faites, et nous aspirons après le jour heureux où doivent commencer les réprésentations. J'ai eu à ce sujet l'occasion de faire à ma fille une leçon tres-importante. Nous avons fait avant-hier une répétition devant M. et Madame de Valmont, et quelques autres personnes. Séraphine a mal joué, sa mère l'a grondée, et la tellement déconcertée, que la pauvre enfant, au milieu d'une scène très-gaie, s'est mise à fondre en larmes, et Madame d'Ostalis l'a renvoyée honteusement dans sa chambre: nous sommes tous rentrés dans le salon. Adèle, au désespoir de cet événement, a dit à Madame de Valmont: Qu'il n'étoit pas étonnant que Séraphine eût mal joué, et qu'elle eût montrée tant de susceptibilité, parce qu'elle étoit fort malade, qu'elle avoit un mal de tête affreux, et même un peu de fièvre. J'ai entendu cela, j'ai demandé tout haut à Adèle si Séraphine en effet lui avoit

avoit dit qu'elle fût souffrante ? *Oui, Maman*, a répondu Adèle, mais d'un ton foible et en rougissant. Je n'ai fait semblant de rien, je suis sortie, et je suis rentrée au bout d'un demi-quart d'heure. Un moment après, Madame d'Ostalis arrive d'un air très-ému, elle me dit tous bas qu'elle veut me parler, et fait signe à ma fille qu'elle peut nous suivre. Nous allons dans un petit cabinet, et Madame d'Ostalis nous dit: Je suis furieuse: Seraphine vient de me faire un mensonge, et de le soutenir de la manière la plus assurée——Comment donc ?——Oui, ma tante, elle m'a nié positivement qu'elle eût dit à Adèle qu'elle avoit mal à la tête—Eh quoi, interrompit Adèle, vous lui avez dit?——Oui, reprit Madame d'Ostalis, ma tante m'a appris que vous assuriez qu'elle étoit malade, que vous le teniez de sa bouche, et voilà ce qu'elle nie; mais vous jugez bien que je n'hésite pas à vous croire, et je l'ai traitée——O ciel! s'écria Adèle, la pauvre petite a raison: dans l'intention de l'excuser, j'ai cru pouvoir me permettre un mensonge innocent, et je n'ai fait qu'une tracasserie——Allez donc, dis-je à Madame d'Ostalis, lui faire réparation, et, pour la dédommager, lui pardonner tout-à-fait, et lui permettre de souper avec nous. Quand nous fûmes seules: Comment, dis-je, Adèle, vous aviez fait cette histoire, et non seulement à Madame de Valmont, mais à moi ?——Il est vrai, Maman: vous savez

vez si je hais le mensonge, mais j'ai pensé que lorsqu'il ne faisoit tort à personne, et qu'il pouvoit excuser quelqu'un qui nous intéresse, il étoit permis de l'employer.—Il est permis de l'employer dans cette circonstance, quand il s'agit d'excuser un tort véritable, une faute grave, ou pour cacher notre secret, ou enfin celui qui nous est confié; voilà les seuls cas où l'on puisse se permettre de mentir: la faute qu'a faite Séraphine ne pouvoit donner mauvaise opinion ni de son cœur ni de son caractère; elle n'étoit donc pas *grave;* ainsi votre amitié pour elle, votre attachement pour Madame d'Ostalis, ne vous obligeoient donc pas à mentir dans cette occasion : et toutes les fois qu'on fait un mensonge (même innocent) sans une extrême nécessité, ou un grand intérêt, on a toujours tort, et en même-temps l'on commet une imprudence, car en multipliant ainsi ces petits mensonges officieux, on perd le droit d'être crue en défendant ses amis. Par exemple, tout le monde ici saura ce soir que Séraphine n'avoit point mal à la tête; une autre fois quand vous voudrez l'excuser de quelques petits torts, en disant même la vérité, votre témoignage à cet égard sera toujours suspect; et si vous n'étiez pas aussi jeune et aussi bien connue ici, on pourroit croire, d'après ce trait, que vous êtes naturellement menteuse, puisque vous avez menti sans y être forcée par une nécessité indispensable. Nous devons tout à

nos amis, excepté d'exposer notre réputation pour eux : l'honneur est un bien que nous ne pouvons jamais sacrifier à quelqu'intérêt que ce puisse être. Si vous mentez pour rendre un léger service à votre amie, celui qui découvre le mensonge aura le droit de vous juger menteuse ; voila donc un mensonge que vous ne devez pas faire. Si vous déguisez, si vous niez la verité dans une chose qui intéresse le bonheur de votre amie, ce mensonge, s'il est découvert, ne pourra nuire à votre réputation ; il a son excuse dans la nécessité, celui là vous est permis ; et le sentiment le rend un devoir. D'ailleurs, reprit Adèle, je vois combien il est rare que le mensonge le plus innocent puisse être sans inconvénient ; je voulois servir Séraphine, et je n'ai réussi qu'à la faire gronder, et à m'ôter pour long-temps la possibilité de la défendre et de l'excuser !——Souvenez-vous, repris-je, qu'il ne faut jamais s'écarter de ses principes. Le contraire pourroit mener loin ; ce n'est point assez de faire une *bonne action*, il faut encore qu'elle s'accorde avec la justice et la probité —— Seroit-il possible qu'on pût s'écarter de la probité en faisant une bonne action ?—— Supposons que vous avez deux voisins, l'un pauvre, vertueux, et père d'une famille nombreuse ; l'autre immensément riche, vicieux, et méchant, et n'ayant acquis sa fortune que par des vols et des friponneries reconnues. Votre pauvre voisin vient vous apprendre que sa famille

famille est prête à expirer de faim, et vous, n'ayant point d'argent, vous ne pouvez le sécourir ; il vous quitte désespéré ; un moment après, le mur qui vous sépare du voisin méchant et riche s'écroule, tombe, et vous découvrez une vaste chambre entièrement remplie d'or. Vous savez que le possesseur de cet argent en ignore le compte, que vous en pourriez prendre sans qu'il le sût, par conséquent sans exposer votre réputation: vous vous rappellez, vous croyez entendre encore les plaintes déchirantes du vertueux père de famille, vous pouvez sauver sa vie ainsi que celle de sa femme et de ses enfans ; cent louis feroient sa fortune, son bonheur; cet argent, acquis par le crime, passeroit des mains du vice dans celles de la vertu ; le mechant non-seulement peut s'en passer, mais ne s'appercevra même pas qu'il lui manque, tandis que cette somme peut arracher à la mort une famille entière !——O, Maman, s'écria douloureusement Adèle, ne me tentez pas davantage.—— Enfin, répondez, dans cette situation que feriez-vous ?—— Ah, cet infortuné père de famille !—— Vous voleriez ! vous feriez un crime qui mérite la mort !—— Un crime ! O Ciel ! j'aimerois mieux mourir moi-même—Cependánt une si juste compassion ne pourroit-elle faire pardonner ?—— La compassion, quand l'honneur et la probité la combattent, n'est plus qu'une foiblesse dont il faut triompher.——Je le sens.——En effet,

rien ne peut faire excuser un vol.——Mais convenez du moins, Maman, que cette situation seroit bien embarrassante.——Oui, pour une personne qui suivroit aveuglément les mouvemens de son cœur, sans consulter la justice et la raison ; mais pour Adèle, à *dix-huit ans*, cette situation ne seroit que douloureuse et non embarrassante. Quand vous aurez cet âge, vous comprendrez parfaitement qu'on ne peut être constamment vertueux qu'en agissant toujours d'après ses principes et un plan fixe et arrêté : *Ne faites jamais ce que la Religion et les Lois vous défendent :* voilà le précepte sacré qui doit vous guider dans toutes vos actions, et que nul prétexte, nulle situation extraordinaire ne peuvent nous dispenser de suivre. S'il est une circonstance qui puisse rendre le vol excusable à vos yeux, vous en trouverez peut-être une autre qui vous fera paroître le meurtre légitime. ——Le meurtre : grand Dieu !—— Oui, le meurtre, le parricide même !——L'Histoire, vous le savez, fournit plus d'un exemple de ces horribles actions produites par les motifs qui font faire aussi les actions vertueuses, l'amour de la Patrie et le desir de la servir. C'est ainsi que nos inclinations les plus louables, nos sentimens les plus nobles, nos vertus même, peuvent nous égarer, si nous renonçons à nos principes : c'est ainsi que la pitié, l'humanité, vous inspiroient tout-à-l'heure la tentation de voler.—Un crime

est

est toujours un crime, quelque utile qu'il puisse être, quelque bien qu'il produise; et dût il assurer la félicité d'une Nation entière, celui qui le commet se souille, se déshonore, et devient un scélérat.——Allons, Maman, je ne perdrai jamais de vûe ce précepte si facile à retenir: *Ne faites jamais ce que la Religion et les Lois vous défendent.* Je ne mentirai plus pour excuser des bagatelles, puisque la Religion et la conscience défendent le mensonge; je ne dissimulerai la vérité que lorsque la prudence, la discrétion, et l'amitié m'en feront une indispensable nécessité, et je ne volerai jamais pour faire une bonne action. Mais, Maman, continua Adèle, encore un mot sur le mensonge, car vous venez de me rendre véritablement scrupuleuse à cet égard. Il n'y a pas de jours où nous ne fassions mille petits mensonges; quand vous faites fermer votre porte, que vous restez chez vous, et que vous dites après aux personnes qui sont venues vous voir, que vous étiez sortie. —— Ce seroit une puérilité d'appeller cela un mensonge; tous ceux que la politesse fait faire ne sont que des complimens d'usage d'autant plus innocens, qu'ils ne trompent personne.——Oui, Maman, quand vous les faites, car vous ne les affirmez point, et vous ne les appuyez point par des détails; mais j'ai vu plusieurs personnes faire ces mêmes complimens d'un air si vrai, si touché, que j'y aurois été attrapée, si je n'avois découvert

ensuite qu'elles avoient menti.—Ah, cela est différent; quand on dit toutes ces choses avec emphase et un ton de sentiment, cela s'appelle, non de la politesse, mais de la fausseté.—— Et puis, Maman, pour être polie, il n'est pas nécessaire, je crois, de dire toujours: *Je suis bien affligée.*—— Oh, point du tout. Cependant autrefois, on étoit encore plus exagéré, car on étoit *au désespoir* pour toutes les choses qui ne font *qu'affliger* aujourd'hui: au reste, dans ce genre, les expressions les plus simples sont toujours les meilleures; et, en général, il est difficile d'avoir un ton noble en se permettant toutes ces exagérations.—— Je me souviens que vous m'avez interdit ces manières de parler; *Cela est incroyable, inoui, je suis outrée* .... et puis: *cela est ravissant,—charmant, charmant;* et puis encore: *véritablement*...... *infiniment*, et bien d'autres encore dont j'ai fait une liste, afin de ne jamais m'en servir quand je serai dans le monde.——Je ne les ai pas prescrites entièrement, seulement je vous ai recommandé de ne les pas répéter sans cesse, et de ne les employer qu'à propos. Rien n'est plus froid et plus insipide que cette éternelle exagération; en prodiguant ainsi les épithètes fortes on s'ôte la possibilité d'exprimer son étonnement, son attendrissement, sa joie, lorsqu'on éprouve réellement ces différens mouvemens; ainsi, l'on a les expressions de la passion quand l'enthousiasme est ridicule, et l'on paroît

froid

froid quand il faudroit avoir l'air de sentir vivement. . ...Adèle, après cette conversation, est allée dans sa chambre pour écrire une partie des conseils que je venois de lui donner ; c'est une habitude qu'elle a prise d'elle-même depuis quelque temps ; elle fait une espèce de Journal de tous nos entretiens, et elle y écrit avec assez de détail les idées et les principes dont elle a été le plus frappée. — J'exige seulement qu'elle soumette ce petit Ouvrage à ma censure, afin de m'assurer qu'elle m'a bien comprise, et pour la rectifier si par hazard elle se trompoit. Mais l'Ouvrage auquel elle travaille avec le plus de goût, c'est le Roman en Lettres dont je vous ai parlé ; elle voit avec plaisir que déjà ses dernières réponses sont très-supérieures aux premières ; elle jouit elle-même de ces progrès ; elle sent ses idées naître et développer ; elle n'a nulle confusion dans la tête, et l'esprit parfaitement juste, parce qu'elle n'a jamais rien appris, rien écouté dans la conversation, rien lu qui fût au-dessus de son intelligence ; elle a toujours le plus grand desir d'arriver au moment où je lui permettrai de lire les chefs-d'œuvre des trois Langues qu'elle sait *(a)*, mais sa confiance en moi modère son impatience, car elle est bien sûre que je ne lui refuse ce plaisir qu'afin de la mettre en état de le mieux goûter ; et nous sommes convenues

(*a*) Le François, l'Anglois, et l'Italien.

que

que nous ne commencerions cette intéressante lecture que lorsqu'elle auroît écrit toutes les réponses de mes Lettres, c'est-à-dire, dans neuf ou dix mois. Adieu, ma chère amie; venez par votre présence achever de rendre le château de B*** le plus délicieux séjour de l'univers, et mettre le comble au bonheur de votre heureuse amie.

LETTRE XX.

Du Château de B.

VOUS voulez donc des détails sur la vie qu'on mène ici, et sur les plaisirs *piquans* qui s'y trouvent. Il faut vous satisfaire. Nous avons eu beaucoup de fêtes *très brillantes*, des comédies morales et sans amour, des pantomimes jouées par des enfans, des bals de paysans et de femmes-de-chambre, des promènades sur l'eau, et nous soupons à neuf heures, et tout le monde est couché à onze; vous jugez combien tout cela me convient. Au reste, je suis la seule qui ne soit pas charmée de cette vie pastorale; ma mère est dans un ravissement continuel; Madame d'Ostalis, toujours en admiration devant sa tante, et louant tout ce qui lui plaît; mon père ne regrettant ni l'Opéra, ni *Mademoiselle Hortense*, le Chevalier d'Herbain renonçant au persiflage,

persiflage, et devenu aussi fade qu'il est naturellement moqueur et caustique; et enfin Porphire ne faisant plus que des Idylles et des Eglogues, dans lesquelles il dépeint et célèbre les vertus de Madame d'Almane, les talens et les charmes d'Adèle, et la félicité *si pure, qu'on goûte en ces beaux lieux!*— Afin de vous rendre compte de tous les personnages, il y a encore ici le père et la mère du Chevalier de Valmont; le premier, un campagnard du plus mauvais ton, riant toujours, appellant sa femme *mon cœur et mon chat;* importun, bavard, et ne pouvant se taire que lorsque *Madame la Baronne d'Almane* se dispose à parler. Madame de Valmont, quoique d'une insipidité peu commune, seroit assez-bien; elle auroit même une tournure assez noble, si elle ne faisoit pas tant de filet, et si elle ne portoit pas constamment une palatine de souci d'hanneton. Figurez-vous toutes ces personnes entourant Madame d'Almane, ne voyant qu'elle, ne s'occupant que d'elle; ajoutez à ce tableau une troupe d'enfans, Adèle, Hermine, Théodore, Constance, Séraphine, Diane, ennuyeuses petites créatures qui suivent tous les pas de Madame d'Almane, et l'écoutent comme un oracle; figurez-vous cette société rassemblée dans un vaste château dont l'ameublement seul vous donneroit des vapeurs, car on n'y voit que des profils sévères, avec de grands nez à la Romaine, d'une tristesse mortelle; représentez-vous toutes ces choses, et imaginez-

ginez-vous, je vous prie, quelle mine je dois faire dans ce paisible asile *des vertus et du bonheur?*

Vous voulez un fidèle portrait d'Adèle, cette petite merveille, ce chef-d'œuvre de la nature et de l'éducation; je vais contenter votre curiosité et avec détail. Adèle n'est pas grande pour son âge, elle est excessivement mince, elle a un petit visage absolument rond, des traits délicats, une mine très-enfantine; on ne remarque au premier abord que ses yeux qui sont réellement d'une beauté frappante et d'une expression singulière; sa physionomie est naturellement douce et spirituelle; elle a un sourire agréable et fin; son teint, sans être éclatant, est joli; elle a peu de couleur, mais elle rougit à chaque instant, et ses joues seulement rougissent; elle s'embellit en parlant, en chantant; elle a une bouche et des dents charmantes, et de jolies mains. Elle n'est pas belle comme ma sœur, mais elle l'efface, ou, pour mieux dire, on oublie de regarder Constance, quand elle est auprès d'Adèle. Cette petite figure fera du bruit, et je vous assure que lorsqu'elle débutera dans le monde, on ne parlera plus de la Comtesse Anatolle. — A l'égard de son éducation, si vantée, si prônée, je n'en vois pas le merveilleux; il me semble qu'elle ne doit rien qu'à la nature; elle est si obligeante et si bonne enfant, qu'il est impossible non-seulement de la prendre en aversion, mais même de n'avoir

voir pas une sorte de penchant pour elle ; du reste elle est très-timide : parle peu, ne dit que des choses simples et communes, et elle me paroît être plus enfant qu'on ne l'est communément à son âge, car elle joue avec Diane, Seraphine, et sa petite Hermine, point du tout par complaisance, mais pour son compte et pour son plaisir. On dit qu'elle a de l'instruction : la conversation roule ici souvent sur *l'Histoire, les Arts,* et *la Littérature ;* Adèle alors écoute avec une attention qui ne montre que de la curiosité ; elle n'a point cet air capable qu'on a toujours en écoutant ce qu'on sait déjà, et jamais elle ne se mêle à ces entretiens. Il faut bien que ce soit par ignorance, car comment se persuader qu'une jeune personne de quatorze ans fût assez modeste pour se taire ainsi toujours, quand elle pourroit surprendre et se faire admirer en parlant ? Elle a une voix charmante, je ne puis juger de son talent pour la harpe et pour le dessein, vous connoissez mon peu de goût pour la musique et pour les *Arts.* Je vois qu'elle parle avec une égale facilité l'Anglois et l'Italien, et qu'elle a d'ailleurs une infinité de petits talens agréables, qu'elle ne doit qu'à elle-même : par exemple, c'est elle qui *sable* ici tous les surtouts de table pour le fruit : elle fait les plus jolies découpures du monde ; elle fait aussi des chiffres de cheveux pour des bagues, des paysages et des fleurs en paille, et elle a appris ces différentes choses à ses récréations.

Théodore,

Théodore, cet autre *prodige*, n'est pas aussi joli que sa sœur ; il n'a pas, comme le Chevalier de Valmont, la figure intéressante d'un *Héros de roman ;* cependant il est grand, fait à peindre, il a une tournure également leste et noble, un visage agréable et une physionomie très-piquante. Il est aussi timide qu'Adèle, *et pas plus instruit*——je le parierois, quoiqu'il ait quinze ans et demi passés !——Il ne manque ni de grâces ni de politesse, mais il ne sait encore ni louer une femme, ni la regarder——Ma mère s'entend mieux à former ses élèves; car (sans parler de moi, ni me vanter) Constance est déjà fort avancée pour son âge ; elle *a une passion*, oui, *une passion* très-vive, et qui sans doute *fera le destin de sa vie*——Elle aime Théodore à la folie ; ce sont *des émotions*——*des rougeurs*—*des rêveries*——enfin, rien n'est plus drôle et plus visible. A treize ans, je n'étois encore que coquette, et Constance est passionnée. La différence qui semble exister dans ces deux éducations n'est qu'apparente : la coquetterie et la passion font faire à-peu-près le même chemin : eh, qu'importe la cause, quand les effets sont semblables ?—Adieu, mon cœur ; vous avez été durant votre exil l'objet de ma tendre compassion, maintenant vous pouvez me le rendre ; je vous assure que vous n'étiez pas plus deplacée parmi vos campagnards que je ne le suis ici.

LETTRE XXI.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

Du Château de B.

NE regrettez pas tant le château de B——, ma chère fille, vous l'avez quitté, il n'est plus le même, et la société a perdu un de ses plus grands charmes. Depuis votre départ, nous avons un chaud si excessif qu'il est impossible, sur-tout, à *des Dames de Paris*, de sortir avant huit heures du soir. La Vicomtesse a établi une petite lecture où personne n'est obligé de rester, et où tout le monde assiste; cette occupation ne dure que trois quarts-d'heure, et c'est Adèle qui lit tout haut, le théâtre de la Chaussée. Comme elle joue bien la Comédie, qu'elle a un joli son de voix, et qu'elle récite parfaitement des vers (*a*), elle lit avec un charme qui atte-

(*a*) Apprendre aux enfans à déclamer, c'est leur donner un talent sans lequel la prononciation n'est jamais parfaite quand on sait déclamer, on sent mieux la beauté des vers, on aime la Tragédie, et l'on trouve plus de plaisir à voir jouer Cinna ou Athalie qu'un Drame en prose. Ce talent si agréable dans une jeune personne, peut être utile à un homme, même à un Militaire. Il y a plusieurs emplois et quelques places, où l'on est obligé de *haranguer* et de parler en public, ce qu'on fera toujours de mauvaise grâce si l'on n'a aucune idée de l'art de la déclamation. Pour les Magistrats et les jeunes gens destinés à l'Etat Ecclésiastique, il est absolument indispensable qu'ils le sachent. « Des personnes respectables

che jusqu'à Madame de Valcé, qui d'ailleurs se pique toujours d'avoir un goût très-vif pour Adèle; ce suffrage me prouve qu'il est impossible de ne pas plaire, même à la personne la plus envieuse et la plus dénigrante, lorsqu'on a de la simplicité, du naturel, et de la douceur. Dans trois semaines je me retrouverai dans la solitude; je ne resterai qu'un mois ici après le départ de la Vicomtesse, ainsi je serai surement à Paris au commencement de Novembre. J'attends tous les jours M. d'Aimeri et le Chevalier de Valmont; le premier a eu une attaque de goutte qui a retardé son départ de ***; il a été un mois dans son lit, mais il est guéri, et sa dernière lettre annonce un prochain retour. Je vous avoue que je ne serois pas fâchée que la Vicomtesse fût partie avant son arrivée, car pour cette fois *l'entrevue d'Adèle et du Chevalier de Valmont* sera réellement intéressante, et je crains la pénétration de la Vicomtesse, et la malignité de Madame de Valcé. Adèle a quinze ans moins deux mois—Je suis bien sûre que le Chevalier ne la reverra pas sans surprise et sans émotion; les témoins dans ce moment me

" (dit M. de Verdier) par leurs intentions pieuses, " veulent proscrire la déclamation théâtrale de " l'Education, cependant—C'est hasarder de per- " dre un art qui peut donner une grande éner- " gie à la voix de l'innocence, et à la parole de " Dieu." *Cours d'Education par M. Verdier en un vol.*

Il est vrai que rien n'est plus ridicule qu'une mauvaise déclamation, ainsi il faut, ou ne point apprendre cet Art, ou ne se former que d'après les conseils des plus grands Maîtres.

seroient bien importuns. Adieu, ma chère enfant; je vous écrirai aussitôt que M. d'Aimeri sera ici, et avec tous les détails que votre amitié peut desirer.

J'ai reçu aujourd'hui deux lettres de Strasbourg. M. d'Almane et Théodore sont en parfaite santé, et à ce qu'ils me mandent, aussi tristes qu'étonnés *de se lever et de se coucher sans m'avoir embrassée une seule fois dans la journée.* Vous savez si je partage de tels sentimens!——Adieu, ma chère fille; combien le mois de Janvier me rendra heureuse, puisque je serai alors réunie à tout ce que j'aime!

LETTRE XXII.

La Baronne à la même.

Du Château de B.

ENFIN, ils sont arrivés avant-hier, ma chère fille, et justement le lendemain du départ de la Vicomtesse! Nous étions dans mon cabinet, Madame de Valmont, Adèle, Hermine, et moi, et nous lisions, lorsqu'un courier est venu nous annoncer qu'il avoit laissé M. d'Aimeri et le Chevalier de Valmont à quatre lieues de B***. A cette nouvelle les deux joues d'Adèle sont devenues très-rouges; mais comme la moindre surprise produit toujours en elle cet effet, *sa rougeur* est la chose du monde la moins significative. J'ai donné une voiture à Madame

dame de Valmont; elle a été au devant de son père et de son fils, et Adèle a été jouer de la harpe dans sa chambre, je l'ai suivie, et je n'ai pas remarqué qu'elle eût la plus légère distraction. A sept heures j'ai entendu le bruit d'une voiture, j'ai quitté Adèle, je suis descendue, et j'ai trouvé dans le grand vestibule M. d'Aimeri et le Chevalier de Valmont: je les ai embrassés l'un et l'autre, et nous sommes entrés dans le salon; M. d'Aimeri m'a demandé des nouvelles d'Adèle, le Chevalier m'a beaucoup questionné sur Théodore, ensuite il est devenu très-distrait, et n'a plus regardé que la porte....Enfin, à huit heures, cette porte s'ouvre doucement, et nous voyons paroître Adèle tenant gravement Hermine par la main. Dans cet instant, j'avois les yeux attachés sur ceux du Chevalier de Valmont, et je vis dans les siens du trouble, de la joie, de l'attendrissement——tout ce que je pouvois y desirer. Après les premiers complimens, le Chevalier tout-à-coup adressant la parole à la petite Hermine, lui parla en Italien, ce qui nous surprit, car il ne savoit pas cette langue quand nous partîmes: il dit à ce sujet, avec beaucoup de grâce, qu'il l'avoit appris, afin de pouvoir s'entretenir avec *Mademoiselle Hermine,* parce qu'il savoit qu'elle ne parloit pas François. Adèle n'a point été insensible à cette galanterie, et m'a paru très-flattée que le Chevalier connût déjà Hermine de réputa-

tion.

tion. Le lendemain Adèle étoit mise avec sa simplicité ordinaire, ses cheveux noués avec le même ruban qui les attachoit la veille, rien de recherché, ni de nouveau; mais Hermine étoit très-parée, et j'ai vu qu'Adèle desiroit que le Chevalier la trouvât jolie: pour lui, n'osant louer *la mère*, il répète à chaque instant qu'Hermine est charmante; il s'en occupe, il joue avec elle, mais avec un certain air de sentiment et même de respect, qui est véritablement touchant. Adèle lui sait gré de cette complaisance; cependant je suis très-sûre qu'elle n'en connoît ni le mérite ni le motif. Madame de Valmont retourne demain chez elle avec son père et son fils, ils viendront encore me faire quelques visites, et passer avec moi les deux derniers jours que je resterai ici. Adieu, ma chère fille; le Chevalier de Valmont est réellement bien aimable, et il a une douceur et une délicatesse qui pourroient lui tenir lieu de tous les agrémens qu'il possède d'ailleurs.

Je vous prie, mon enfant, d'ordonner chez moi qu'on fasse dès à-present du feu dans tous les appartemens; je sais bien que la maison étant bâtie depuis plus de dix-huit mois, les plâtres devroient être secs, mais ce n'est pas pour moi que je les crains; et si je devois l'habiter seule, je ne prendrois pas toutes ces précautions.

LETTRE XXIII.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Paris.

JE dois vous avouer, ma chère amie, que j'ai eu avant-hier un petit retour de jeunesse. Il y eut Lundi un Bal masqué chez l'Ambassadeur de——; j'y ai mené la Comtesse Anatolle; il y avoit bien long-temps, qu'on ne m'avoit vue au Bal, et en vérité, je ne crois pas que j'y retourne jamais. O l'insipide chose quand on n'est plus coquette!——Ne jouant aucune rôle, j'étois seulement spectatrice, et je ne pouvois concevoir qu'un semblable plaisir eût eu tant d'attrait pour moi: je trouvois ridicule tout ce qui jadis me paroissoit charmant; j'ai reconnu Madame de G——, elle a toujours au même degré de perfection *l'esprit du Bal;* et bien loin de m'amuser comme autrefois, elle n'a été à mes yeux qu'une bavarde insupportable, folle de sang-froid, étourdie par air, bruyante sans gaieté, méchante sans finesse, et pendant quatre heures entières débitant de suite des extravagances ou des platitudes avec une voix glapissanste et un ton de comérage qui dépareroient et rendroient importune la personne la plus aimable et la plus spirituelle. Une des choses qui m'a la plus frappée à ce Bal, c'est le ridicule dont

les

les hommes démasqués y sont ; presque tous affectent l'air de l'indifférence et de l'ennui, et reçoivent en général tous les masques avec beaucoup de dédain ; ils forment dans la salle plusieurs groupes arrêtés, et ne paroissent fixés là que par le désœuvrement et la paresse de sortir pour aller se coucher. J'aime mieux ceux qui n'y sont que pour afficher une intrigue seulemen tsoupçonnée, et pour faire reconnoître à tout le monde la femme *masquée jusqu'aux dents,* qui croit son secret ignoré de l'univers entier. D'autres plus amusans encore prennent l'air du mystère par fatuité, et passent une partie de la nuit à promener quelques tristes capotes bien ennuyeuses, et qu'ils ne connoissent pas, uniquement afin de persuader qu'ils sont occupés d'une manière très-intéressante— Comme les yeux changent avec l'âge ! J'avois été deux cents fois au Bal de l'Opéra, et jamais je n'avais vu tout cela ; c'est qu'on ne peut être à la fois Acteur et Spectateur : voilà pourquoi nous vivons quelquefois vingt ans dans le monde sans le connoître ; tant que nous conservons ces passions frivoles qui nous y font jouer de *petits rôles,* nous y sommes aveugles.

Vous allez revenir, il faut vous mettre *au courant de la société.* M. de Mérange et Madame de Clémis sont maintenant ennemis déclarés, ce qui est d'autant plus étonnant, qu'ils n'ont jamais été ni amans ni amis ; cette aversion vient uniquement

de

de rivalité de prétentions : il est bien rare qu'un homme et une femme se haïssent seulement parce qu'ils s'envient ; mais quand cela arrive, cette espèce d'inimitié est la plus cruelle et la plus profonde de toutes. Pourquoi cela ? C'est peut-être parce qu'un homme et une femme sont naturellement faits pour s'aimer ; comme les haînes sont, dit-on, plus vives entre les plus proches parens.

Vous trouverez Madame de Lurcy dans l'affliction ; le meilleur de ses amis, le plus cher de ses *confidens*, M. de C——, vient de mourir d'une fièvre maligne. Les femmes, comme je vous l'ai déjà mandé, s'aiment toutes avec une tendresse extrême ; cependant, depuis quelque temps, elles ne confient *leurs vrais secrets* qu'à des hommes ; il me semble qu'il est bien plus naturel d'avouer ses foiblesses à une personne de son sexe ; aussi je suis persuadée que les femmes ne choisissent pour confidens des hommes, qu'afin de ménager des successeurs à leurs amans. C'est une précaution prudente, il n'y a rien de plus sensé que de se préparer plusieurs ressources toutes prêtes en cas de malheur.

Vous verrez chez moi, ma chère amie, Madame de Fervaques, avec laquelle le hasard m'a fait renouveller connoissance : elle m'a eu jadis de très-grandes obligations, ces obligations ont été ignorées du public, elle les a oubliées, m'a négligée, et enfin, abandonnée sans sujet et sans brouillerie. Je viens

viens tout-à-l'heure de trouver l'occasion de lui rendre un petit service, mais qui a été su, dont on a beaucoup parlé, et Madame de Fervaques a montré la plus vive reconnoissance : elle est venue chez moi, elle m'accable de démonstrations d'amitié, qui me prouvent seulement qu'elle est aussi fausse qu'inconséquente. Comme vous n'avez fait que la rencontrer, vous ne serez pas fâchée de trouver ici son portrait. Madame de Fervaques est une personne, sans caractère, sans passions, sans vertus, et ayant tous les grands défauts qu'une petite vanité peut donner. Elle a une connoissance parfaite des usages, et ce qu'on appelle *un ton excellent*, mais elle attache un si grand prix à cette science, qu'elle en est esclave, et qu'elle n'a de véritable estime que pour les personnes qui la possèdent ; sa politesse est exacte, jamais obligeante, et souvent déplacée, car elle est *polie* dans l'intérieur de sa famille comme dans un cercle, *polie* avec son amie intime, *polie* enfin dans tous les instans de sa vie : elle aimeroit mieux cent fois avoir un mauvais procédé que de manquer de politesse ; elle est très-capable d'oublier un service essentiel, mais elle n'a jamais oublié de rendre une visite. On peut conclure de ce portrait qu'on doit avoir *des égards* pour Madame de Fervaques, qu'elle mérite mieux que personne *qu'on envoie savoir de ses nouvelles, qu'on se fasse écrire chez elle,*

qu'on

qu'on aille la voir quand sa porte est ouverte, mais qu'en même temps on est absolument dispensé de l'aimer.

Pour achéver de vous instruire, il faut vous dire encore une chose dont j'ai oublié de vous parler, c'est que vous serez obligée de réformer votre langage, car la Langue Françoise a subi beaucoup de changemens en votre absence. Quand vous êtes partie on étoit déjà convenu de retrancher absolument toutes les liaisons, et de prononcer comme *aux champs, ste, vot', not'*, au lieu de *cette, votre, notre*, &c. S'exprimer exactement étoit dès-lors une pédanterie du plus mauvais ton; de sorte que le langage d'un Villageois approche beaucoup plus de la manière de parler d'un homme de la Cour, que celui d'un Académicien; nous avons précieusement conservé cette habitude, et nous y avons ajouté de corrompre encore la prononciation d'une grande quantité de mots qu'on prononçoit correctement de votre temps. Par exemple, maintenant nous disons *ségret* pour *secret, inmense* pour *immense*, &c. J'ai fait un petit Recueil de ces changemens, il faudra que vous l'appréniez par cœur avant de recevoir du monde, sans quoi vous auriez l'air d'une Provinciale et d'une precieuse ridicule; au reste, vous êtes bien la maîtresse de mettre de *la pédanterie dans vos phrases*, de vous écouter en parlant; s'il vous échappe une répétition, de vous arrêter pour chercher le synonyme

du

du mot que vous aurez eu le malheur de dire deux fois de suite; enfin, de prétendre à *l'éloquence* dans la conversation familière; tout céla vous est permis, et vous fera même passer pour une personne très-spirituelle; car, pourvu que vous prononciez comme votre Femme-de-chambre, on ne vous accusera jamais d'avoir de l'affectation, etquelque apprétée que vous puissiez être, on vous trouvera toujours de l'aisance et du naturel.

Adieu, ma chère amie, vous êtes attendue avec impatience; je suis chargée d'un million de choses tendres pour vous, entre autres, de la part de Madame d'Ircé, qui brûle d'envie de parler d'éducation avec vous, et qui se croit des talens supérieurs en ce genre, parce qu'elle habille en *Matelot* sa fille, âgée de six ans; vous trouverez cette mode établie ici, mais je n'imagine pas cependant qu'Adèle l'adopte pour Hermine.

LETTRE XXIV.

M. de Lagaraye à Porphire.

J'AI lû deux fois votre manuscrit, mon cher Porphire, et je ne connois point d'ouvrage qui peigne aussi fidèlement les mœurs et le monde; vous critiquez avec courage les ridicules, les travers, et les

vices;

vices; hardiesse beaucoup plus grande que celle dont s'énorgueillissent les insensés qui attaquent la Religion, les Rois, et le Gouvernement. Au milieu de la corruption générale, l'insolence et l'impiété ne peuvent manquer de trouver des admirateurs, mais vous osez vous moquer du vice; vous osez dire, sans ménagement, toutes les vérités que vous croyez utiles; rien de ce qui mérite d'être frondé n'échappe à votre censure; en même-temps vous rendez un hommage sincère à la Religion, vous louez la vertu sans emphase, mais du fond du cœur, et vous voulez prouver *qu'on ne peut être heureux que par elle!*——Croyez-moi, l'ouvrage moderne qui passe pour être le plus hardi, ne l'est pas de moitié autant que le vôtre. Vos motifs sont louables, vous faites un noble et digne usage de vos talens, cependant ne vous abusez point, mon cher Porphire: si vous ne desirez qu'un succès de plus et que des admirateurs, vous serez trompé dans votre attente; on n'est pas loué de ceux qu'on démasque. Quel courtisan, du temps de Fénelon, eût vanté Télémaque? Ainsi, quand vous auriez fait un Chef-d'œuvre, la partie la plus nombreuse du public seroit contre vous, vous auriez toujours pour détracteurs, les Athées, les ambitieux, les coquettes, les pédans, les mauvais pères, les personnes sans mœurs et sans principes, et tous les gens du monde en

général.

général. Va, mon fils, travaille pour la gloire, et non pour la réputation! Fais mieux encore, ne cherche qu'au fond de ton ame le prix de tes travaux ; serois-tu digne de peindre la vertu, d'en tracer tous les charmes, si la vertu seule ne pouvoit te récompenser ?.. Ah! si jamais l'injustice te révolte, si la calomnie te noircit; enfin, si la haine te persécute, songe alors que ton ouvrage peut garantir, des pièges affreux du vice, la jeunesse innocente et sans expérience, qu'il peut ramener vers le bien des cœurs égarés et séduits, et que si tes ennemis le déchirent, il n'est point lu sans attendrissement et sans quelque reconnoissance par les pères vertueux et les tendres mères de famille.

LETTRE XXV.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Paris.

JE suis si agitée, si à plaindre dans cet instant, ma chère amie, qu'il faut absolument que je vous écrive, quoique je sois sûre de vous voir demain; mais je ne pourrai vous voir seule dans ces premiers momens, et je prends le parti d'envoyer Renaud à *** ; il vous y attendra, et, à votre passage, vous remettra ma Lettre. Je sentirai moins le poids de mes

maux quand je vous les aurai confiés. Madame de Valcé!......Ah! maintenant il ne m'est plus possible de me flatter de la ramener jamais! .... Son cœur est corrompu sans ressource!.... *Corrompu!*.... Juste Ciel, puis-je prononcer ce mot affreux sans mourir de douleur?.... c'est de ma fille dont je parle!...Mon ame est déchirée!.. Ecoutez ce triste récit, et jugez de ma situation.

Madame de Valcé et Madame de Germeuil viennent tout-à-coup de se brouiller, et la dernière, pour se venger, a eu la noirceur de m'envoyer plusieurs Lettres de Madame de Valcé, dans lesquelles je suis traitée avec indignité. Je vais copier celle dont la date est la plus nouvelle et qui fut écrite il y a trois semaines. La voici:

« Encore une fois, rien ne peut m'em-
« pêcher de louer cette petite maison à
« Sainte-Maude, et sous mon nom, puis-
« que cette vieille femme ne veut point de
« *Duplessis*. Vous me proposez un bel ex-
« pédient: *Que le Marquis de ****, dites-
« vous, *fasse le marché comme pour lui*.
« Fort bien, mais alors il y établiroit un de
« ses gens pour concierge; et si je veux y
« aller sans lui et même sans qu'il le sa-
« che!..... Vous riez, j'en suis sûre, ou
« vous êtes indignée. Le *sentiment, l'a-*
« *mour*... Je répondrai, moi: et le *re-*
« *froidissement*, l'*inconstance?*... Il faut
« tout prévoir. Enfin, je desire pouvoir

« disposer

" disposer à mon gré de cette jolie petite
" maison; ainsi, je vous le répète, con-
" cluez le marché en mon nom; je pren-
" drai des précautions pour que cela soit
" ignoré; mais quand on le découvriroit,
" le grand mal! Est-il défendu d'aimer
" *la campagne,* la solitude, l'agriculture,
" de faire ses délices d'un charmant jar-
" din?—Vous prétendez que ma mère
" *éclateroit!* Eh, ne la croyez donc pas si
" *revéche,* vous lui faites tort. *Son amie*
" lui dicte bien quelques phrases un peu
" sévères, mais *son amie* lui inspire des
" sentimens *très-humains*—Au pis aller, si
" elle se fâche, nous ferons quelques co-
" quetteries au Chevalier d'Herbain, et il
" rétablira la paix, il ne souffrira pas qu'on
" ait *l'inconséquence* de gronder pour si peu
" de chose. Adieu, chère petite; terminez
" donc avec votre vieille dévote, et pour
" votre récompense, vous pourrez, tant
" que vous voudrez, aller rêver et méditer
" dans mon hermitage."

Peut-on pousser plus loin la dépravation et la méchanceté? Avouer sans nécessité qu'on n'aime point son amant, annoncer légèrement qu'on le quittera, calomnier sa mère de gaieté de cœur!——Renoncer à tout principe, à toute pudeur, sans être emportée ni par passion ni par imagination ardente!———Se déshonorer de sang-froid!—Je suis plus épouvantée qu'irritée de sa noirceur et de ses vices!——Quand je songe à l'éducation qu'elle a reçue, je n'accuse

n'accuse que moi de ses désordres : la colère et l'indignation ne me sont point permises, je ne dois éprouver que des remords—Livrée pendant douze ans à la dissipation, aux amusemens les plus frivoles, j'oubliai que j'étois mère, j'abandonnai ma fille ; le Ciel me punit aujourd'hui d'un égarement si criminel !——Je ne puis me le dissimuler, c'est un vice donné par l'éducation, qui seul a corrompu son ame ; c'est la coquetterie seule qui l'a perdue !—L'infortunée, avec une mère telle que vous, elle eût été raisonnable, honnête, elle seroit estimée, heureuse ! ——Elle me calomnie, elle me hait——Ah, je ne puis que la plaindre, et je dois lui pardonner.

Je renfermerai au fond de mon ame un si cruel chagrin, je n'en parlerai ni à M. de Limours, que je ne veux point aigrir, ni à Madame de Valcé—Mais c'en est fait, j'ai perdu tout le repos de ma vie ; j'envisage dans l'avenir des peines dont je ne puis supporter l'idée !——Elle achevera de se perdre, de se déshonorer par quelque scène d'éclat—Ah ! ma chère amie, si je n'étois pas sûre de vous voir demain, et de pleurer en liberté avec vous, la tête me tourneroit. O vous, mère si tendre et si vertueuse, vous obtiendrez du Ciel, pour votre malheureuse amie, le pardon de ses fautes ; vous obtiendrez qu'il me conserve le seul bien qui puisse me dédommager !—ma chère Constance !.. Hélas ! je me trouve si coupable, que tout ce qui pourroit me rendre

rendre heureuse encore me paroît à peine possible !... Chaque réflexion diminue l'espérance dans mon cœur. Ah ! venez rendre à ce cœur déchiré la force qui l'abandonne ; venez, vous seule au monde pouvez me tirer de l'état affreux où je suis.

ETTRE XXVI.

M. d'Aimeri au Baron.

MADAME d'Almane est partie hier pour Paris et *nous* la cherchons encore où elle n'est plus. Le Chevalier, ce matin, m'a proposé de venir me promener avec lui au château de B—— ; nous y avons été à cheval, nous nous sommes arrêtés sur le bord de la rivière. C'est ici, me dit le Chevalier, que j'ai vu Mademoiselle d'Almane pour la première fois. Ma mère vint faire une visite à Madame d'Almane ; tout le monde étoit à la promenade, on nous conduisit sur cette pelouse ; en y arrivant, nous recontrâmes, à cent pas de la compagnie, une charmante enfant qui s'amusoit à courir ; je fus frappé de sa figure, ses cheveux noirs, rabattus sur son front, cachoient la moitié de son visage, mais ils laissoient voir deux grands yeux !.. les plus beaux qui existent ! Comme Charles achevoit ces mots, nous nous trouvâmes près des portes du château ; là, Charles s'arrêta, et me montrant un grand sorbier : Vers le

temps dont nous parlons, dit-il, je montai sur cet arbre, et j'en tombai : Adèle desiroit une branche de sorbier...—Et vous fûtes plus empressé qu'adroit?...—Je tombai sur la tête, je me fis une blessure assez considérable ; mais Adèle pleura, elle arracha le mouchoir qui couvroit son sein, et le mit sur mon front!.... En disant ces paroles, les yeux de Charles se remplirent de larmes, et il tomba dans la rêverie. Nous sommes entrés dans le jardin où nous avons trouvé bien d'autres souvenirs. Ici, Charles fit la découverte d'un nid d'oiseau, qui fut offert à Adèle, et réçu avec une vive reconnoissance : là, Théodore, Adèle, et Charles jouoient les soirs à différens petits jeux..... C'est dans ce bosquet de chèvre-feuille que Charles fit ses adieux à Adèle, lorsque nous partîmes pour aller voyager dans le Nord . . . . . . Enfin, chaque objet nous retrace un souvenir intéressant; Charles se rappelle avec attendrissement ce temps de bonheur et d'innocence, ce temps où la charmante Adèle témoignoit un extrême plaisir en le voyant, et lui disoit lorsqu'il s'en alloit : *Si vous revenez bientôt, je vous aimerai bien.*

Vous pouvez juger, Monsieur, par ce détail, si le Chevalier est amoureux! Il a la tête absolument tournée, et je n'en suis pas surpris, rien ne peut être comparé à Mademoiselle d'Almane ; elle a dans sa figure, dans son maintien, dans ses manières, un charme inexprimable qui n'appar-

tient

tient qu'à elle; plus on la voit, plus on la trouve aimable; elle réunit à une instruction étonnante pour son âge, à des talens charmans, une modestie, une simplicité, qui désarmeroient l'envie même; elle est toujours également douce, bonne, obligeante; on voit que toutes les qualités qu'elle montre sont vraies; elle n'a jamais un moment de prétention, ou d'affectation; rien de ce qu'elle fait d'honnête ne paroît lui coûter; elle a tellement pris l'habitude et le *pli* du bien, qu'on seroit tenté de croire qu'elle est exactement née ce qu'elle est, et qu'elle ne doit absolument rien à l'éducation; elle est si naturelle, on voit en elle si peu d'art, qu'on a peine à se persuader qu'elle ne soit pas entièrement l'ouvrage de la nature. Adieu, Monsieur; nous n'irons à Paris que dans trois semaines; mandez-moi, je vous prie, si vous comptez toujours ne revenir de Strasbourg que sur la fin de Décembre.

LETTRE XXVII.

La Comte de Roseville au Baron.

De ***.

LA Gazette a dû vous apprendre que nous voyageons encore, mon cher Baron; ainsi, la date de cette Lettre ne vous surprendra point. Nous avons enfin vérifié tous les faits contenus dans les Mémoires

du

du Baron de Sulback et du Comte de Stralzi, et nous avons trouvé vrai tout ce qu'a dit le premier, et par conséquent le rapport du Comte de Stralzi entièrement faux. Il y avoit à peine trois semaines que nous étions partis de la Cour, lorsque le jeune prince reçut une Lettre du prince, son père, dont voici la copie.

" J'apprends avec un plaisir inexprima-
" ble, mon cher fils, l'effet que produit
" votre présence dans tous les lieux où
" vous passez ; méritez ces preuves d'atta-
" chement par votre sensibilité, par votre
" reconnoissance ; promettez-vous de ren-
" dre heureux un jour ce peuple qui vous
" aime, parce qu'il espère que vous ferez
" son bonheur ; gardez-vous de recevoir
" jamais avec l'air de l'indifférence les
" témoignages de son affection ; non-seu-
" lement il attend de vous sa félicité,
" mais il veut encore votre amour, le sien
" n'est qu'à ce prix ; si vous n'êtes que
" juste, il n'aura pour vous que du re-
" spect ; il vous devra de la fidélité, fus-
" siez vous un Tyran ; les marques de
" sa tendresse peuvent donc seules vous
" mettre au rang des grands Souverains.
" Oui, en vous chérissant, il immortalisera
" votre nom ! .... Son bonheur dépendra
" de vous, mais aussi votre renommée,
" votre véritable gloire, ne dépendront
" que de lui seul. D'ailleurs, en gagnant
" les cœurs de tous mes Sujets, vous aug-
" menterez encore leur affection pour

" moi ;

" moi ; ils jugeront de mes sentimens pour " eux, par les soins que j'ai pris de votre " éducation ; ils me béniront en vous voy- " ant digne de régner. Voyagez encore " six semaines dans mes Etats, rapportez- " moi des Mémoires détaillés et fidèles : " si, dans quelques Provinces éloignées " de la Cour, le mérite et la vertu lan- " guissent ignorés, opprimés peut-être, ar- " rachez-les à l'obscurité : enfin, tandis que " les soins du Gouvernement me retien- " nent au milieu d'une Cour trompeuse, " où je ne puis entendre les cris du peu- " ple et les plaintes des infortunés, vous, mon " fils, libre encore, remplissez le devoir sa- " cré d'un Sujet fidèle, d'un ami tendre ; " instruisez-vous pour m'éclairer. —

" Quand vous aurez parcouru toutes mes " Provinces, je desire que vous acqueriez " encore une connoissance qui vous sera " très-utile. Voyagez pendant sept ou huit " mois dans les Etats voisins des miens ; " il est bien nécessaire que vous connois- " siez les forces et les ressources de nos " voisins ; examinez avec attention chez " les étrangers les établissemens publics, " les manufactures, &c. Allez, mon cher " fils, vous instruire, perfectionner votre " raison, et vous rendre digne de régner " un jour sur une nation capable de tout " entreprendre pour son Souverain et pour " la gloire." —

Le jeune Prince lut cette lettre en sou-pirant, et ne reçut pas sans quelque peine

cet

cet ordre positif, de ne retourner à—— que dans dix mois; cependant il obéit sans murmure, car il n'a pas pour le Prince, son père, un respect *de forme* et seulement extérieur, mais il a pour lui cette vénération profonde, cet attachement passionné, qu'inspirent aux grandes ames l'admiration et la reconnoissance. Il y a maintenant quatre mois que nous sommes dans les pays étrangers. Dans toutes les Villes où nous séjournons, nous formons des liaisons de société: le Prince est aimable, obligeant, poli; il a de l'aisance et des grâces, il ne sort jamais un instant de l'incognito qu'on nous a prescrit; il est toujours dans la société *le Comte de Gemrid*, de manière qu'il n'y porte ni gêne ni contrainte. Nous entendons parler de la Cour et du Gouvernement; nous entendons louer ou blâmer sans fard. Plus d'une fois, le Prince en secret, choqué de la liberté des critiques, m'en a témoigné sa surprise. Cette licence, me dit-il, est bien extraordinaire et bien imprudente..... — Elle est sans doute condamnable, mais elle n'est point extraordinaire, car elle existe par-tout . . .—Par-tout! Comment, vous croyez que dans les Etats de mon père?....—Il y a par-tout des mécontens et des frondeurs: un Prince doit excuser tout ce que l'humeur peut faire dire contre lui; il abuse du droit qu'il a de punir, s'il s'en sert pour se venger.——Cependant si l'on attaque son honneur?.. . .

—L'hon-

—L'honneur d'un Souverain dépend du jugement de la Nation entière, de l'opinion générale, et non des discours de quelques insensés. Je suppose que vous calomniez un homme de votre Cour, vous flétrissez sa réputation, et l'infortuné ne peut se venger; tandis que lui, s'il étoit coupable de cette faute envers vous, il risqueroit de se perdre; et ne pourroit vous faire aucun tort! Dans ce cas la justice même vous prescrit donc l'indulgence! Si la méchanceté peut vous offenser, du moins elle ne peut vous nuire: vous devez donc vous borner à la mépriser. ——Mais faut-il qu'un Prince laisse impuni l'auteur d'un libelle qui le déchire?——Non sûrement, puisqu'il doit punir les scélérats. Je ne parlois que des discours qui se tiennent dans la société. Vous trouverez peut-être des gens assez bas pour venir vous dénoncer les personnes qui oseront parler de vous avec légéreté; alors, Monseigneur, que votre indignation ne tombe que sur le délateur. . . . Cependant m'avertir de ce qui se dit contre moi, n'est ce pas me rendre un service?——C'est selon; si ce qu'on dit est fondé, l'amitié doit vous en avertir dans l'espoir de vous réformer, mais elle ne doit pas vous nommer la personne qui vous accuse. Un honnête homme considère les imprudences dont il est témoin, comme des secrets qui lui sont confiés; si l'on parle sans feinte devant moi, c'est qu'on m'estime assez pour ne pas

craindre

craindre mon indiscrétion ; cette confiance m'honorera davantage, si je ne la dois point aux préventions de l'amitié, et si ma seule réputation l'inspire ; l'étranger, l'inconnu, l'ennemi même qui me la témoigne, s'assure de ma foi, et je ne pourrois la trahir, sans me déshonorer.——Mais si une personne dont je me croirois aimé disoit du mal de moi ?.. — Si cette personne parloit dans un premier mouvement de mécontentement et d'humeur, je ne vous en informerois point.——Si c'étoit de sang froid, et par une méchanceté réfléchie, m'en avertiriez-vous ?.... ——Oui, mais en sa présence. Souvenez-vous, Monseigneur, qu'il y a toujours dans une accusation secrette de la noirceur ou de la lacheté, et ne regardez jamais que comme un délateur celui qui vous découvre une perfidie, et qui craint d'être nommé.

Nous partons demain, mon cher Baron, pour—. Le Prince laisse ici des regrets, et une réputation dont je dois être satisfait ; et il retirera de ses voyages une véritable instruction, parce qu'il n'a nulle envie d'étaler celle qu'il a déjà, il parle peu, questionne beaucoup, écoute avec une extrême attention, et chaque soir il écrit tout ce qu'il a vu et entendu de remarquable dans la journée.

Etes vous encore à Strasbourg, mon cher Baron, ou jouissez vous enfin du bonheur de vous retrouver à Paris, au milieu de vos amis et de votre charmante famille ?

famille? Parlez-moi de vous, de Madame d'Almane, de vos enfans, et du Chevalier de Valmont, pour lequel j'ai conservé le plus tendre intérêt.

LETTRE XXVIII.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

C'EST bien d'elle-même, Madame, qu'Adèle a voulu vous écrire le lendemain de notre arrivée. Puisqu'elle vous a fait la description de ma nouvelle maison, je ne vous parlerai que de son appartement et de celui de son frère, parce qu'elle ne connoit ni l'un ni l'autre: ceci vous surprend, sans doute, il faut vous l'expliquer. M. d'Almane loge au rez-de-chaussée, et moi au premier; à côté de ma chambre, est un assez grand cabinet où couche Adele maintenant; à l'extrémité de ce cabinet, se trouve une porte qui est condamnée: Adéle m'a demandé ce qu'il y avoit au-delà de cette porte, et j'ai répondu que c'étoient de grands galetas que je ferois arranger par la suite pour lui composer un appartement dans le cas où elle se marieroit, et en supposant que son mari voulût vivre avec moi. Au vrai, ce prétendu galetas est un charmant appartement composé de six pièces, et tout arrangé. On n'y voit point de dorures, il est meublé avec une extrême

simplicité, mais il n'en conviendra que mieux à ma fille, car elle a assez bon goût pour préférer l'élégance et la commodité à la magnificence ; je n'attendrai certainement pas qu'elle soit mariée, pour lui procurer le plaisir si agréable d'être bien logée ; elle a quinze ans passés ; dans un an j'ouvrirai la porte condamnée, et je l'établirai dans son nouvel appartement. Théodore, de son côté, éprouvera la même surprise et nous n'annoncerons point cette nouvelle, parce que M. d'Almane desirant garder encore un an son fils dans sa chambre, ne veut pas qu'il puisse avoir le desir d'occuper un autre appartement.

M. d'Almane est arrivé sur la fin de la semaine dernière, ainsi nous voilà tous réunis et bien parfaitement heureux. Mes enfans ne sont point encore dans le monde ; cependant comme nous soupons à neuf heures et demie, Théodore soupe à table, mais il se couche avant onze heures ; son père le suit toujours : moi, je reste avec la société jusqu'à minuit trois quarts. Adèle soupe à huit heures dans sa chambre, avec Miss Bridget et la petite Hermine, ainsi elle se leve toujours deux ou trois heures avant moi : et quoique, pendant cet espace, Miss Bridget préside à ses études, j'ai la précaution de les diriger de manière qu'elle puisse me prouver à mon réveil qu'elle a bien employé son temps par exemple, je ne veux point qu'elle fasse de musique, mais je veux qu'elle peigne, qu'elle écrive,

et qu'elle calcule. Elle fait à présent tous ses extraits d'histoire, en Anglois et en Italien, ce qui l'entretient dans l'habitude d'écrire ces deux langues, sans être obligée d'y consacrer une étude particulière. Elle écrit en François les extraits de Pièces de théâtres et les Lettres de mon ouvrage. Quand je suis levée, je corrige ses fautes de style et de langage, ensuite je la fais chanter et jouer de la harpe jusqu'à midi; alors elle va se promener, si le temps le permet, ou elle lit. A une heure, nous dînons tous ensemble; après le dîner, elle brode, ou fait de la tapisserie pendant une demi-heure. A trois heures, elle a deux maîtres; l'un de danse, l'autre de chant; ce qui l'occupe jusqu'à cinq, que nous nous enfermons dans mon cabinet: nous lisons une heure. A six, *l'Academie*: elle dessine à la lampe, et d'après nature, jusqu'à son souper. Vous voyez, Madame, par ce détail, qu'Adèle s'occupe d'une nouvelle étude; elle commence à peindre en miniature: elle gardera ce maître juqu'à dix-huit ans; et pendant cet espace, elle dessinera toujours deux heures par jour. Accoutumée par gradation à s'occuper, à ne jamais perdre un moment, cette application continuelle ne peut être fatigante pour elle; le changement d'occupation la délasse: d'ailleurs, ayant surmonté toutes les difficultés, l'étude lui paroit en général beaucoup plus agréable que pénible, et l'habitude du travail lui rendroit l'oisiveté insupportable. Je

lui procure, trois fois par semaine, une récréation aussi instructive qu'amusante : aussi-tôt après le dîner, nous montons en voiture, Adèle, Théodore, et moi, et nous allons voir des cabinets de tableaux, ou de pierres gravées, de médailles, ou des monumens intéressans, ou enfin des manufactures. Si ce sont des manufactures, nous ne manquons jamais, avant de sortir, de lire dans l'Encyclopédie, l'explication de la chose que nous allons voir ; de manière qu'après cette lecture nous comprenons parfaitement tout ce que nous voyons faire, et nous continuerons cette espèce de cours, jusqu'au mois de Mai. Je vous obéis, Madame ; je ne vous parle que d'Adèle, votre bonté pour elle vous rendra tous mes détails intéressans, et vous voyez avec quelle confiance j'emploie un moyen si doux pour moi de vous amuser et de vous plaire.

LETTRE XXIX.

De la même à la même.

M. D'Aimeri et le Chevalier de Valmont sont arrivés hier en parfaite santé ; le dernier, en revoyant Théodore, lui a montré une amitié dont mon fils est touché jusqu'au fond de l'ame. Avant mon départ pour l'Italie, Théodore étoit trop enfant pour pouvoir être regardé et traité *comme un ami,*

ami, maintenant il est assez raisonnable pour sentir le prix de l'amitié : la petite différence d'âge qui se trouve entre lui et le Chevalier de Valmont est à peine sensible à présent, et ne le sera plus du tout dans un an.

Oui, Madame, j'ai fait connoissance avec cette charmante Comtesse Anatolle dont la Vicomtesse nous a tant parlé ; je la trouve en effet infiniment jolie et très-aimable, mais je vois avec peine qu'on lui laisse former des liaisons bien dangereuses ; elle commence à jouir de sa liberté, *elle va seule*, parce qu'elle vient d'accoucher ; on devroit être raisonnable dès qu'on est mère ; cependant à 18 ans, il est impossible de pouvoir se passer de guide, sur-tout lorsqu'on a reçu l'éducation la plus négligée. Adieu, Madame ; je ne vous rends point compte de vos commissions, Adèle a voulu s'en charger ; elle s'en occupe avec l'activité que vous lui connoissez, et qui redouble encore quand vous en êtes l'objet.

LETTRE XXX.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

Il est certain qu'on n'eut jamais plus de délicatesse et d'honnêteté qu'il en a !—— C'est maintenant une véritable passion, mais d'autant plus touchante, qu'il la renferme au fond de son cœur avec un soin extrê-

me : à peine ose-t-il regarder Adèle ; il semble même éviter les occasions de lui adresser la parole, et jamais encore il n'a pris la liberté de la louer ; tous ses éloges s'adressent à la petite Hermine, tous ses témoignages de tendresse à Théodore, aussi mon fils l'aime-t-il réellement à la folie. Aujourd'hui le Chevalier a dîné chez moi : en sortant de table, Théodore parloit de lui à Porphire, et il disoit : *Je l'aime comme s'il étoit mon frère!* A ce mot de *frère*, Charles s'est précipité vers Théodore, et lui a saisi la main avec une expression et un attendrissement impossibles à dépeindre! Au même moment il a craint sans doute d'avoir fait une indiscrétion (car lorsque nous sommes pénétrés d'un sentiment profond, nous croyons que tout le décèle) ; il s'est embarrassé, et il a rougi et baissé les yeux. Adèle brodoit à côté de moi ; je l'ai regardée dans cet instant, mais je n'ai pu voir son visage ; elle venoit de perdre son aiguille, et elle la cherchoit avec beaucoup d'attention, en penchant la tête vers le parquet.—Elle est restée dans cette attitude un temps assez considérable pour rendre cette action *un peu suspecte*.—Elle s'est relevée excessivement rouge : étoit-ce embarras, ou bien simplement l'effet du sang porté à la tête ? Je l'ignore.

A l'égard de ses sentimens, je suis bien sûre qu'elle n'en a point *de décidés*, et je le suis aussi que sa raison les régera toujours. J'ai cru remarquer qu'elle parle de

Madame

Madame de Valmont avec plus d'intérêt encore depuis qu'elle a vu son fils, et qu'elle trouve une sorte de plaisir à prononcer ce nom de *Valmont*. Elle a sorti de la boëte qui les renfermoit, la jolie petite collection de cailloux que le Chevalier lui donna avant notre départ pour l'Italie : ces cailloux, oubliés pendant trois ans et demi, sont maintenant rangés avec beaucoup d'ordre dans la chambre d'Adèle, sur de jolies tablettes de bois d'Acajou, achetées exprès pour ce seul usage. Voilà tous les *indices* que j'ai pu rassembler jusqu'ici ; du reste Adèle n'est ni *rêveuse* ni *distraite ;* elle est tout aussi gaie que de coutume : les jours où le Chevalier n'est point admis, c'est-à-dire cinq jours au moins de la semaine, je n'apperçois pas la plus légère altération dans son humeur ; enfin je vous assure que s'il y a un sentiment de préférence, il ne l'occupe que bien foiblement, et ne trouble en rien sa tranquillité.

Le Marquis d'Hernay, ce jeune homme que nous avons vu en Italie, est de retour ; le Chevalier l'a rencontré un soir chez moi ; il sait qu'il n'est point marié, qu'il est très-riche, qu'il jouit d'une bonne réputation, et j'ai cru remarquer qu'il ne le voyoit pas, sans quelque inquiétude, aussi bien traité de M. d'Almane.

La Comtesse Anatolle a soupé hier chez moi ; M. de Saint-Phar, qu'on dit être amoureux d'elle, est resté jusqu'à huit heures trois quarts, dans l'espoir que je le prierois

rois à souper; mais comme je n'ai point adopté cette manière si à la mode d'attirer du monde chez soi, je ne l'ai point retenu; la Comtesse Anatolle a été assez triste toute la soirée, elle s'est plaint *de la migraine*; après souper, il y a eu un *chuchotage* d'une demi-heure entr'elle, Madame de Valcé, et Madame de Clairfonds, ensuite elle a été se coucher. On n'a point encore de reproche essentiel à lui faire, mais elle prend de la coquetterie, elle se livre à Madame de Valcé... Vous verrez que tout cela tournera mal. C'est bien dommage, car elle a certainement un excellent naturel et une ame charmante. Adieu, ma chère fille, mandez-moi des nouvelles de Madame de S***; je sais déjà que l'inoculation a bien pris, et qu'elle a un peu de fièvre; j'espère que vous reviendrez au bout de trois semaines; je ne m'accoutume pas à vous savoir à une lieue de moi, et à passer si long-temps sans vous voir, mais j'approuve fort que vous ne reveniez point avant le temps prescrit. Beaucoup de gens ne se font nul scrupule de tromper le public à cet égard, et d'apporter à Paris la petite verole. Cependant cette supercherie est bien cruelle, elle blesse également l'humanité et la probité.

LETTRE XXXI.

La Baronne à Madame de Valmont.

Ce 25 Avril.

Il est enfin décidé que nous partirons pour la Hollande dans huit jours, M. d'Al-

mane, mes enfans, Dainville, et moi. Vous imaginez bien, Madame, qu'Hermine sera du voyage, car elle est toujours inséparable de sa mère. Nous serons surement de retour dans un mois. Le Chevalier de Valmont avoit bien envie de voir la Hollande, et de venir avec nous ; mais au lieu de cela, il part demain pour sa garnison. M. d'Aimeri, comme vous savez sans doute, Madame, ne l'y suivra point ; il est temps en effet de le laisser sur *sa bonne-foi*, afin de connoître quel usage il est capable de faire d'une entiere liberté. Il va dans une Ville où l'on joue beaucoup, il y sera sans Mentor, et entouré d'une foule de jeunes gens dont il ne recevra que de mauvais conseils ; il aura certainement du mérite à se bien conduire. Il nous a fait ses adieux aujourd'hui, et s'est véritablement attendri en embrassant Théodore ; ils se sont promis de s'écrire, car ils ne se reverront que l'hiver prochain. Adieu, Madame ; adressez-moi votre première Lettre à la Haye. Je connois votre goût pour les fleurs, ainsi vous pouvez compter sur une petite boite des plus beaux oignons de jacinthes qui soient à Harlem.

LETTRE XXXII.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

D'Amsterdam.

JE reviens de Broëk dans l'instant, ma chère fille; on ne peut dépeindre ce Village

Village sans être accusé d'embellir la vérité; cependant tout ce que je dirai de ce lieu charmant sera encore mille fois au-dessous de la réalité. Tous ses habitans, quoique de simples paysans, sont très-riches; les rues sont pavées de briques posées sur champ, mais de différentes couleurs, formant des espèces de mozaïques, et de la propreté qu'on peut desirer dans une chambre; les maisons sont peintes et propres comme le lambris d'un apartement bien soigné; tout, jusqu'aux toits, est reluisant, et paroît neuf; chaque maison a un jardin et une terrasse, l'un et l'autre fermés seulement par de jolies barrières basses et à jour qui laissent voir tout l'intérieur; la terrasse est communément devant la maison, le jardin est après, et la sépare de la maison voisine; ce même ordre se trouve toujours, et des deux côtés des rues; les jardins sont ornés de vases de porcelaines, de grottes de coquillages, de fleurs, d'arbres, et de plates-bandes formées par des grains de verre de diverses couleurs, d'un éclat éblouissant, et rangés artistement en différens dessins. Il y a d'autres plates-bandes en petites coquilles placées avec autant d'art et de soin que celles que nous arrangeons dans des tiroirs. Derrière les maisons et les jardins, on apperçoit d'immenses et fertiles prairies remplies de troupeaux: les étables et les écuries sont aussi sur les derrières, de sorte

que

que les voitures et les bestiaux ne passant jamais dans ces rues si propres, rien ne peut les salir. L'intérieur des maisons est aussi étonnant que l'extérieur; le pavé en est de pierres luisantes communément jaunes et noires en carreaux égaux. Les principales pièces sont boisées; cette boiserie n'est ni peinte ni vernie, elle a sa couleur naturelle, et elle est ornée des plus jolies sculptures. Dans la belle pièce, il y a toujours une grande armoire avec des battans en glaces, au travers desquelles on voit de charmantes porcelaines et une nombreuse argenterie, si brillante, qu'elle semble sortir des mains de l'ouvrier. Nous sommes entrés dans plusieurs maisons, nous avons trouvé par-tout le même ordre et la même élégance. Ils ne peuvent s'envier mutuellement; on croiroit, à l'uniformité de leurs habitations, que leurs fortunes sont parfaitement égales, car qui voit une des maisons de Broëk, les connoît toutes. A chaque maison, il y a deux portes; dont l'une qui s'appelle la porte de *cérémonie*, ne s'ouvre jamais que pour deux événemens, le mariage et la mort; c'est par cette porte qu'entrent les nouveaux mariés, ils ne la repassent que pour être conduits au tombeau; dans l'intervalle, cette porte reste condamnée. Les Paysans de Broëk ont aussi une chambre qui n'est jamais habitée que le jour du mariage, et qu'ils regardent ensuite comme un temple qu'on profaneroit en y demeurant;

meurant; cette chambre est plus ornée qu'aucune autre, le lit en est excessivement paré et couvert de dentelles; on y voit sur une table une jolie corbeille qui contient les ajustemens qu'avoit la mariée le jour de sa noce; et du reste, on n'entre dans ce réduit mystérieux et sacré que pour le nétoyer, l'embellir, le décorer de vases de fleurs, ou pour le montrer aux étrangers.

A l'égard de leur habillement, il répond à tout le reste; celui des hommes est fort simple, celui des femmes est très-recherché; elles sont vêtues de belles perses, elles ont le plus beau linge et beaucoup de petits bijoux d'or et de perles fines; un béguin de toile blanche cache leurs cheveux, et des deux côtés est attaché avec de grandes épingles d'or ornées de perles fines. J'ai vu plusieurs servantes arrangées ainsi; leurs maîtresses ont de plus de beaux colliers, des bagues, et des justes d'une plus belle toile.

Leurs mœurs sont d'une pureté irréprochable; ils sont très-unis entr'eux; ils ont pour leurs enfans la plus vive et la plus tendre affection; aussi les petits enfans sont si accoutumés à être caressés, qu'ils sont eux-mêmes caressans au dernier point; je me suis arrêtée devant tous ceux que j'ai rencontrés, et ils venoient de leur propre mouvement me baiser avec une petite manière charmante. Les habitans de Broëk sont très-sauvages; quand ils voient arriver des étrangers, ils courent

tous se renfermer dans leurs maisons, et refusent d'ouvrir la porte ; mais ils ont une galanterie naturelle, ou, pour mieux dire, un certain respect pour les femmes, qui les rend tout différens à leur égard ; aussi-tôt qu'ils en voient, ils s'empressent, s'assemblent, les suivent, les conduisent, les mènent chez eux (fussent-elles avec des hommes) et leur font tout voir avec l'air le plus honnête et le plus obligeant. C'est ainsi qu'ils nous ont traitées pendant trois heures que nous avons passées avec eux. Leurs femmes ne sortent jamais de Broëk : une fille trouveroit difficilement à se marier, si elle alloit dans un autre Village un peu éloigné. Amsterdam leur est aussi peu connu que Londres ou Constantinople ; elles se trouvent heureuses chez elles, Broëk est pour elles l'Univers, et c'est ainsi qu'elles conservent leurs mœurs et leurs vertus. Ils se marient toujours entr'eux. Plusieurs Nobles de ce Pays ont voulu épouser des filles de Broëk à cause de leurs richesses, mais aucun n'a pu y parvenir. Les habitans de Broëk font grand cas de leur simplicité et de leur état de Paysans ; ils mènent une vie très-frugale : embellir leur habitation, est le plus grand plaisir qu'ils connoissent ; vivre unis et paisibles, est le seul bonheur qu'ils apprécient. Le sang, si beau dans toute la Hollande, l'est particulièrement à Broëk, tous les enfans sont charmans, les hommes ont l'air robuste, les femmes

sont grandes, bien faites, communément jolies, et elles ont toutes le teint d'une fraîcheur surprenante. Enfin, ce Village offre un tableau unique dans son genre; tout y charme le cœur et les yeux; nul objet malheureux ou désagréable ne le gâte; non seulement on n'y rencontre pas un pauvre, mais on n'y voit pas une personne qui paroisse être dans un état peu aisé, pas un estropié, pas un vieillard infirme, pas une maison négligée; la santé, toutes les recherches de l'aisance, toute l'élégance de l'industrie et de la propreté, la simplicité, la bonhommie, la vertu, le bonheur, voilà les biens inestimables et les images charmantes qu'on y trouve, et qui, jointes à la singularité piquante des habillemens, des maisons, et des coutumes, en font un lieu d'autant plus extraordinaire, qu'il n'est qu'à cent lieues de nous.

J'ai été hier à Sardam *(a)*, autre Village plus étendu, plus riche encore que Broëk, où l'on retrouve à-peu-près les mêmes mœurs et les mêmes coutumes, mais infiniment moins joli, moins propre, et moins singulier que Broëk.

Nous achevons ici notre *cours de manufactures*, nous avons déjà vu faire du papier, des cordes, des cables, &c. Nous

(a) Village immortalisé par le séjour que Pierre-le-Grand y a fait. Broëk est à deux lieues d'Amsterdam.

avons vu à Harlem une fonderie de caractères pour imprimer, nous avons vu aussi tailler des diamans. Nos enfans sont enchantés de la Hollande, la manière dont on y voyage est en effet bien agréable. Nous sommes dans un beau Yacht, c'est-à-dire, dans un charmant sallon ; nous cotoyons des rives délicieuses, nous pouvons lire, écrire, et même faire de la musique tout aussi commodément que dans une maison.

Les deux Pays qui me paroissent contraster le plus entr'eux, sont l'Italie et la Hollande : en Italie, la nature est majestueuse et variée, elle présente par-tout de grands effets, d'énormes rochers, de hautes montagnes, des précipices, des cascades ; en Hollande, le Pays est toujours plat, uniforme, des canaux, de la verdure, de petites plantations, c'est toujours la même chose. En Italie, on trouve à chaque pas d'antiques monumens qui retracent les faits les plus anciens de l'Histoire ; l'architecture moderne y est grande, noble, imposante, tout y frappe l'imagination, tout y demande du détail, de l'attention et de l'examen ; les tableaux, comme le reste, y sont toujours d'un genre héroïque et sublime ; en Hollande, aucun vestige de monumens, tout paroît neuf, rien n'a l'air antique ou vieux ; il ne faut considérer que l'ensemble ; dans le détail, chaque chose perd de son prix, et devient mesquine et de mauvais goût ; chaque objet en particulier n'est

qu'un colifichet : l'architecture, les arts y paroissent ignorés. Tout est agréable, mais petit et sans aucune noblesse. Les tableaux qu'on y trouve sont d'un fini précieux, mais ils sont presque toujours petits, et toujours d'un petit genre, ils n'offrent que des objets ignobles ; en Italie, ils représentent des Héros, des demi-Dieux ; ici, ce sont des Matelots ivres, des Vendeuses de choux, des Marchandes de poisson ; en Italie, les hommes sont vains, artificieux, paresseux : en Hollande, ils sont bons, simples, industrieux, laborieux, ils méprisent le faste et la magnificence.

Adèle a fini d'écrire les réponses des Lettres de mon Ouvrage ; et d'après ma promesse, nous avons commencé le plan de lecture de tous les chefs-d'œuvre que nous desirons connoître depuis si long-temps. Le jour où nous nous sommes embarquées au Mœrdik, j'ai donné à ma fille les Lettres de Madame de Sevigné, et Clarisse en Anglois. Adèle a lu dans le Yacht ces deux ouvrages alternativement, et avec un plaisir et un intérêt dont je jouissois véritablement ; elle est assez formée pour sentir les grâces du style de Madame de Sevigné, et pour être profondément touchée des beautés sublimes de Clarisse; elle a été aussi très-frappée du caractère atroce de Lovelace, et réellement épouvantée de son artifice et de son hypocrisie ; c'est ce que je desirois ; il est important d'apprendre de bonne heure à une jeune personne à se défier

des

des hommes en général, nul livre au monde ne peut mieux que Clarisse inspirer cette utile et sage défiance. Adieu, mon enfant; nous partons demain pour Utrecht, et dans quinze jours au plus tard j'aurai le plaisir de vous embrasser. Depuis que nous sommes en Hollande, Théodore a déjà reçu trois Lettres du Chevalier de Valmont; il me les a montrées; elles sont d'une tendresse! ——surement jamais l'*amitié* ne s'est exprimée d'une manière aussi passionnée.

LETTRE XXXIII.

La Vicomtesse à la Baronne.

J'AI une nouvelle à vous mander, ma chère amie, qui m'eût autrefois causé une peine bien sensible, mais qui ne peut m'affecter aujourd'hui. Madame de Valcé prend une maison: elle me quitte, et comme on quitte une auberge,——sa belle-mère vient de mourir, et laisse une succession très-considérable, puisqu'elle avoit hérité de son frère, il y a deux ans.

Cet évènement, qui rend M. de Valcé immensement riche, le rend aussi digne de toute la tendresse de sa femme; je crois qu'il n'attache pas un grand prix à ses démonstrations; cependant il est facile, foible, et borné; il n'est pas séduit, mais il

se laisse subjuguer. Il prend un état de maison extravagant ; M. de Limours et moi n'avons été consultés sur rien ; nous ne nous plaindrons point ; car c'est avoir un grand tort que d'apprendre au Public ceux de sa fille. Madame de Valcé est dans un enivrement qui m'humilie, et me fait pitié ; qu'on est à plaindre, quand l'argent peut causer de semblables émotions, puisqu'on est incapable d'éprouver jamais celles qui viennent du cœur ! Adieu, ma chère amie ; je vous attends avec une extrême impatience : j'ai mille choses à vous dire qui me pèsent cruellement, et qu'il est impossible d'écrire.

LETTRE XXXIV.

M. de Lagaraye à Porphire.

IL vient de m'arriver une petite aventure qui me paroît faite pour intéresser un jeune Philosophe, et qui peut faire naître des idées utiles et neuves.

Vous savez qu'un de mes voisins, M. de Valincourt, élève un de ses neveux, enfant infortuné, sourd et muet de naissance ; vous avez pu voir chez moi ce jeune homme qui s'appelle Hippolyte, et dont la physionomie pleine d'expression est très-remarquable ; cependant comme il y a deux ans que vous n'êtes venu à Lagaraye, il est vrai-

semblable

semblable que vous n'en aurez conservé qu'une idée confuse, il n'est pas inutile de vous le faire connoître. Hippolyte n'est point joli, mais il a un visage si gai, un sourire si fin, un regard si pénétrant, qu'il est impossible de n'être pas frappé de sa figure ; ses prunelles ont un mouvement rapide et continuel, qui rend sa physionomie aussi animée que spirituelle ; c'est par les yeux qu'il écoute, qu'il entend, et qu'il s'exprime ; on y voit une curiosité habituelle et constante, et l'on y découvre avec facilité ses idées, ses sensations, et tous les sentimens de son ame. Il y a environ deux ans que son oncle partant pour Paris, et comptant n'y rester que six semaines, ne voulut point le mener avec lui ; je m'en chargeai pour cet espace de temps, et le jeune Hippolyte, alors âgé de quatorze ans, vint avec joie s'établir à Lagaraye. Comme il est naturellement sensible et bon, et que son malheur ajoute à l'intérêt qu'il inspire, il est aimé de tout ce qui le connoît ; il a été élevé par un oncle vertueux ; il a toujours été traité avec indulgence et tendresse ; il n'a jamais reçu que d'excellens exemples, et son cœur est aussi tendre que pur et reconnoissant. Huit jours après le départ de son oncle, tout-à-coup il tomba malade d'une fièvre maligne ; il fut vingt-neuf jours dans le plus grand danger ; je le soignai avec une véritable affection ; je le veillai plusieurs nuits ; il me prouva que la reconnoissance n'a pas besoin,

besoin, pour se faire entendre, du secours de la parole ; ses yeux me parloient avec une expression moins trompeuse et plus touchante que les plus éloquens discours. J'eus le bonheur de lui rendre la santé. Il étoit en pleine convalescence, lorsque je reçus une Lettre de M. de Valincourt, qui me mandoit que des affaires importantes le retiendroient à Paris au moins sept ou huit mois encore, qu'il me prioit de lui envoyer Hippolyte, et de le confier à son homme d'affaires, prêt à partir pour l'aller rejoindre. Hippolyte ne me quitta point, sans répandre beaucoup de pleurs ; je priai son conducteur de me donner de ses nouvelles, aussi-tôt qu'il seroit arrivé à Paris ; M. de Valincourt m'écrivit pour me remercier et m'apprendre que son neveu jouissoit d'une santé parfaite, ensuite j'ai été pendant plus de dix-huit mois sans en entendre parler. Hier on m'apporte une Lettre de la Poste : je l'ouvre ; je vois une écriture assez mal formée, et qui m'est inconnue ; je regarde la signature : quelle est ma surprise, en lisant le nom d'Hippolyte de Valincourt !——Alors je lis, avec autant d'émotion que de curiosité, une Lettre conçue en ces termes:

" O quels transports peuvent égaler les " miens !—Je suis donc assuré maintenant " que toute ma reconnaissance vous sera " connue ! je puis donc vous remercier dans " votre langage—Mon Père ! ô laisse moi " te donner ce nom ; puisque tu m'as sauvé " la vie, puisque j'ai pour toi les senti-

" mens du fils le plus tendre !—Mon Père, " quel est mon bonheur ! un homme aussi " bon, aussi bienfaisant que toi (a) me pro- " cure le plaisir inexprimable de te parler, " de t'entendre si tu daignes m'écrire, de " te faire lire dans mon cœur !..... Je n'a- " vois que des idées, je pense à présent, " je réfléchis, je sens dans toute son éten- " due tous les charmes, toute la félicité " attachée à l'état de l'homme. .... que de " vérités sublimes mon nouveau Bienfaiteur " m'a fait connoître ! Avant d'être instruit " je ne doutois point de l'existence d'un " Être suprême, Créateur de l'homme et " de l'Univers, mais j'ignorois sa Loi; " sans mon respectable et cher instituteur, " je n'aurois jamais lu l'évangile —Ah, " faut-il s'étonner que l'homme soit si bon, " si vertueux, quand il trouve dans ce li- " vre divin la connoissance de ses devoirs, " et tout ce qui peut lui faire chérir la " vertu !.... Mille fois au fond de l'ame, " je l'avouerai, l'excès de votre bienfai- " sance étonna, confondit, ma foible rai- " son: l'humanité m'étoit chère sans doute,

(a) M. l'Abbé de l'Epée qu'on ne peut louer dignement qu'en exposant le tableau de sa vie. Il consacre sa fortune au soulagement des Pauvres, ses lumières et ses talens à l'instruction des Sourds et Muets de Naissance; il arrache ces infortunés à l'erreur, à l'ignorance, il les rend à la Religion, à l'Etat, à la Sociéte; il leur apprend (par le moyen d'une methode dont il est l'inventeur) à lire, à écrire, à compter. Il est l'Auteur d'un ouvrage aussi estimable qu'ingénieux et utile, qui a pour titre: *Institutions des Sourds et Muets de Naissance.*

“ la compassion avoit des droits puissans
“ sur mon cœur, jamais je ne pouvois con-
“ cevoir comment on se dévouoit ainsi tout
“ entier à des soins si tristes et si peni-
“ bles! hélas, je ne connoissois que la Loi
“ naturelle, je n'étois pas fait pour com-
“ prendre la perfection; aujourd'hui que
“ la Religion m'éclaire, j'admire, sans
“ étonnement, vos vertus sublimes, et cel-
“ les du Sage à qui je dois une nouvelle
“ existence; je conçois facilement que
“ l'homme soit un être si parfait, puisque
“ la Religion, les Lois, l'honneur, et la na-
“ ture se réunissent pour le porter au bien!
“ Auroit-il même besoin de la crainte des
“ châtimens pour s'interdire le mal?——
“ ne lui suffit-il pas de savoir qu'il est haï
“ s'il est méchant?——des Méchans! seroit
“ il vrai qu'il en existât!——ce doute me
“ trouble et m'afflige——mais enfin s'il en
“ est, ces Monstres insensés sont surement
“ trop rares pour pouvoir redouter d'en
“ rencontrer jamais. Je dois donc me flatter
“ de ne voir que des hommes sensibles et
“ bienfaisans... Depuis mon séjour ici, j'ai
“ eu l'occasion d'en observer de différens
“ Etats, et je n'en ai connu que de ver-
“ tueux; à l'école où je m'instruis, avec une
“ foule d'enfans et de jeunes gens de mon
“ âge, j'ai vu souvent des étrangers assister
“ à nos leçons, j'y ai vu entr'autres un
“ grand Souverain (a) qui m'a prouvé par
“ les témoignages d'estime et de vénéra-

(a) L'Empereur.

“ tion

" tion qu'il donnoit à mon Maître, que les
" Rois savent distinguer, honorer, et ré-
" compenser le mérite et la vertu.

" Enfin, chaque objet nouveau que je
" vois, chaque connoissance que j'acquiers,
" ajoute à mon affection pour les hommes ;
" ô mon Père ! quand je pourrai retourner
" en Bretagne, me permettras-tu de t'aider
" quelquefois dans l'emploi sacré que tu
" t'imposes ? Je ne puis être heureux
" qu'en partageant ma vie entre mon oncle
" et toi."

Eh bien, mon cher Porphire, n'enviez-vous pas le destin d'Hippolyte ? il n'a jamais vécu que dans la solitude et avec des gens vertueux, il n'a jamais entendu parler de l'indiscrétion ; la médisance, la calomnie sont des vices dont il n'a point d'idée ; il ne juge des hommes que par des démonstrations trompeuses ; il les voit se sourire, s'embrasser, se traiter mutuellement avec tant d'amitié que d'égards ; il prend la fausseté pour de la tendresse, et la politesse pour de la sensibilité ; il croit habiter un Paradis terrestre ; il regarde tous les hommes comme ses amis, comme ses frères !...... Douces et charmantes illusions que la lecture seule détruira bientôt ! Hélas ! que deviendra-t-il en parcourant les fastes sanglans de l'Histoire ! Avec quel douloureux étonnement, et quelle profonde indignation ne lira-t-il pas l'éloge des Conquérans barbares qui ont désolé l'univers !... O Porphire, pour avoir bonne opinion des hommes, faut-il

donc être sourd et muet de naissance (a) ?

(a) L'Auteur a pris le fond de l'idée de cette Lettre dans un ouvrage Anglois, intitulé *The World*, Le Monde. Voici le passage :

" At the village of Aronche, in the province of " Estremadura (says an old Spanish author) lived " Gonzales de Castro, who from the age of twelve " to fifty-two was deaf, dumb, and blind : his " cheerful submission to so deplorable a misfor- " tune, and the misfortune itself, so endeared him " to the village, that to worship the Holy Virgin, " and to love and serve Gonzales, were considered " as duties of the same importance ; and to ne- " glect the latter was to offend the former.

" It happened one day, as he was sitting at his " door, and offering up his mental prayers to " St. Jago, that he found himself, on a sudden, " restored to all the privileges he had lost. The " news ran quickly through the village, old and " young, rich and poor, the busy and the idle, " thronged round him with congratulations.

" But as if the blessings of this life were only " given us for afflictions, he began in a few weeks " to lose the relish of his enjoyments, and to re- " pine at the possession of those faculties which " served only to discover to him the follies and " disorders of his neighbours, and to teach him " that the intent of speech was too often to de- " ceive.

" Though the inhabitants of Aronche were as " honest as other villagers, yet Gonzales, who had " formed his ideas of men and things from their " nature and uses, grew offended at their man- " ners. He saw the avarice of age, the prodiga- " lity of youth, the quarrels of brothers, the trea- " chery of friends, the frauds of lovers, the inso- " lence of the rich, the knavery of the poor, and " the depravity of all. These, as he saw and " heard, he spoke of with complaint, and endea- " voured by the gentlest admonitions to excite " men to goodness.

" From this place the story is torn out to the
" last paragraph, which says that he lived to a
" comfortable old age, despised and hated by his
" neighbours for pretending to be wiser and better than themselves, and that he breathed out
" his soul in these memorable words: that *he who*
" *would enjoy many friends, and live happy in the world,*
" *should be deaf, and dumb, and blind, to the follies and*
" *vices of it,*"

Voici la Traduction littérale :

" Au village d'Aronche, dans la province d'Estremadure (dit un ancien Auteur Espagnol) vivoit Gonzalès de Castro, qui depuis l'âge de 12
" ans jusqu'à celui de 52, fut sourd, muet, et aveugle.
" Sa soumission à une infortune si déplorable, et
" *l'infortune elle-même* le rendit cher à tout le village, de manière que prier la Sainte Vierge, servir et chérir Gonzalès, paroissoient deux devoirs
" de la même importance, et dans l'opinion générale, négliger Gonzalès c'étoit offenser la Sainte
" Vierge. Un jour qu'il étoit assis à sa porte,
" priant mentalement Saint Jaques, tout-à-coup
" la langue se délia et il retrouva l'usage des sens
" qu'il avoit perdus; la nouvelle s'en répandit
" promptement, et les vieux et les jeunes, les riches et les pauvres, les gens affairés et les paresseux, s'assemblèrent autour de lui pour le féliciter. Mais combien trompeuses sont les bénédictions de cette vie! Gonzalès bientot perdit
" le goût de ses jouissances, et se plaignit des facultés qui ne servoient qu'à lui découvrir les folies et les désordres de ses voisins, et à lui apprendre que trop souvent on abusoit du don de
" la parole pour tromper. Quoique les Habitans
" fussent aussi honnêtes que d'autres Villageois,
" cependant Gonzalès, qui s'étoit formé des idées
" sur les hommes et sur les choses d'après leur nature et leur usage, fut indigné des mœurs de ses
" Compatriotes; il vit l'avarice de la vieillesse,
" la prodigalité des jeunes gens, les querelles des
" frères, les tromperies des amans, les trahisons

LETTRE XXXV.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

M. D'ALMANE et Théodore sont partis hier pour Strasbourg, et moi, au lieu de rester dans ma maison, je suis entrée ce matin avec Adèle dans un petit appartement que j'ai loué dans l'intérieur du Couvent de——, et nous y passerons l'été et l'automne. Je dis à ma fille que des raisons d'économie m'ont décidée à ce parti ; mais au vrai, comme elle commencera à entrer dans la société l'hiver prochain, j'ai desiré que ce premier début dans le monde fût précédé de six mois de retraite absolue ; d'ailleurs, je ne suis pas fâchée qu'elle voie des *Pensionnaires* ; en connoissant l'éducation du Couvent, elle appréciera davantage celle qu'elle a reçue. Cet après-midi, nous nous sommes promenées dans le jardin, nous avons rencontré beaucoup

" des amis, l'insolence du riche, la friponnerie du " pauvre, la dépravation de tous. Il s'en plaignit, " il tâcha, par de sages conseils, d'exciter les " hommes à la bonté——En cet endroit l'histoire " est déchirée jusqu'au dernier paragraphe, qui " dit : que Gonzalès parvint à la vieillesse haï " et méprisé par ses voisins, parce qu'il étoit " meilleur et plus sage qu'eux ; et qu'en expirant " il dit ces mémorables paroles : que pour avoir " beaucoup d'amis et pour vivre heureux dans le " monde, il faudroit être sourd, muet, et aveugle " aux folies et aux vices dont il est rempli." *The World, vol. I.*

de jeunes personnes de l'âge d'Adèle, qui, en nous voyant, se sont mises à courir de toute leur force pour nous éviter, et en faisant de grands éclats de rire. Adèle m'a demandé la raison de cet étrange procédé. Pourquoi donc ces fuites et ces rires ? m'a-t-elle dit. Ce sont nos figures, ai-je répondu, qui excitent cette frayeur et cette gaieté —— Mais qu'avons-nous donc de formidable et de risible ?—Rien en effet ; aussi tout simplement on ne fait que se moquer de nous.——S'en moquer et pourquoi ?..—La malignité saisit un ridicule et s'en moque, la sottise se moque sans aucune raison.——Ainsi donc toutes ces jeunes personnes sont imbécilles .... .— Peut-être ont-elles beaucoup d'esprit naturel, mais elles ont toute la sottise que peut donner une mauvaise éducation, c'est-à-dire, de la niaiserie, de la *sauvagerie*, de l'impolitesse, de la grossiereté .. —— Quoi ! personne ne les reprend donc de ces défauts ?—Abandonnées de leurs meres, elles sont livrées à des gouvernantes incapables de les bien élever, et qui d'ailleurs les laissent à elles-mêmes toute la journée, sans se donner la peine de les observer et de les suivre.——O, les pauvres petites, on ne doit que les plaindre, ce n'est pas leur faute si elles sont ridicules !...... Si j'eusse été mise dans un Couvent, si je n'avois pas la plus tendre des meres, j'aurois tous ces défauts.—Oui sans doute, ma chere Adèle, et cette douce indulgence que vous montrez n'est, au fond,

que de la justice, conservez-la précieusement; si vous la perdiez, vous terniriez l'éclat de toutes vos vertus, et vous deviendriez ingrate envers moi, car vous ne pouvez vous énorgueillir des qualités et des talens que vous possédez, sans oublier que c'est à moi que vous les devez.

Ne vous attristez point, Madame, en vous répresentant la petite mine d'Adèle à travers une grille; nous ne recevons point de visites, excepté Madame d'Ostalis et Madame de Limours qui entrent dans le Couvent; ainsi, nous n'allons point au parloir, à moins que ce ne soit pour prendre une leçon de peintre ou de danse, alors ce n'est point à travers la grille, nous allons dans le parloir extérieur. Au reste, nous menons une vie charmante, la lecture fait nos délices; nous lisons présentement Télémaque le matin, et les Fables de la Fontaine dans l'après-midi. A chaque page, Adèle, transportée, me remercie de lui avoir refusé ces ouvrages admirables lorsqu'elle étoit trop peu formée pour en connoître le prix, et elle ne peut concevoir qu'on ait la folie de les faire lire à des enfans. La lecture a pour elle tant d'attrait, qu'elle nuiroit à ses autres occupations, si je n'y prenois garde; enfin, cette méthode si simple me paroît si bonne, qu'il me semble impossible qu'elle ne soit pas un jour universellement adoptée.

LETTRE XXXVI.

La même à la même.

LA pauvre Adèle vient d'éprouver plusieurs chagrins dont je vais d'abord, Madame, vous expliquer les causes. Parmi douze ou quinze Pensionnaires en chambre qui sont ici, il y en a une qu'on appelle Mademoiselle de Céligni ; cette jeune personne, âgée de dix-sept ans, est d'une très-jolie figure ; au reste, aussi mal élevée que les autres, mais née avec assez d'esprit pour savoir, quand elle le veut, dissimuler ses défauts, sur-tout à des yeux de *quinze ans et demi*. Elle a fait plusieurs avances à ma fille, qui, naturellement reconnoissante et sensible, en a été très-touchée. J'ai bien vu que cette liaison ne convenoit nullement à Adèle, mais j'ai voulu qu'elle lui servit de leçon et je la lui ai laissé former. En conséquence, j'ai permis qu'Adèle attirât Mademoiselle de Céligni, qu'elle lui donnât à déjeûner quelquefois, et qu'elle l'engageât à venir dîner avec nous. Comme je ne quitte jamais Adèle un moment, j'ai toujours été un tiers entr'elle et sa nouvelle aime. J'ai bientôt remarqué que cette der-

nière trouvoit ma présence infiniment gênante. Un jour, à la promenade, j'ai feint d'être fatiguée, je me suis assise, et j'ai dit à ma fille de se promener avec Mademoiselle de Céligni ; au bout d'une demi-heure, elles sont revenues me trouver, et je me suis apperçue qu'Adèle avoit l'air mécontent, et qu'elle traitoit Mademoiselle de Céligni avec assez de froideur. Je me suis doutée de la vérité, mais je n'ai point questionné Adèle et nous nous sommes couchées sans nous expliquer à cet égard. Le lendemain, pendant qu'Adèle écrivoit des extraits, j'ai été faire une visite *à la Sœur Sainte Hélene*, une religieuse de mes amies, qui sait toujours la première toutes les nouvelles du Couvent : je lui ai confié ma curiosité et le désir que j'éprouvois de savoir ce que Mademoiselle de Céligni avoit dit à ma fille; alors la Sœur Sainte Hélene (qui déjà en secret m'avoit avertie de me défier du caractère de Mademoiselle de Céligni) m'a conté que cette jeune personne prétendoit qu'Adèle s'étoit plainte de *l'esclavage* où je la retenois, en la suivant toujours *comme son ombre*. Après ce récit, j'ai été rejoindre Adèle, et je lui ai rendu fidèlement le rapport de la Sœur Sainte Hélene ; Adèle m'a écoutée avec la tranquillité que devoit lui donner la certitude que je ne croyois pas un mot de cette histoire. Est-il possible, a-t-elle dit, qu'on puisse pousser à cet excès la fausseté, la méchanceté !.. A présent, Maman, je vais

vous

vous dire la vérité... Mademoiselle de Céligni, mécontente de ma froideur, m'impute tout ce qu'elle-même m'a dit hier.. ——Vous ne m'apprenez rien de nouveau, hier je devinai à votre air ce que vous m'avouez aujourd'hui : j'étois bien sûre aussi que les détails de votre conversation seroient contés d'une manière infidèle, et je n'ai questionné la Sœur Sainte Hélene qu'afin d'être en état de démasquer à vos yeux Mademoiselle de Céligni.— Quoi, Maman, vous saviez donc qu'elle étoit méchante ?— Je voyois qu'elle n'a point de principes, qu'elle est très-bavarde, et par conséquent je ne doutois pas qu'elle ne fût très-capable de mentir, et de faire des tracasseries. —Eh ! pourquoi ma chère Maman n'a-t-elle pas daigné m'éclairer ?——J'ai desiré que l'expérience même vous détrompât.—Maman, vous me soulagez d'un grand fardeau, il m'en coûtoit de vous avouer qu'elle avoit voulu me donner de precieux conseils ; cependant j'étois décidée à vous en parler, puisque je l'étois à ne jamais la revoir, même avant que vous m'eussiez appris qu'elle m'a calomniée..—A ne jamais la revoir ! voilà ce que je ne souffrirai point.. Comment donc, Maman !.. Il faut éviter de se brouiller, une rupture fait du bruit, et nuit toujours à la réputation des deux personnes qui se désunissent ! on peut s'éloigner insensiblement et par degrés, ce qui ne produit point de scènes, point d'histoire dont le Public puisse s'amuser ; enfin, souvenez-

souvenez-vous qu'il est plus prudent de *délier* que *de rompre.*—Quoi ! Maman, nous verrons toujours Mademoiselle de Céligni ? ——Vous ne l'attirerez plus, mais vous la recevrez avec politesse ; vous ne lui direz plus que vous l'aimiez, mais vous lui témoignerez les mêmes égards.——Il est dur pourtant de vivre avec une personne qu'on méprise !—— Il faut apprendre à vivre avec des gens dangereux, bavards, indiscrets, parce qu'on en rencontre dans le monde ; on doit les éviter quand on le peut, mais il faut les supporter patiemment quand on en trouve, ou lorsqu'on a eu l'imprudence de se lier avec eux—Ah, cette imprudence, je n'y retomberai plus ! Avant de former une liaison, j'étudierai long-temps le caractère de la personne pour laquelle je me sentirai quelque penchant.—Vous ferez bien aussi de vous informer de sa réputation et même de celle des gens qui lui sont attachés, car on peut ordinairement juger de la délicatesse d'une personne par le choix de ses amis, ce qui est une raison de plus pour nous porter à n'en choisir que d'estimables.

D'après cet entretien, Adèle s'est décidée à revoir Mademoiselle de Céligni, et à la traiter de la manière que j'ai prescrite ; mais cette obéissance lui coûte beaucoup : dans une défiance continuelle de Mademoiselle de Céligni, elle ne lui parle exactement que *de la pluie et du beau temps*, craignant toujours, de sa part, une interprétation

tation maligne ; et pour éviter qu'elle ne fasse sur elle une nouvelle histoire, elle a la précaution de ne lui jamais dire un mot à demi-bas, et de ne jamais se trouver seule avec elle un moment. Cette contrainte continuelle l'accoutume à la circonspection, à la prudence, et en même-temps entretient le repentir amer qu'elle éprouve d'avoir formé si légèrement une liaison si peu faite pour elle.

Adieu, Madame; j'ai reçu hier une Lettre de ——, dans laquelle on me mande que le Chevalier de Valmont n'est ni embarrassé ni ébranlé par toutes les moqueries que tous ses camarades font de sa sagesse ; on ajoute que ceux même qui lui ressemblent le moins, lui pardonnent ses principes en faveur de ses grâces et de sa simplicité. Je partage bien sincèrement, Madame, la joie que doivent vous causer ses succès et sa conduite.

LETTRE XXXVII.

Le Comte de Roseville au Baron.

NOUS sommes enfin de retour à ——, mon cher Baron, j'y ai ramené mon Elève dans sa dix-neuvième année, et heureusement

ment assez fortifié dans ses principes, assez formé pour être en état de résister aux séductions que l'amour lui préparoit. Nous avons retrouvé Stoline, encore libre, encore sur les bords du lac ***, dans la maison de son pere : sous différens prétextes, et enfin sous celui d'une santé languissante et délabrée, elle a trouvé le secret d'éluder et d'éloigner toutes les propositions de mariage qui lui furent faites en notre absence. Le lendemain de l'arrivée du Prince, il reçut un billet qui contenoit ces mots :

“ Je me meurs . . .Hélas ! avant d'expi-
“ rer ne puis-je me flatter de voir un
“ instant mon bienfaiteur, mon libéra-
“ teur! . . . . .Ah ! s'il refuse à mes vœux
“ cette grâce, mes derniers momens se-
“ ront aussi douloureux, que ma vie fut
“ infortunée. STOLINE.”

Le Prince, les yeux remplis de larmes, m'apporta ce billet, et sans me donner le temps de parler : Il seroit inutile, me dit-il, de vous opposer au dessein que j'ai d'aller, dans ce moment même, chez Alexis Stezen. . . Moi, interrompis-je, chercher à vous empêcher de faire un acte d'humanité ! pouvez-vous le croire ? . . . Ah, mon ami ! s'écria le Prince en m'embrassant avec l'expression de la plus vive reconnoissance...... Je n'exige qu'une chose, repris-je, c'est que nous menions avec nous un Médecin, afin que vous sachiez au vrai quel est l'état de Stoline ; designez vous-

vous-même le Médecin qui vous inspire le plus de confiance. Le Prince, après un moment de réflexion, nomma le Docteur Walter; je l'envoyai chercher sur le champ, et nous partîmes aussi-tôt qu'il fut arrivé; nous trouvâmes Stoline dans un grand fauteuil, avec tout le costume d'une malade, un air très-languissant, un visage un peu pâle, mais plus touchant et plus charmant que jamais: son émotion et sa joie, à la vue du Prince, ne furent que trop visibles .... Elle rougit, elle pâlit, et ses yeux se remplirent de larmes, elle fit un mouvement pour se lever, et retomba dans son fauteuil; le Prince au moins aussi troublé qu'elle, s'assit en balbutiant quelques mots que je ne pus entendre: ensuite, s'adressant à la mère de Stoline, il lui dit qu'il avoit amené un Médecin, et il ordonna qu'on le fît entrer. Pendant ce discours, je regardois fixement Stoline, et je remarquai que la visite du Médecin lui déplaisoit beaucoup. Le Docteur Walter parut, nous le laissâmes seul avec la malade, et nous passâmes, le Prince et moi, dans une autre chambre. Au bout d'un demi-quart d'heure, le Docteur vint nous retrouver, et nous assura positivement que non-seulement l'état de Stoline n'avoit rien de dangereux, mais qu'elle se portoit si bien, qu'il n'étoit même pas possible qu'elle se crût malade; et ma conscience m'oblige, continua le Docteur, à déclarer qu'il y a certainement quelque artifice

tifice là-dessous. Ce témoignage d'un homme aussi honnête qu'habile, et que personne n'avoit pu prévenir, me parut faire une profonde impression sur l'esprit du Prince; il se promena à grands pas dans la chambre avec beaucoup d'agitation; ensuite, se tournant vers moi: Partons, me dit-il; rien ne me retient plus. A ces mots, il sortit précipitamment, je le suivis, charmé de sa fermeté, et de le voir s'arracher de ce dangereux séjour sans dire adieu à Stoline. A peine fut-il en voiture, qu'il se reprocha cette action comme une cruauté; il se représenta Stoline dans les pleurs, il excusa ses artifices en faveur du sentiment qui les produisoit; et comme s'il eût voulu se venger de la satisfaction que me causoit la victoire qu'il avoit remportée sur lui-même, il me laissa voir sans aucun ménagement et ses regrets et sa foiblesse. Je l'écoutai sans montrer la plus légère émotion, ma tranquillité l'irrita, il auroit mille fois mieux aimé des sermons, que cet air de sécurité; outre le plaisir de m'inquiéter, des reproches de ma part eussent établi une discussion en règle, et prolongé un entretien si intéressant pour lui, au lieu que la conversation tomboit nécessairement; cependant, quand je vis que le Prince alloit réellement se mettre en colère, je pris enfin la parole: Vous ne réussirez point, lui dis-je, à m'alarmer, je sais que l'humeur peut bien quelquefois vous faire dire des extravagances, mais vous

vous m'avez toujours prouvé que dans toutes les occasions essentielles, vous ne consultiez jamais que l'honneur et la raison ; que m'importent vos discours, quand je ne puis avoir d'inquiétude sur votre conduite ! ... Ces paroles flattèrent d'autant plus le Prince, qu'elles furent prononcées d'un ton brusque et comme si la vérité seule me les eût arrachées. Le Prince s'adoucit ; le desir de justifier l'estime qu'il m'inspiroit le rendit à lui-même, il me tendit la main, et poussant un profond soupir ; Oui, dit-il vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même !.... Votre confiance me fortifie, et m'élève trop à mes propres yeux, pour ne pas me flatter de la mériter toujours.

Quelques jours après, le Chevalier de Murville, à ma prière, fût trouver Stoline ; il lui parla de manière à lui faire sentir les conséquences de sa conduite ; cette jeune personne, après quelques incertitudes, s'est enfin décidée à combler tous les vœux du fidèle Mirandel, elle vient de l'épouser et de partir avec lui pour la Province de ***. Maintenant qu'elle est à cent lieues de la Cour, je suis délivré d'une bien vive inquiétude. Le Prince à reçu cette nouvelle avec courage ; il est triste, mais il cherche à se distraire, et se livre à l'étude avec plus d'ardeur que jamais. Il y a quelques jours que j'eus à son sujet une longue conversation avec le Prince son père, qui désire le marier cette année, ce

que j'approuve fort; mais la Princesse qu'on vouloit lui donner, est extrêmement laide, et plus âgée que lui de six ans; s'il faut, dans une circonstance semblable, consulter sur-tout la politique, doit-on encore lui sacrifier les intérêts les plus chers? D'ailleurs il me semble que les alliances entre les Souverains ne sont utiles que par les avantages présens qu'elles procurent, malheureusement on ne peut guères compter sur l'union qu'elles cimentent; l'ambition brise bientôt ces liens sacrés; ce sont, non les alliances, mais la modération du prince, les forces de l'Etat, la sagesse du Gouvernement, qui préviennent les guerres, et qui font fleurir la paix. D'après ces réflexions, j'ai proposé une jeune Princesse d'une figure aimable, d'une éducation distinguée, et qui, par sa douceur, ses talens, et son caractère, fera surement le bonheur du Prince et l'ornement de la Cour. Aussi-tôt que j'aurai vû former une union si bien assortie, il ne me restera plus qu'un desir, celui d'assister aux nôces de Théodore et de Constance! Il est bien doux, après douze ans *d'expatriation*, de se retrouver dans son pays, au milieu de sa famille et de ses amis; mais je ne quitterai point ***, sans un cruel déchirement de cœur, ou, pour mieux dire, il me seroit impossible de la quitter, sans la certitude d'y revenir. J'y laisserai l'objet de toutes les pensées qui m'ont occupé depuis douze ans!.....Vous concevrez

mieux

mieux qu'un autre, mon cher Baron, tout ce que cette séparation aura de douloureux pour moi.

Je reçois dans l'instant votre Lettre, datée du 25, et je vois que ma dernière ne vous est point encore parvenue. Soyez tranquille sur l'affaire de M. le Comte d'Ostalis, toutes les démarches sont faites, agissez en assurance de votre côté. Quel plaisir pour moi de renouveller connoissance avec M. d'Ostalis à * * *, lui seul peut m'empêcher de regretter l'Ambassadeur que nous perdons.

LETTRE XXXVIII.

La Baronne à Madame de Valmont.

OUI, Madame, le premier de Novembre fut un grand jour pour Adèle et Théodore. Nous étions toujours au couvent, lorsqu'à huit heures du matin on nous annonce que M. d'Almane et Théodore nous attendent au parloir. Adèle prend Hermine par la main, et nous descendons avec l'empressement que donne le desir de voir deux personnes si chères, après six mois d'absence : nous passons la grille, nous volons au parloir du dehors; Adèle se

précipite dans les bras de son père ; je reçois mon cher Théodore dans les miens ; Adèle en pleurant, l'embrasse à son tour ; ensuite nous sortons du couvent et nous montons tous en voiture. Arrivés chez moi, nous entrons dans mon appartement, où nous trouvons Madame d'Ostalis et Madame de Limours; Adèle, en mettant le pied dans ma chambre, s'apperçoit aussi-tôt que toutes les porcelaines qui l'ornoient n'y sont plus, ainsi que la garniture de cheminée et la table à thé ; à cette remarque Madame d'Ostalis lui donnant le bras, la conduit dans mon cabinet, et lui fait voir qu'il est presqu'entièrement dépouillé des estampes, des miniatures, des desseins qui couvroient la boiserie l'hiver passé ; Adèle étonnée de ce déménagement, en demandoit en vain la raison ; tout le monde sourioit, et personne ne lui répondoit ; enfin Madame de Limours s'approchant de moi, Adèle, me dit-elle, nous donnera à déjeûner ce matin, si vous le permettez ; elle a du thé excellent qui nous attend dans sa chambre, venez. Alors nous suivons Madame de Limours, nous entrons dans le cabinet de ma fille, nous n'y voyons rien de nouveau, sinon que le lit d'Adèle n'y est plus. Adèle surprise m'interrogeoit, quand tout-à-coup la porte des prétendus galetas, cette porte condamnée, s'ouvre brusquement, et nous découvre un appartement charmant ; la petite Hermine s'y

élance,

élance, en faisant un cri de joie : Adèle attendrie se jette à mon cou, en me disant ; O Maman, je reçonnois votre bonté, mais vous m'éloignez de vous, j'en étois plus près dans ce cabinet !.. Comme elle achevoit ces mots, Madame de Limours la prit par le bras et la fit entrer dans une très-belle chambre à coucher ; là ma fille, regardant de tous côtés, voit et reconnoît une partie des choses qu'elle a trouvées de moins dans mon appartement, elle devine aisément que le reste est dans les autres pièces du sien. Madame d'Ostalis ouvre une commode et en tire un petit écrain dans lequel Adèle trouve le peu de diamans et tous les bijoux que je possédois *(a)*. Bien

(*a*) Si, à propos de ce trait de Madame d'Almane, on disoit par hasard qu'il n'est pas difficile de présenter dans un Roman de semblables exemples, je repondrois que dans tout le cours de cet Ouvrage je ne propose rien qui n'ait été fait, et que je connois une Mère qui, beaucoup plus jeune que Madame d'Almane, a fait pour ses deux filles les petits sacrifices dont on vient de parler, si l'on peut appeller *sacrifices* le plaisir de donner à ses enfans toutes ces bagatelles. Un Philosophe disciple de Montaigne, Charon, dit : " Les parens " doivent recevoir leurs enfans, s'ils en sont capa" bles, à la société et partage des biens, à l'intel" ligence, conseil et traite des affaires domesti" ques, et encore à la communication des desseins, " opinions, et pensées ; voir, consentir, et contri" buer à leurs honnêtes ébats et passe-temps, selon " que le cas le requiert, réservant toujours son " rang et autorité." *De la Sagesse, Livre 3. Chap. 14.* A propos de Charon, je ne puis m'empêcher d'observer que Rousseau a pris une foule d'idées de

loin de montrer de la joie, Adèle considère tristement toutes ces richesses : Ah Maman, me dit-elle, je ne puis voir avec plaisir que vous vous dépouilliez ainsi pour moi ; croyez-vous qu'il me soit possible de jouir des choses dont vous vous privez ?.. Rassurez-vous, ma fille, repris-je, amusez-vous sans scrupule de ces colifichets faits, pour votre âge ; si j'en achetois quelquefois, s'ils n'étoient agréables, c'étoit uniquement parce que je vous les destinois. Payez-moi donc de mon attention, en me témoignant qu'ils vous font plaisir. A ces mots, Adèle m'embrassa, et me serra dans ses bras sans pouvoir me répondre ; Madame de Limours vint nous séparer de force pour faire voir à Adèle le reste de son appartement : ensuite nous rentrâmes dans sa chambre pour y prendre du thé, et après le déjeûner, nous conduisîmes Théodore chez lui ; il se doutoit bien que *la porte condamnée* seroit ouverte aussi pour lui, il n'eût pas le plaisir de la surprise, mais il fût enchanté de sa nouvelle habitation. Quand nous nous retrouvâmes seules, Adèle et moi, elle m'exprima sa reconnoissance dans les termes les plus touchans. Vous m'avez donné, me dit-elle, à la fois et dans un instant, de quoi satisfaire toutes les fantai-

---

cet Auteur, particulièrement tout ce qu'il dit contre les femmes qui ne nourrissent pas leurs enfans. Voyez le Chap. *sur les devoirs des Parens et Enfans.*

sies

sies d'une jeune personne qui n'auroit pas eu le bonheur d'être élevée par vous, ainsi, vos dons sont bien au-delà de mes desirs .ils ne sont véritablement précieux à mes yeux que parce qu'ils viennent de vous.— Vous devez donc concevoir, ma chère Adèle, le plaisir extrême que j'ai goûté en vous donnant tous ces chiffons!——Ah! surement, mais cependant je vois toujours avec peine vos cheminées, vos tablettes dégarnies, et ce vilain petit cabaret de terre de pipe, qui seul remplace toutes vos porcelaines.——Ecoutez-moi, mon enfant, et je cesserai de vous faire pitié. N'est-il pas vrai que du café ou du thé est aussi bon dans une tasse de terre de pipe que dans une tasse de porcelaine?——Oui, mais pour le plaisir des yeux———Je vous assure que je ne trouvois aucun plaisir à régarder mes porcelaines; en supposant que cette vue puisse en procurer, vous conviendrez que cela n'est possible que dans les premiers momens de la nouveauté; d'ailleurs, rien n'est plus incommode que d'avoir sa chambre remplie de vases, de magots, de porcelaines; cela est si vrai, que si l'on se réservoit une pièce où l'on ne voulut jamais laisser entrer personne, on n'y mettroit surement aucun de ces ornemens On n'a donc toutes ces choses que pour le plaisir de les faire voir, c'est-à-dire, par vanité, pour montrer qu'on a du goû et de l'argent? Eh bien, moi, j'ai une autre espèce de vanité, celle de prou-

ver que je ne fais cas de toutes ces superfluités que pour les donner à ma fille. J'aurai beaucoup plus d'orgueil quand on verra chez moi avec étonnement ce vilain petit cabaret de fayence, que lorsqu'on y louoit le bon goût de ma table à thé. Je n'ai pas besoin de vous assurer que cette manière de penser ne contribue en rien à ce que je fais pour vous ; elle peut bien quelquefois, je l'avoue, ajouter à la récompense des sacrifices dont vous êtes l'objet ; mais pour me déterminer aux choses qui peuvent vous être agréables, il me suffit de consulter mon cœur.——Maman, vous pénétrez, vous élevez le mien par votre tendresse et par vos exemples ; à présent je ne conçois plus comment on peut placer sa vanité dans des choses frivoles ; il me semble qu'il ne faudroit que du bon sens et un amour-propre bien entendu pour se conduire toujours d'une manière estimable. Se peut-il qu'une personne riche et vaine n'imagine rien de mieux, pour se distinguer, que d'avoir une belle maison, une superbe argenterie, et beaucoup de diamans ? car enfin, à chaque pas, elle trouvera des gens qui l'égaleront en magnificence, et qui même la surpasseront, au-lieu que si elle vouloit se distinguer par la modération et la bienfaisance, elle rencontreroit peu de rivaux, et les louanges qu'elle obtiendroit seroient véritablement satisfaisantes.——Vous parlez avec beaucoup de raison ; mais, quelque sage que soit

soit ce calcul, un mauvais cœur ne le fera jamais.—Maman, je vous promets de détester toujours cette ridicule ostentation.—Avoir une maison bien distribuée, commode, élégante dans sa simplicité, des habits de bon goût mais sans recherche ni magnificence, des loges aux spectacles qu'on aime le mieux, un excellent souper, voilà tout ce que les richesses peuvent procurer d'agrémens ; les diamans, une vaisselle magnifique, des bijoux, de superbes ameublemens, &c. ne sont absolument que des choses de pure ostentation *(a)*, toujours

---

(*a*) " Nous ne vivons (dit Charon) que par re-
" lation à autrui, nous ne nous soucions pas tant
" quels nous soyons en nous et en effet et en vé-
" rité, comme quels nous soyons en la connois-
" sance publique. Tellement que nous nous
" défraudons souvent et nous privons de nos
" commodités et biens, et nous gehennons pour
" former les apparences à l'opinion commune.
" Ceci est vrai, non-seulement aux choses externes
" et du corps, et en la despence et emploitte de
" nos moyens ; mais encore au bien de l'esprit,
" qui nous semblent être sans fruict, s'ils ne se
" produisent à la vue et approbation étrangère,
" et si les autres n'en jouissent...Finalement la
" couronne et la perfection de la vanité de
" l'homme se montrent en ce qu'il cherche, se
" plait et met sa félicité en des biens vains et
" frivoles, sans lesquels il peust bien et commo-
" dément vivre : et ne se soucie pas comme il
" faut des vrais et essentiels... Dieu a tous biens
" en essence, et les maux en intelligence ; l'homme,
" au contraire, possède ses biens en fantaisies et
" les maux en essence ; les bêtes ne se conten-
" tent ni ne se paissent d'opinions et de fantaisies,
" mais de ce qui est présent, palpable, et en vérité ;
" la

condamnables dans des particuliers, et véritablement indécentes et ridicules dans tous les gens qui, par leur naissance et leur état, sont si naturellement dispensés de toute espèce de réprésentation. Souvenez-vous donc toujours que le faste dérobe à l'humanité souffrante les secours qui lui sont dus, et qu'on ne peut l'aimer sans avoir une ame commune et la vanité la plus puérile.

Enfin, Madame, maintenant Adèle jouit à-peu-près de l'état et des privilèges d'une nouvelle mariée; elle a une Femme-de-chambre à elle, *Miss Sara,* que j'ai fait venir d'Angleterre, jeune personne de vingt-quatre ans, très-bien élevée, et qui ne sait pas un mot de François; Adèle a une pension dont une femme mariée pourroit se contenter, et je ne suis plus chargée que de ses maîtres et de ceux d'Hermine. J'ai expressément exigé d'Adèle qu'elle ne laissât point faire de mémoires à sa Femme-de-chambre; tous les soirs Miss Sara lui donne la petite note de la dépense du jour; Adèle la paie sur le champ, et au même moment elle écrit cet emploi d'argent sur un grand Livre consacré à cet usage. Ce Livre me sera communiqué tous les quinze jours, afin que je puisse juger si cette règle que j'ai prescrite a été exactement observée, et si la dépense faite est raisonnable. En

---

" la vanité a été donnée à l'homme en partage:
" il court, il bruict, il muest, il fuit, il chasse, il
" prend une ombre, il adore le vent, un festu est
" le gain de son jour." *De la Sagesse, par Charon, Livre* 1. *Chap.* 3.

outre, Adèle a un autre Livre sur lequel elle fait écrire toutes les quittances des Marchands qui la fournissent. Elle est toujours chargée de voir chaque matin le Livre de la dépense de ma maison, et d'en arrêter le compte. Tous ces petits soins ne lui prennent pas plus d'un quart-d'heure par jour, et lui apprennent le prix de tous les comestibles, ainsi que celui de toutes les marchandises qu'on peut acheter : d'ailleurs, accoutumée à l'ordre dès l'enfance, ces soins ne lui paroissent point assujettissans, ils ne lui sont même pas étrangers en grande partie, elle se trouve seulement chargée d'un détail plus considérable : mais comme elle y a été conduite insensiblement et par degrés, elle n'est point du tout embarrassée.

Adèle commence à paroître dans le monde ; à seize ans, il est temps d'y débuter ; elle soupe avec nous, elle vient dans le sallon une demi-heure avant le souper et elle va se coucher en sortant de table, car il faut toujours se lever de bonne heure, ce qui durera tant qu'elle aura des Maîtres, c'est-à-dire, deux ans encore. Je compte aussi la mener, à-peu-près tous les quinze jours, faire des visites avec moi ; mais le plaisir le plus sensible que son âge puisse lui procurer, c'est celui de continuer le nouveau plan de lecture que nous avons commencé en Hollande, et d'aller assez souvent à la Comédie Françoise voir jouer tous les chefs-d'œuvre

d'œuvre de nos Auteurs Dramatiques. Avant hier, elle a vu jouer Phèdre qu'elle n'avoit point encore lue ; il est impossible de peindre l'impression que cette Pièce a faite sur elle, plaisir qui se renouvellera souvent et pendant bien long-temps. Imaginez, Madame, quel doit être le bonheur d'une personne instruite, sensible, et spirituelle, qui avoit vu, dans le cours d'un hiver, les *premières-représentations* de Cinna, des Horaces, de Rodogune, d'Athalie, d'Andromaque, de Zaïre, du Misantrope, du Tartuffe, des Femmes Savantes, &c. &c. et qui peut se dire au printemps : *Ce plaisir si vif est loin d'être épuisé, je verrai encore bien d'autre premières représentations de Pièces tout aussi parfaites.*

Pour vous rendre compte, Madame, de toutes mes occupations, nous avons commencé un Cours de Physique, nous sommes environ quinze personnes à le suivre, nous prenons deux leçons par semaines ; ce Cours durera deux mois ; nous ferons ensuite, pendant le même temps, celui de Chimie, et nous finirons par un Cours d'Histoire naturelle qui nous conduira au mois de Mai ; nous recommencerons l'hiver prochain ces trois mêmes cours ; c'est la seule manière dont ils puissent être profitables, car il est impossible d'en retirer le moindre fruit en ne les faisant chacun qu'une fois. Adèle et Théodore ne sont point étrangers au Cours d'Histoire

d'Histoire naturelle ; ils ont déjà acquis, en s'amusant, quelques connoissances sur la Minéralogie : ils connoissent assez bien les plantes et les coquilles ; ils ont lû dans leur enfance, et savent par cœur *le Spectacle de la Nature*, et une *Histoire des Insectes*, en deux volumes, assez bien faite et très-curieuse ; et dans quatre mois, ils liront l'Ouvrage immortel qu'il faut (même sans goût pour l'Histoire naturelle) relire toute sa vie.

Ne croyez pas, je vous prie, Madame, que mon projet soit de rendre Adèle *savante* ; vous connoissez ma manière de penser à cet égard, elle n'est point changée ; je ne prétends que lui donner une connoissance très-superficielle de toutes ces choses, qui puisse servir quelquefois à son amusement, la mettre en état d'écouter sans ennui son père, son frère, ou son mari, s'ils ont le goût de ces sciences, et la préserver d'une infinité de petits préjugés que donne nécessairement l'ignorance.

LETTRE XXXIX.

Le Baron au Vicomte.

PUISQUE vous ne reviendrez de Gand que le mois prochain, je ne puis me dispenser, mon cher Vicomte, de vous mander des nouvelles de nos enfans : Depuis

quelque temps, je remarquois en Théodore un changement assez visible, il devenoit distrait, rêveur; tantôt ses regards se portoient sur la Comtesse Anatolle, qui soupe très-souvent ici ; tantôt il considéroit avec émotion la figure si charmante de l'aimable Constance ; j'ai vu enfin *qu'il étoit temps* de parler. Un jour que nous avions dîné chez Madame de Limours, et qu'il avoit entendu, pour la première fois, chanter Constance : Je m'apperçois avec plaisir, lui dis-je, de l'impression que votre Cousine fait sur vous. A ces mots Théodore rougit, et la surprise et la joie se peignirent sur son visage. Oui, mon fils, repris-je, Constance est parfaitement élevée, elle est charmante à tous égards, et tous mes desirs seroient remplis si elle devenoit un jour ma belle-fille. Je vous avoue, dit Théodore, que j'ai soupçonné plus d'une fois que vous aviez formé ce dessein; mais comme vous ne m'en aviez jamais parlé, j'ai toujours rejeté cette pensée.——Vous étiez trop jeune pour être instruit d'un projet en l'air, et qui maintenant même n'a rien de certain encore.——Cependant les nœuds de parenté, et l'amitié qui vous unissent à M. de Limours——Surement ce mariage seroit fort sortable ; mais il faut avant tout que vous le desiriez vivement—Ah ! vous n'en doutez pas—Il faut aussi que le cœur de Constance n'y mette point d'obstacle, et que vous ayez mérité par votre conduite que ses parens vous choisissent

choisissent de préférence à tant d'autres qui rechercheront cette alliance. Constance n'a que quatorze ans ; on ne la mariera surement point avant qu'elle ait atteint sa dix-septième année, et si jusqu'à ce temps vous ne vous conduisez pas de manière à justifier les espérances que l'on conçoit de vous, ou si vous paroissez prendre un autre attachement, soyez bien sûr que M. de Limours ne vous donneroit pas sa fille. Ah! mon Père, reprit Théodore, je serai toujours avec vous, je ne chercherai jamais à vous cacher mes plus secrettes pensées, je suivrai aveuglément tous vos conseils, puis-je avoir la crainte de m'égarer un instant ?. . —Non, sans doute, si vous persistez dans cette manière de penser. . —Si j'y persisterai ! ô Ciel, en douteriez-vous ? Ne m'avez-vous pas appris deux importantes vérités ; que la vertu seule peut assurer le bonheur de la vie, et qu'à mon âge on ne peut se passer d'un guide ? Quand la reconnoissance la mieux fondée, et la plus vive affection ne m'attacheroient pas inviolablement à vous, la raison et mon propre intérêt me feroient rechercher vos conseils et préférer votre société à toute autre. Pour vous consulter et vous obéir, il me suffiroit de connoître votre sagesse et vos lumières, jugez donc de l'empire absolu que vous avez sur moi, vous, en qui je trouve à la fois un bienfaiteur, un père aussi tendre qu'éclairé, et l'ami le plus indulgent et le plus aimable !. . . . Théodore

prononça

prononça ces paroles avec ce ton animé, cet air sensible et vrai, qui donnent tant de prix aux témoignages de son amitié : charmant enfant, comme il me récompense de tout ce que j'ai fait pour lui !..

Il m'a promis de ne jamais laisser connoître à Constance l'espoir, qu'il a de l'épouser, et de n'en parler à personne, excepté à Madame d'Almane, et je suis bien certain qu'il tiendra fidèlement sa parole. Depuis cet entretien, il regarde Constance avec un intérêt beaucoup plus vif, et il est infiniment moins frappé des charmes de la Comtesse Anatolle. Cette dernière ne voit plus M. de Saint-Phar : les uns disent qu'il n'y a jamais eu de *véritable engagement ;* les autres prétendent que M. de Saint-Phar a sacrifié la Comtesse Anatolle à Madame de R*** ; quoiqu'il en soit, la Comtesse Anatolle a perdu sa réputation, on lui fait d'autant moins de grâce, qu'elle est plus jolie et plus aimable : on la déchire cruellement, et elle est surement très à plaindre, s'il est vrai qu'elle n'ait en effet que de la coquetterie à se reprocher.

LETTRE

LETTRE XL.

La Baronne à Madame de Valmont.

On a raison de dire, Madame, qu'une mère est *bien fière* la première fois qu'on lui demande sa fille en mariage; je viens d'éprouver cette satisfaction. Le Marquis d'Hernay, un jeune homme que j'ai vu en Italie, desire vivement épouser Adèle; il m'a fait *pressentir* à ce sujet il y a environ trois semaines; j'ai répondu très-vaguement, et j'en ai parlé à ma fille le même jour. Au seul mot d'*établissement*, avant que j'eusse nommé le Marquis d'Hernay, elle a changé de visage. Eh quoi, Maman, s'est-elle écriée, songeriez-vous déjà à me marier?....Non pas dans ce moment, répondis-je, puisque vous avez une fortune honnête et un sort assuré, rien ne pourra me décider à vous marier que votre éducation ne soit entièrement finie, mais je pourrois dès-à-présent, si vous y consentiez, prendre des engagemens conditionnels; enfin, celui qui se propose......c'est le Marquis d'Hernay.....—M. le Marquis d'Hernay!...—Un très-bon sujet, un homme dont la fortune et la naissance.... Oh,

Maman, interrompit Adèle en souriant, eût-il encore une naissance plus distinguée, une fortune plus considérable.....il est impossible que cet homme-là soit destiné à vous appeller *Maman*...——Mais, Adèle, vous êtes bien dénigrante...——Je trouve qu'il me fait beaucoup d'honneur.... mais j'avoue qu'il ne me paroît pas fait pour devoir prétendre à devenir *votre fils*..— Et votre mari, convenez-en ?..—Maman, convenez vous-même que vous pensez comme moi ?...——Parlons raison : Pourquoi avez-vous tant d'éloignement pour lui ?... —Maman, parce que vous le trouvez ridicule.—Je ne vous ai point dit cela.—— Mais je l'ai vu, et toujours votre opinion décidera la mienne——Eh bien, quand il seroit vrai *qu'il fut ridicule;* s'il est estimable ?— —Ma chère Maman me trouvera un mari estimable, et qui ne sera point ridicule..—Prenez garde, Adèle, de vous former des chimères et de pousser trop loin la délicatesse..—Je ne le puis ; je vous assure que depuis que j'existe, je n'ai jamais réfléchi à la tournure que je desirerois dans un mari ; je sais que je n'aurois pas assez de lumières et d'expérience pour bien choisir moi-même, et que je serois aussi insensée qu'ingrate, si je ne me reposois pas entièrement sur vous du soin de mon bonheur...—Ainsi donc, vous accepterez avec joie le mari que je vous proposerai sérieusement ?—Oui, Maman, n'en doutez pas, quel qu'il soit.—Je mérite cette confiance

en

en effet, mais combien ce choix est important ! Si vous saviez, ma fille, combien les hommes sont difficiles à connoître !...— Des mœurs si différentes des nôtres, et puis sachant se contrefaire quand ils veulent !.. Comme Richardson a peint cela ! cet horrible Lovelace !.... Quel hypocrite ! quel monstre !.....Il est vrai qu'ils ne sont occupés qu'à nous tromper, à feindre des sentimens qu'ils n'éprouvent pas, afin de nous séduire, et de pouvoir s'en vanter après.....—Cela fait frémir ! Mais comment une femme est-elle assez extravagante pour sacrifier à un homme son repos et sa réputation ?——Voilà l'abîme où conduit une imagination déréglée ; on se persuade qu'on a *une passion invincible,* on ne fait plus d'efforts pour y résister, l'on y cede, et l'on n'est désabusée qu'après avoir perdu l'honneur. Toute personne raisonnable, quelque sensible qu'elle puisse être, n'aura jamais de *passion.* Aussi avez-vous vu que Richardson (qui surement connoissoit profoncément le cœur humain) s'est bien gardé de faire Clarisse *passionnée ;* même, durant le temps qu'elle s'abuse sur Lovelace, elle n'a pour lui qu'un très-léger mouvement de préférence, et jamais un moment *de l'amour.* Elle a cependant le cœur le plus tendre, mais elle a des principes solides, une raison supérieure, une imagination sage, et par conséquent il est impossible qu'elle soit susceptible d'un sentiment qui ne peut remplir le cœur qu'après avoir

tourné

tourné la tête, et dont la raison préservera toujours facilement une personne réfléchie et qui a de l'empire sur elle-même. D'après cette conversation, Madame, il est inutile de vous dire que je n'ai point accepté l'offre de M. le Marquis d'Hernay; il a desiré une réponse positive, et depuis ce moment, il a cessé entièrement de venir chez-moi.

Vous êtes curieuse de savoir, Madame, quelle impression le monde fait sur Adèle: comme elle le voit avec toute sa raison, elle est singulièrement frappée des ridicules qu'elle y découvre. Je l'ai menée l'autre jour chez Madame de B***, il y avoit beaucoup de monde, et nous y sommes restées assez long-temps; elle y a fait plusieurs remarques qu'elle m'a communiquées quand nous nous sommes retrouvées seules. Peut-on être, m'a-t-elle dit, plus aimable que ne l'est Madame de B***? Non, surement, ai-je répondu, et vous trouverez bien peu de personnes qu'on puisse lui comparer; elle possède la vraie politesse, celle qui oblige toujours et ne fatigue jamais; elle a le mérite, infiniment rare, de bien parler, de s'exprimer avec élégance et pureté, sans qu'il soit possible de l'accuser un moment de pédanterie: on peut dire de sa conversation ce qu'on a dit de la manière d'écrire de Madame de Sévigné: *qu'elle n'est jamais recherchée et jamais commune.* Elle a tant de naturel, qu'on est plus charmé que surpris de ce qu'on

lui

lui entend dire de plus saillant; ce n'est que la réflexion qui peut faire sentir toute sa supériorité.—Avec quel feu vous faites son éloge, Maman, elle n'est cependant pas votre amie!—Fût-elle mon ennemie, je la louerois de même; il est si doux de rendre hommage à la vérité!—Maman, comment se nomme cette jeune personne qui étoit assise à côté de Madame de B***, qui avoit une *cravate* si bouffante, et tant de fleurs *remuantes* dans la tête?——Madame de ***; comment la trouvez-vous? —Point du tout jolie, et puis elle a des manières bien désagréables, une façon de tourner la tête à droite, à gauche, et à toute minute— en faisant des mines!——Quel grouppe d'hommes elle avoit autour d'elle! —Dès qu'elle est dans une chambre, tous les hommes qui s'y trouvent viennent l'entourer ainsi.——A cause de toutes les mines qu'elle fait, je parie; en effet, cela est drôle à voir de près.——Oui, voilà ce qu'on appelle de la coquetterie; voilà ce que méprisent les hommes, et ce qui les attire.——Maman, avez-vous remarqué quand Madame de B*** a fait l'éloge de Madame de C****, avec quelle froideur Madame de *** a répondu?—Oui, elle n'a pu dissimuler son chagrin, car l'envie est un vice que nul art ne sauroit cacher: vous en voyez la preuve, puisque vous, si jeune, si peu pénétrante encore, vous avez découvert dans l'instant que Madame de** étoit envieuse.———Et comment peut-on

l'être?

l'être ? Comment du moins peut-on être insensible au plaisir si noble de paroître équitable ?

Vous voyez, Madame, combien Adèle trouve la coquetterie ridicule, et l'envie révoltante ; si, depuis l'âge de huit ans, elle eût vu du monde chez moi, elle seroit accoutumée à toutes ces choses, elle ne les remarqueroit pas, ou du moins elle n'en seroit pas choquée ; et comment m'y prendrois-je alors pour l'en préserver elle-même? Au contraire, je n'ai pas besoin de lui dire à quel point le vice est haïssable ; elle ouvre les yeux, le voit et le déteste.

Oui, Madame, le Chevalier de Valmont se conduit toujours aussi parfaitement que votre tendresse peut le desirer ; les liaisons ne sont pas étendues, parce qu'il a voulu les bien choisir ; il s'est lié particulièrement cet hiver avec le Marquis de ***, ce jeune homme si distingué par ses vertus, ses talens, et ses qualités brillantes, et dont la conduite a procuré à tous les pères de famille la satisfaction de pouvoir offrir à leurs fils un modèle digne d'être imité. Le Chevalier de Valmont témoigne toujours à Théodore la plus vive amitié ; ils ont l'un et l'autre les mêmes principes, les mêmes sentimens ; ils sont faits pour s'aimer toute leur vie.

LETTRE XLI.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

EH bien, mon enfant, votre affaire avance-t-elle ? M. d'Ostalis espère-t-il réellement obtenir cette Ambassade ?—Envoyez-moi un courier pour le *oui*, et même pour le *non ;* ce *non* vous feroit rester !—Je souhaite, de préférence à tout, l'avancement de votre mari, et tout ce qui peut contribuer à sa gloire et augmenter sa fortune ——mais je suis dans la situation la plus pénible, celle où les desirs du cœur se trouvent en contradiction avec les vœux formés par la raison !—Moi, former le vœu de vous voir partir pour la ** !—Non, ne le croyez pas !..... Ah, ma fille !... combien je me réproche maintenant mon voyage d'Italie ! ces deux ans écoulés loin de vous et que j'aurois pu passer avec vous !—Enfin, n'en parlons plus, attendons l'événement avec résignation, et préparons-nous à le supporter avec courage.

J'ai soupé hier chez Madame de Valcé pour la première fois de l'hiver ; la Vicomtesse l'a si positivement exigé, que je n'ai

n'ai pu m'en défendre. Il y avoit environ 40 personnes et de la meilleure compagnie. Nous avons vu Madame de Valcé fort mal accueillie dans la société, mais aujourd'hui elle a cent mille livres de rente, et tout le monde va chez elle avec empressement. Elle en est d'une fierté inconcevable, elle ignore apparemment qu'elle n'en a pas plus de considération réelle: les gens qui ont une excellente maison sont comme les Rois, ils ne savent jamais ce qu'on dit d'eux: un bon souper fait faire souvent autant de faussetés et de bassesses que l'ambition en peut produire. Au reste, Duclos dit, avec beaucoup de raison: *Les hommes (a) ne peuvent juger que sur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes, parce que ceux qui les trompent sont bassement et adroitement perfides?* Il est vrai aussi qu'à moins d'être aveuglé par un amour-propre démesuré, il suffit d'avoir un peu d'expérience pour savoir qu'on peut toujours, quand on le veut, attirer du monde chez soi, même sans donner à souper; il n'est pas nécessaire pour cela d'être aimable, il faut seulement le desirer, garder sa chambre, et ouvrir sa porte. Voilà ce qu'il n'est pas inutile d'apprendre à une jeune personne pour la préserver de la vanité ridicule d'attacher un grand prix à des

(a) Considérations sur les Mœurs.

des liaisons étendues. Cette fureur d'attirer tout Paris chez soi occasionne une perte de temps qui n'est rachetée par aucun plaisir réel. Au milieu d'un semblable tourbillon, il est impossible de cultiver ses talens, d'orner son esprit de nouvelles connoissances, et de conserver le goût de l'étude, et de l'occupation. Mon intention n'est pas assurément que ma fille vive dans la solitude, je veux bien qu'elle se trouve quelquefois avec soixante personnes, pourvu qu'elle ne les rassemble pas chez elle. Je desire enfin qu'elle ne reçoive que ses amis et les gens qui lui paroîtront vraiment aimables, et alors elle n'aura jamais quarante personnes à souper. Au reste, M. et Madame de Valcé se ruinent, c'est acheter bien cher *la gloire* d'etre cité pour avoir une des meilleures maisons de Paris. Adieu, ma chère fille; je ne vous presserai point de m'écrire; vous devez juger, par ma tendresse pour vous, de l'impatience avec laquelle j'attends de vos nouvelles.

LETTRE XLII.

La Baronne à Madame de Valmont.

M. D'Ostalis est nommé Ambassadeur en**, il partira dans deux mois, et sa femme le suivra. Loin d'exiger ce sacrifice, il a pressé Madame d'Ostalis de rester en France, mais sans doute il étoit bien sûr qu'elle n'écouteroit que son devoir !—— Oui, tel est le devoir d'une femme ! Pour suivre son mari, il faut qu'elle abandonne, sans balancer, ses amis, sa famille, sa mère !———Adèle, peut-être, un jour fera ces mêmes sacrifices !——Cette cruelle idée me ravit ma seule consolation.—Madame d'Ostalis m'arrache le cœur quand elle me dit : *Adèle vous reste !*——Hélas, qui me répondra qu'elle me restera toujours !

Quel triste été je vais passer ! M. d'Almane et Théodore partent dans dix semaines, et moi——quinze jours après, j'irai m'établir à St. ***, cette petite terre que nous avons à six lieues de Paris, j'y resterai jusqu'à la St. Martin.

Adieu, Madame ; plaignez-moi.—Vous savez mieux qu'une autre tout ce que je dois souffrir en ce moment.

LETTRE XLIII.

La même à la même.

AH, sans doute, Madame, l'interêt de ce qui nous est cher peut nous faire supporter avec courage les privations les plus cruelles ! N'ai-je pas fait moi-mêmetoutes les démarches qui pouvoient, dans cette occasion, être utiles à M. d'Ostalis ?—— Eh, si l'on me prouvoit qu'Adèle, à deux mille lieues de moi, dût trouver le bonheur, croyez-vous que j'hesitasse un moment à me séparer d'elle ? Je ne lui sacrifierois même pas alors toute ma félicité ; en assurant la sienne, je ne pourrois me croire malheureuse.

Oui, Madame, je ne recevrai ici que mes amies particulières ; j'ai amené avec moi un Peintre en miniature, le seul Maître dont Adèle ait besoin à présent, car je puis suppléer tous les autres. M. Leblanc, un homme-d'affaires de M. d'Almane, passera aussi avec nous six mois, et il donnera à ma fille quelques connoissances générales sur les affaires dont une femme peut se trouver chargée, ainsi que le recommande le plus sage comme le meilleur des instituteurs. " Il seroit bon," dit M. de Fénélon, " que les jeunes personnes sus-" sent quelque chose des principales rè-

" gles

" gles de la Justice ! par exemple, la
" différence qu'il y a entre un *testament*
" et une *donation*, ce que c'est qu'un *con-*
" *trat*, une *substitution*, un *partage*, des
" *cohéritiers*, les principales règles du
" Droit ou des Coutumes du Pays où
" l'on est, pour rendre ces actes valides ;
" ce que c'est que *propres*, ce que c'est
" que *communauté*, ce que c'est que *biens*
" *meubles* et *immeubles*. Si elles se ma-
" rient, toutes leurs principales affaires
" rouleront là-dessus.—Les filles qui ont
" une naissance et un bien considerable
" ont besoin d'être instruites des devoirs
" des Seigneurs dans leurs Terres. Dites-
" leur donc ce qu'on peut faire pour em-
" pêcher les abus, les violences, les chi-
" canes si ordinaires à la campagne. Joi-
" gnez-y les moyens d'établir de petites
" Écoles et des Assemblées de Charité pour
" le soulagement des pauvres malades.—
" En expliquant les devoirs des Seigneurs,
" n'oubliez pas leurs droits, dites ce que
" c'est que *Fiefs*, *Seigneur dominant*, *Vas-*
" *sal*, *hommage*, *rente*, *dîmes infeodées*,
" *droit de Champart*, *lods et ventes*, *indem-*
" *nité*, *amortissement et reconnoissance*, *pa-*
" *piers terriers*, et autres choses semblables.
" Ces Connoissances sont nécessaires puis-
" que le gouvernement des terres consiste
" entièrement dans toutes ces choses (*a*)."

(*a*) *Education des Filles, par M. de Fénélon.* Les avantages infinis que les Femmes retireroient de ces connoissances sont beaucoup plus détaillés dans

Nous avons tous les matins une conversation de trois-quarts d'heure, avec M. Leblanc, sur cette matière. L'après-midi, Adèle écrit ce qu'elle a pu retenir : le lendemain, M. Leblanc rectifie son extrait, et ajoute à la marge les omissions importantes. Adèle gardera ces cahiers pour ne jamais oublier les choses qu'ils contiennent, il suffira qu'elle les relise seulement tous les trois mois. Je ne la fais point écrire à la leçon, parce qu'elle n'écouteroit pas avec autant d'attention, si elle n'étoit pas obligée de rendre compte de l'entretien quatre ou cinq heures après, et je ne lui fais pas donner les cahiers par son Maître, parce que l'explication la plus claire, et qu'on n'oublie jamais, est toujours celle qu'on fait soi-même.

Adèle trouve que la Champagne où nous sommes ne vaut pas notre habitation en Languedoc ; elle est aussi surprise qu'attendrie en découvrant la misère affreuse des Paysans des environs de cette petite Terre. Quoi ! tant d'infortunés, me dit-elle, si près de Paris, si près de cette multitude de gens riches !....——Devez-vous vous en étonner, lui dis-je, quand cette misère existe à Paris même ? Ce n'est pas où règnent le faste et l'ostentation que vous trouverez de la bienfaisance dans les

---

dans un excellent ouvrage Anglois, qui mérite d'être lu par les Mères de Famille et les jeunes Personnes, et qui a pour titre, *The Governess and the Ladies' Library*, La Gouvernante et la Bibliotheque des Dames, en quatre volumes.

riches, et de l'aisance parmi le peuple. Le luxe, dit-on, soutient les manufactures, fait vivre une multitude d'ouvriers; oui, quand il est modéré: mais quand il est excessif, il ruine également les particuliers et les ouvriers. Les premiers alors ne paient point, les derniers meurent de faim, et les marchands font banqueroute. Enfin, comment voulez-vous, lorsqu'on a cinquante mille livres de rentes, et qu'on en dépense quatre vingts, qu'on puisse faire de bonnes actions?——Maman, moi qui ne ferai point de dettes, et qui me trouverai toujours de l'argent de reste, je voudrois que vous eussiez la bonté de me guider dans l'emploi de la somme que je destine aux pauvres.———Et quelle est cette somme?———Cinq cents francs par an *de fixe*, et mon frère donnera autant, ce qui fait mille francs; mais nous desirerions consacrer cet argent à un objet déterminé, et qui ne changeât pas tous les ans——Je vous promets d'y penser, ai-je répondu, et même de vous seconder dans ce projet.———Maman, reprit Adèle, ne pourrions-nous pas former une petite association avec quelques personnes?——Cela est possible: mais il ne faut jamais faire des propositions de ce genre qu'à ses amis particuliers.—Vous n'approuvez donc pas ces quêtes que l'on fait quelquefois dans la société!———Nullement. Donnons autant que nous pouvons, c'est tout ce que la religion et l'humanité nous prescrivent.

crivent. Elles ne nous ordonnent point de demander l'aumône pour la faire. Pour moi, j'aimerois mille fois mieux vendre un de mes meubles pour soulager l'infortuné qui m'implore, que de me resoudre à demander de l'argent à trente personnes que je ne connoîtrois point, et qui me le donneroient avec autant de regret que de mauvaise grâce. Moi-même, je ne me suis jamais soumise à cette contribution que par politesse. Suis-je sûre que l'objet de la charité soit réellement digne de ma compassion ? Je ne le connois point. J'ai mes Pauvres que j'affectionne; cet argent qu'on m'oblige à donner leur appartient; la *Dame Quêteuse* le leur ravit, et m'ôte à moi le mérite et le plaisir si doux de le donner; elle jouira seule aussi de la petite portion de reconnoissance qui m'est dûe; ainsi j'aurois bien le droit de lui dire (si j'étois moins polie) : Refusez-vous une ou deux fantaisies, et vous completerez la somme que vous desirez, d'une manière infiniment plus noble, et beaucoup plus méritoire. Il seroit possible que ce discours fît peu d'impression, car je conçois bien qu'il est plus facile en général d'être indiscrète et importune, que charitable et bienfaisante.——Cependant, Maman, je vous ai entendue louer souvent Madame de *** sur sa bienfaisance, et c'est une *Dame Quêteuse.*—Si la bienfaisance de toutes les *Dames Quêteuses* étoit aussi vraie et aussi universellement reconnue, je ne condam-

nerois

nerois plus cet usage ; il me paroîtroit respectable. quoique, même alors, je fusse encore décidée à ne point l'adopter. Je vous le répète, revenons toujours à nos premiers principes, et ne nous en écartons jamais. Avant tout, il faut être *strictement juste ;* ce n'est pas l'être que d'abuser des égards et de la politesse des gens qu'on rencontre, pour en obtenir de l'argent qu'ils donnent à regret. Ainsi, cette seule raison m'inspireroit de l'aversion pour les *quêtes de société.*

Le jour même de cette conversation j'ai parlé à Madame de Limours et à Madame de S——, qui sont ici, du projet d'Adèle, et il est décidé qu'en effet nous nous associerons avec quelques autres personnes encore, pour former un petit établissement à deux lieues de Paris, afin que chaque associé puisse y présider tour-à-tour. Nos calculs ne sont point encore faits ; nous sommes seulement déterminées à former une école de six jeunes filles bien pauvres, que nous choisirons d'une bonne santé, d'une figure agréable, et toutes âgées de dix ans, et auxquelles nous ferons apprendre à lire, à écrire, à compter, et à travailler en linge. Nous louerons une petite maison pour elles, et nous les y établirons avec une bonne ouvrière, un homme, qui sera à la fois *l'économe* de la maison, et maître d'école des jeunes filles : nous leur donnerons en outre une cuisinière et une servante.

Nous

Nous prévoyons que cet établissement coûtera, par impossible, six mille francs par an. Notre projet est de ne garder ces jeunes filles que sept ans; les deux dernières années elles travailleront à leur profit; elles auront pour pratiques les Associés et les amis des Associés; ainsi elles sortiront à dix-sept ans de l'école, avec une petite somme d'argent, sachant bien travailler, lire, écrire, compter, &c. Un Associé sera le maître de donner un talent de plus à celle des jeunes filles qu'il aimera le mieux, comme de lui faire apprendre à broder, à coëffer, faire de la tapisserie, &c. Ces jeunes filles ayant reçu une excellente éducation pour leur état, seront très-faciles à placer, soit à Paris, soit en Province, d'autant plus qu'elles auront pour protecteurs tous les Associés. Le jour où elles quitteront l'école, elles seront toutes remplacées par six autres jeunes filles de dix ans; celles-ci passeront à l'école le même temps, et seront remplacées de même le jour de leur sortie, succession qui durera tant que vivront les Associés, qui se lieront entre eux par des engagemens respectifs, renouvelés tous les sept ans. Adèle est chargée de faire les réglemens de l'école, et l'instruction Chrétienne et Morale à l'usage des jeunes Filles; les Associés seront les *Censeurs* de cet ouvrage, et y feront les corrections qu'ils jugeront nécessaires. Vous, Madame, qui trouvez tant

de

de plaisir à faire le bien, vous imaginerez facilement combien ce projet nous occupe ; nous ne parlons plus d'autres choses, et Adèle a déjà fait une partie de l'instruction destinée aux jeunes filles.

Je reçois fort exactement des nouvelles du Chevalier de Valmont par mon fils, qui sent bien vivement le plaisir de se trouver cette année dans la même garnison ; et l'éloge du Chevalier occupe toujours une grande page de chaque Lettre que je reçois de Théodore.

LETTRE XLIV.

La même à la même.

De Saint ***.

J'AI fait connoissance, Madame, avec une personne que vous avez beaucoup vue autrefois à Narbonne, pendant un hiver que vous y avez passé ; c'est M. le Comte de Retel. Il me procure le plaisir de parler de vous, Madame ; ce qui me suffiroit pour le trouver aimable : il a d'ailleurs autant d'esprit que d'instruction, un peu de causticité et de singularité, mais une excellente réputation et un air de franchise qui me convient beaucoup. Il a une maison charmante à trois-quarts de lieue de

de la mienne, il nous a donné la permission d'aller nous promener dans son jardin, et c'est là que s'est formée notre liaison. Il ajoute peu de foi à l'instruction et aux talens des femmes; il a souri en voyant dans mon cabinet le plan de mon jardin levé par Adèle, ainsi que des paysages, des fleurs, et des miniatures de son ouvrage. Je me suis doutée qu'il avoit été plus d'une fois attrapé dans ce genre, et que l'expérience l'avoit rendu incrédule. " A Paris, le riche sait tout," dit Rousseau; " il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette Capitale est pleine d'Amateurs, et sur-tout d'Amatrices, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes; il y en peut avoir davantage, mais je n'en connois aucune parmi les femmes, et je doute qu'il y en ait (a)."

Pour moi, je dirai au contraire que *je connois à ceci deux exceptions*, Madame d'Ostalis et Adèle; ainsi, je puis croire *qu'il y en peut avoir davantage*, quoique je n'en aie pas la certitude, car je n'ai jamais vu d'autres *Amatrices* dessiner des vuës d'après nature, et faire des portraits ressemblans et corrects. Mais enfin, M. d[illegible]el a vu dessiner Adèle dans un jardin; *il l'a vue* peindre d'après nature, il a suivi toutes les

(a) [illegible] Emile, Tome II.

séances,

séances, et il est bien sûr à présent qu'il n'y a pas de *supercherie*. Cette découverte l'a fait passer subitement d'une extrémité à l'autre, car Adèle maintenant n'a point d'*Admirateur* plus sincère. L'autre jour nous avons joué par hasard (car *ces jeux d'esprit* sont peu de mon goût) à ce jeu, où chacun est obligé d'écrire un vers tour-à-tour. La plus jolie écriture du monde a fait reconnoître tous ceux qui étoient d'Adèle. M. de Retel, après avoir loué l'écriture, a examiné les vers avec attention. Comment donc, s'est-il écrié, non seulement pas une faute d'orthographe, mais pas une faute de versification !—Ainsi donc, Mademoiselle, a-t-il ajouté d'un ton un peu moqueur, vous avez appris à faire des vers; et par conséquent nous pouvons nous flatter de l'espérance de voir un jour de *vos productions*. Il est vrai, répondit Adèle, que Maman, pour me mettre en état de mieux sentir la mesure des vers, m'en a fait faire quelquefois, mais elle a su m'apprendre en même-temps à quel point ce talent, lorsqu'il n'est pas supérieur, peut rendre une femme ridicule—Eh bien, Mademoiselle, interrompit M. de Retel, pourquoi n'auriez-vous pas l'espoir d'égaler un jour les femmes qui se sont distinguées dans ce genre ?—— Parce que l'amour-propre, reprit Adèle, ne peut m'empêcher de connoître, que tous les vers que j'ai faits ne valent rien. Le papier que je tiens, dit M. de Retel,

tel, prouve que la modestie seule vous abuse. Voilà de la galanterie, dis-je à mon tour, mais Adèle sait bien qu'avec beaucoup de peine, elle ne pourroit parvenir qu'à faire des vers très-médiocres ; alors il vaut mieux écrire en prose. Le nom de Madame de Sévigné est immortel, et très-peu de personnes savent que Mademoiselle *Barbier* ait existé, quoiqu'elle ne soit morte qu'en 1742, et qu'elle ait fait plusieurs Opéras et beaucoup de Tragédies qui eurent du succès dans le temps. Pourquoi cela ? C'est que les Tragédies de Mademoiselle Barbier sont médiocres, et que les Lettres de Madame de Sévigné ont le degré de perfection dont ce genre d'écrire est susceptible. C'est qu'enfin il y auroit plus de mérite et de gloire à faire une chanson parfaite, qu'un mauvais Poëme épique ; quatre vers ont fait passer à la postérité M. de Saint-Aulaire *(a)*, et Chapelain seroit oublié depuis long-tems, si quelques Auteurs célèbres n'eussent pris la peine de le critiquer. Ainsi, puisque Adèle écrit bien une Lettre, et qu'elle fait mal des vers, je lui conseille de s'en tenir toujours à la prose. Mais, dit Madame de Limours, si, née avec de l'ésprit, élevée avec autant de soin, elle veut par la suite se distinguer, devenir *Auteur* par exemple, l'en détourneriez-vous ? —Non, parceque si je n'ai pas encore la

(a) Son impromptu fait pour Madame la Duchesse du Maine.

certitude qu'elle puisse faire un jour un *excellent Ouvrage*, je suis sûre du moins qu'elle n'en fera pas un mauvais, quand son esprit sera entièrement formé. —Mais vous dites qu'un *excellent ouvrage* peut seul passer à la postérité?......—Oui, un Ouvrage de pur agrément, mais un Ouvrage qui auroit un but moral, pourroit se passer de génie et de supériorité, pourvu qu'il fût purement écrit. L'Auteur qui ne veut que briller n'a nul droit à l'indulgence; s'il ne plait pas, il a tort, et n'est plus bon à rien, mais je pardonne de grands défauts et de la médiocrité à celui qui m'instruit et m'éclaire; je ne pourrois sans ingratitude le juger avec sévérité; son Livre, fût-il denué de tout agrément, fût-il même ennuyeux, s'il est utile, mérite de l'estime, et sera toujours lû. C'est ainsi que plusieurs Ouvrages de Sciences, faits sans génie, et quelques Ouvrages de Morale médiocrement écrits, sont parvenus à la postérité, uniquement parcequ'ils sont utiles: et voilà pourquoi je détournerai toujours une jeune personne de la manie des vers: on ne peut rien faire de véritablement utile dans ce genre *(a)*, qui, par conséquent,

(a) Je sais bien que Molière a réformé beaucoup de ridicules, et que les Pièces de Corneille sont faites pour élever l'âme; mais dans tous les Ouvrages dramatiques (sans excepter même ceux de ce grand Homme) la morale n'est jamais qu'un *accessoire*, et non le but principal; le véritable desir de l'Auteur est de plaire et d'émouvoir les passions;

exige nécessairement des talens supérieurs; ainsi, il est beaucoup plus sensé de choisir celui dans lequel on est sûr de se distinguer avec seulement de l'instruction et du bon sens, et qui peut, si l'on a du génie, élever au rang glorieux de ces grands Ecrivains, également dignes de l'admiration des hommes par leurs talens sublimes et par l'usage qu'ils en ont fait.

Cette dissertation a détruit la crainte qu'éprouvoit M. de Retel, qu'Adèle ne fît des vers avec prétention. Madame de Limours est persuadée qu'il finira par devenir amoureux d'Adèle; cet établissement seroit fort au-dessus des espérances que je dois naturellement concevoir pour ma fille; cependant il ne me tente point. M. de Retel a cent mille livres de rentes et un très-beau nom, mais il a trente-sept ans et un personnel qui peut déplaire à une jeune personne; si la laideur n'est pas absolument révoltante à des yeux indifférens, il seroit très-possible qu'elle l'empêchât d'être aimé de sa femme. Je suis loin de desirer qu'A-

---

passions; tout ce qu'on exige de lui, c'est que son dénouement soit *instructif*. Il peut être dangereux pendant plus de quatre actes et demi, pourvu que la dernière scène soit morale. M. de la Motte, en parlant du danger des Pièces de Théâtre, relativement aux mœurs, ajoute: "Nous instruisons un moment, mais nous avons long "temps séduit; le remède est trop foible et vient "trop tard." *Oeuvres d'Houdar de la Motte, cinquième volume.*

dèle ait *de la passion* pour son mari, mais je veux qu'elle puisse l'aimer, et que par conséquent il n'ait rien de désagréable. Je n'ignore pas que cette considération n'est en général d'aucun poids, et qu'avec de la naissance et de la fortune, un homme est rarement refusé pour sa figure, quelque choquante qu'elle puisse être ; moi, j'ai des principes différens, et quand le bonheur de ma fille me seroit moins cher, la religion seule m'empêcheroit encore de la sacrifier à l'ambition, et de lui donner un mari qui pourroit inspirer du dégoût ; et même si, de son propre mouvement, elle faisoit un choix semblable, je m'y opposerois (à moins qu'elle n'eût vingt-cinq ans) ; je m'y croirois obligée, car je n'attribuerois qu'à *son innocence* cette prétendue preuve de raison.

LETTRE

LETTRE XLV.

Le Baron au Vicomte.

De Strasbourg.

IL faut absolument, mon cher Vicomte, changer quelque chose à notre plan ; ou, pour mieux dire, remédier aux inconvéniens causés par l'indiscrétion de Madame de Limours. Théodore me parle avec plaisir de Constance, mais il est trop sûr qu'il aura le bonheur de vous appartenir, pour s'occuper vivement de cette idée ; il y compte ; c'en est assez pour n'y plus réfléchir. J'essaierois en vain d'affoiblir ses espérances, les derniers adieux de Madame de Limours sont trop présens à sa pensée !.... Cependant la Comtesse Anatolle vient d'arriver ici (car vous savez que la grand' mère de son mari habite Strasbourg) ; chaque jour elle est l'objet d'une fête nouvelle, elle distingue Théodore, et Théodore la retrouvera cet hiver à Paris.....Tout ceci m'inquiète ; après beaucoup de réflexions là-dessus, je crois que nous n'avons d'autre parti à prendre que celui *de nous brouiller* vous et moi, non pas ouvertement, car il

ne faut pas négliger entièrement les vraisemblances ; *l'affaire de Desormeaux* peut nous servir de prétexte ; nous nous sommes trouvés en concurrence de sollicitations, je viens de l'emporter ; vous prenez de l'humeur, vous m'écrivez une Lettre *très-sèche*, je la montre à Théodore ; d'un autre côté, vous vous plaindrez de moi à la Vicomtesse ; de retour à Paris, nous retrouverons cette dernière inquiète, alarmée ; voilà tout ce que je desire, je me charge du reste. Adieu, mon cher Vicomte ; en attendant que nous *soyons brouillés*, croyez qu'il n'y a rien au monde qui pût affoiblir mon amitié pour vous.

LETTRE XLVI.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

De Saint . . .

OUI, ma chère fille, depuis que vous êtes à ***, j'ai reçu deux Lettres du Comte de Roseville, car il est vrai que je desirois avoir de vos nouvelles *de plus d'une manière*. Il répond avec détail à toutes mes questions sur vous, et vos enfans ; il me mande que non-seulement vous êtes *belle comme*

comme le jour, mais que vous n'avez l'air ni *tri te* ni *abattu,* et qu'en arrivant, vous n'étiez pas fatiguée le moins du monde de votre long voyage ; enfin, sa relation est entièrement conforme à la vôtre, et cette confirmation m'étoit bien nécessaire. Je ne doute point de votre raison, je compte sur vos promesses, mais vous savez qu'il n'est point d'inconséquences et de craintes chimériques qu'une tendresse véritable ne doive faire excuser.

Enfin, ma chère fille, le Comte de Retel a justifié la prédiction de Madame de Limours. Voici la copie de la Lettre que j'ai reçue de lui hier au soir :

« Vous savez, Madame, que pour être « en état de parler d'une affaire impor- « tante, il faut avoir toute sa raison, *la* « *tête froide et le cœur libre;* je suis en- « core dans cette situation, mais je n'ai pas « un moment à perdre si je veux en profi- « ter. Depuis près de six mois que j'ai « l'avantage de vous connoître, je suis « devenu beaucoup moins incrédule ; par « exemple, je ne croyois pas que l'éduca- « tion d'une jeune personne pût contribuer « à son établissement ; il est vrai que je « n'avois guères vu jusqu'ici d'*éducations* « qui méritassent d'être comptées pour « quelque chose. Mais à présent je con- « çois qu'on puisse avoir la tête tournée par « une personne qui réuniroit à des talens « enchanteurs, à l'esprit le plus orné, une

« figure

" figure charmante et le caractère le plus " aimable ; une personne semblable pour- " roit séduire également les gens frivoles " et les sages ; en se montrant, elle attire- " roit tous les cœurs, elle les fixeroit en se " faisant connoître. Pourquoi, lorsqu'on " veut se marier, ne demande-t-on que de " *l'argent ?* C'est qu'on demanderoit pres- " que toujours en vain une éducation dis- " tinguée ; nous ne desirons point les choses " qui nous paroissent chimériques, et sou- " vent l'on ne cherche qu'une femme riche, " parcequ'on désespère d'en trouver une " à la fois jolie, aimable, instruite, et spi- " rituelle. Enfin, Madame, j'ai trente-sept " ans, et Mademoiselle d'Almane (car il " faut bien trancher le mot) n'en a que dix- " sept. Elle est charmante à tous égards, " et je ne pourrois faire valoir en ma fa- " veur que le desir que j'aurois de la rendre " heureuse, et mon attachement pour vous, " Madame !——Je n'ignore pas que vous " ne croirez son éducation finie que lors- " qu'elle aura dix-huit ans et demi ; j'admire " trop votre ouvrage, Madame, pour ne " pas desirer vivement que rien ne puisse " manquer à sa perfection. Si vous aviez " d'autres vues, je n'ai pas le droit de vous " demander votre secret, mais j'ai celui " d'attendre d'un caractère tel que le vô- " tre, une franchise qui puisse me préser- " ver du malheur de nourrir des espéran- " ces chimériques. Je vous le répète, " Madame, *je ne suis point encore amou-*

" *reux*; mais si votre réponse ne m'est pas " favorable, dépêchez-vous de me l'envoyer, et de m'oter tout espoir."

Après avoir lû cette Lettre, je fis appeler Adèle, et je la lui montrai. Que pensez-vous de cette nouvelle proposition? lui dis je.——Mais, répondit Adèle, j'épouserois M. de Retel sans chagrin.——Sans chagrin! ce n'est point assez.——Je ne pense pas que je puisse jamais me marier avec joie, mon état est si heureux!—M. de Retel est un honnête homme, il a de l'esprit; en demandant votre main, il prouve qu'il vous aime, puisqu'il a cent mille livres de rentes, un beau nom, et qu'il est titré.——L'ambition et la vanité ne décideront jamais un choix fait par votre fille, votre Elève! — Cependant je sentirois peut-être mieux qu'une autre personne de mon âge le prix d'une fortune considérable: vous m'avez appris combien les richesses peuvent ajouter au bonheur, quand on en sait faire un digne emploi, mais j'avoue que j'éprouverois une sorte de repugnance à m'unir à un homme pour lequel je ne serois qu'un mauvais parti, surtout si, comme M. de Retel, il étoit absolument dépourvu de tout agrément extérieur, car je craindrois qu'il pût me soupçonner d'avoir moins consulté la raison et l'estime, que l'intérêt et l'ambition. J'entends, dis-je en souriant, vous aimeriez mieux que M. de Retel eût une figure agréable,

ble, et quelques années de moins : on peut concevoir cette délicatesse.... Plaisanterie à part, reprit Adèle ; si M. de Retel, tel qu'il est, n'avoit qu'une fortune assortie à la mienne, et que vous m'assurassiez, Maman, qu'il possède en effet toutes les bonnes qualités qu'il paroît avoir, je me déciderois à l'épouser sans aucune peine, et je suis très sûre que je serois heureuse avec lui, car alors le motif qui me le feroit choisir ne pourroit être douteux : en le préférant à un jeune homme, je prouverois une raison supérieure à mon âge, je mériterois son affection et l'estime du public.—J'approuve, ma chère Adèle, cette manière de penser, elle est entièrement conforme à la mienne, et je vais remercier M. de Retel.—J'en suis bien aise, Maman, je vous l'avoue ; cependant, je vous le répète, ne croyez pas que ce soit l'âge de M. Retel qui me donne de l'éloignement pour lui, je sais très-bien qu'un homme n'est point *vieux* à trente-sept ans ; il me semble même que je serois flattée d'avoir un mari qui eût de l'expérience et de la considération ; je n'ai fait encore qu'entrevoir le monde, mais j'ai déjà vu combien tous les jeunes gens rendent leurs femmes malheureuses ; le Comte Anatoile, par exemple, et tant d'autres !—Je vous proteste, Maman, que j'aimerois beaucoup mieux épouser un homme de trente-sept ans qui seroit aimable, qu'un jeune homme de vingt-trois ans. A peine Adèle eut-elle

elle prononcé ces mots *de vingt-trois ans*, qu'elle rougit à l'excès, comme si elle eût nommé le Chevalier de Valmont; c'étoit en effet la même chose, car c'étoit bien là sa pensée. Je fus charmée qu'elle me fournît elle-même un prétexte naturel de lui parler du Chevalier de Valmont; je me gardai bien d'augmenter son embarras en paroissant attacher de l'importance à la naïveté qui venoit de lui échapper. En vérité, dis-je en riant, il y a bien-là de quoi rougir; parceque vous pensez au seul jeune homme à marier que vous connoissez, pouvez-vous craindre de ma part une ridicule interprétation?——Ah, Maman, reprit Adèle en m'embrassant avec un reste d'émotion, je ne craindrai jamais que vous lisiez au fond de mon ame.—J'en suis bien certaine, et croyez que tous vos sentimens me sont parfaitement connus——Eh bien Maman, je me flatte que je n'en ai point que vous puissiez désapprouver? L'air d'inquiétude d'Adèle, en disant ces paroles, et l'ingénuité de la question même, me firent sourire. Quoi donc, repris-je, n'en êtes-vous pas sûre?——Mais je vous crois mieux que moi-même.—Soyez donc tranquille, car vous êtes parfaitement raisonnable.——Je le pensois en effet.——Le Chevalier de Valmont est le fils d'une personne que vous aimez depuis votre enfance; il est l'ami de votre frère, il a beaucoup d'agrémens, il annonce des vertus, il doit vous inspirer plus d'intérêt qu'aucun

autre

autre jeune homme de son âge ; mais vous m'avez entendu dire souvent que Madame d'Olcy, sa tante, avoit depuis long-temps des vues pour son établissement ; et d'ailleurs, vous savez bien vous-même que vous pouvez prétendre à un mariage infiniment plus avantageux ; vous savez mieux encore qu'il ne vous est pas permis de disposer de votre cœur, et que nous sommes toujours maitres d'en régler les mouvemens. . . . Aussi, Maman, soyez bien sûre que je n'ai jamais pensé deux minutes de suite à la personne dont vous parlez ; il est vrai qu'il m'intéresse plus *qu'aucun autre jeune homme* : mais quoique je l'aie vu souvent, il est trop jeune pour que j'aie jamais pu m'entretenir avec lui ; je ne puis juger ni de son esprit ni de son caractère, je connois beaucoup mieux M. de Retel que lui : ainsi à moins que je n'eusse la tête absolument tournée par de mauvais Romans où l'on voit tant d'exemples de ces prétendues *passions invincibles* qui naissent subitement à la *première vûe*, comment pourrois-je seulement me persuader que ce que j'éprouve pour lui soit un véritable mouvement de préférence ? Mon frère l'aime beaucoup, mais il sait combien il seroit peu convenable qu'il m'entretînt d'un jeune homme de cet âge ; et de sa vie il ne m'a prononcé son nom. Je n'entends jamais parler de lui, j'ignore absolument quelle est au fond sa conduite, j'en ai vaguement bonne opinion, puisque mon père souffre sa liaison avec mon frère,

mais

mais je ne puis savoir s'il n'a pas quelque attachement particulier, ou quelque défaut essentiel dans le caractère : en un mot, je lui trouve une figure agréable ; il me paroit simple, poli, réservé, c'en est assez pour inspirer de la bienveillance, et non pour faire naître l'amitié. Voilà comme on pensera toujours, repris-je, quand on n'aura pas une imagination exaltée, enfin, quand on possédera la raison, l'esprit, et la pureté de cœur de *Clarisse*, de *Miss Biron*, ou d'*Adèle*. Je vois avec plaisir que vous avez la tête trop bonne et trop froide pour vous exagérer à vous-même vos propres sentimens, illusion qui a perdu tant de jeunes personnes ; cependant il suffit que vous ayez démêlé au fond de votre ame cette *préférence* dont vous venez de parler, pour éviter avec soin l'objet qui l'a fait naître, et pour écarter de votre imagination tout ce qui pourroit vous en rappeller le souvenir. C'est un devoir que la modestie et la prudence vous imposent également. Il est bon de vous accoutumer déjà à le remplir avec scrupule, ce devoir, indispensable dès à présent, et qui par la suite, deviendra sacré, quand vous serez mariée. Par exemple ; votre mari sera surement un honnête homme, puisque je vous le choisirai ; mais je m'attacherai trop aux qualités essentielles, pour vous pouvoir répondre qu'il ait beaucoup d'agrémens ; ainsi, il sera possible que vous rencontriez quelques personnes plus aima-

 bles,

bles, alors le plus léger *mouvement de préférence* ne vous seroit pas permis, et aussitôt que vous l'éprouveriez, il faudroit le combattre et l'anéantir, effort qui ne sera jamais pénible pour vous. Au reste, il est bien rare qu'une personne parfaitement honnête ne soit pas à l'abri de ces petites surprises, quelques légères et quelques passagères qu'elles puissent être. Le devoir, l'habitude, l'estime, et la reconnoissance, forment les vrais attachemens; ainsi, l'époux que je vous donnerai vous deviendra surement trop cher, pour que vous puissiez seulement apprécier dans les autres les agrémens qu'il n'auroit pas. Vous savez bien que le Chevalier de Valmont n'est pas, à la rigueur, un parti sortable pour vous; cependant il est libre, vous n'êtes point mariée; ainsi, cette *sorte de préférence* qu'il vous inspire ne m'étonne pas: mais si demain je vous déclarois que mon choix est fait, si je vous présentois l'homme qui sera votre mari, je suis certaine que, dès cet instant, le Chevalier de Valmont seroit absolument banni de votre souvenir. Oh oui, Maman, s'écria Adèle, n'en doutez pas, *tout naturellement* je n'y penserois plus. Au reste, je n'y pense guères dès-à-présent, mais je sens combien tout ce que vous venez de dire est juste et raisonnable, et je vous promets *d'anéantir entièrement ce petit mouvement de bienveillance.* Quand il seroit plus vif, je le pourrois encore sans peine, j'ai des occupations qui me plaisent tant!—

des

des objets qui me sont si chers !... Seulement ma petite Hermine suffiroit pour me distraire d'un sentiment mille fois plus sérieux——Ah ! je n'en doute pas.——Nous allons retourner à Paris, il va revenir de Strasbourg, quelle doit être ma conduite ? ——Je le prierai à souper plus rarement, et toujours avec beaucoup de monde ; ces jours-là j'aurai soin d'avoir Madame de Limours, qui ne se met point à table, vous resterez avec elle dans le sallon, et quand nous y rentrerons, vous irez vous coucher. Du reste, n'y pensez jamais, et ne m'en parlez plus, car cette espèce de conversation est désormais inutile, puisque celle-ci ne peut me laisser la plus légère inquiétude. A ces mots, j'embrassai Adèle, et je changeai d'entretien. Vous pouvez juger par ce détail, ma chère fille, si je dois être contente *de la tête et de la raison d'Adèle.* Elle est cependant dans la situation la plus dangereuse où puisse se trouver une jeune personne ; elle connoît, depuis son enfance, un jeune homme charmant, l'ami de son frere, et le fils d'une femme avec laquelle je suis intimement liée ; elle sait d'ailleurs que si elle ne faisoit pas un mariage brillant en épousant le Chevalier de Valmont, du moins elle n'en feroit pas un qu'on pût blâmer ; enfin, elle est naturellement d'une extrême sensibilité, et cependant elle n'a point *de passion !* C'est précisément parcequ'elle est véritablement sensible, parceque son cœur est rempli des

plus

plus doux sentimens. *Le besoin d'aimer* ne la tourmente pas, puisqu'il est satisfait; elle ne passe point les nuits à lire Zaïde, la Princesse de Clèves, le Siège de Calais, Cleveland, &c. elle a lû ces Romans à treize ans, et avec moi; elle pourroit les relire à présent sans danger, la première impression est faite; elle ne verra jamais dans des Ecrits semblables que le délire d'une imagination exaltée; elle lit *Clarisse, Pamela, Grandison*; elle y voit combien l'amour a peu de pouvoir sur le cœur d'une femme raisonnable; elle doit se dire: Ces trois Ouvrages sont universellement regardés comme ce qu'il y a de plus beau dans ce genre, ils n'ont rien perdu de leur réputation, ils offrent donc une fidele peinture du cœur humain, car quel mérite peut exister sans la vérité? Si les Héroïnes de Richardson ne sont pas des êtres imaginaires, si cette angélique et sublime Clarisse, cette vertueuse Pamela, n'ont pas des caractères forcés, si elles sont également touchantes et intéressantes, ces Romans sont des chefs-d'œuvre, alors il faut mépriser tous les autres; il faut croire nécessairement que c'est au déréglement de l'imagination, et non à la sensibilité de l'ame, que l'amour doit sa plus grande force, et qu'une femme modeste, raisonnable, et vertueuse sera toujours à l'abri des emportemens de cette passion, même quand elle pourroit s'y livrer légitimement.

Bon soir, ma chère fille; le Courier ne part

part que Lundi, Adèle m'apportera demain *sa dépêche* pour vous, et je vous écrirai encore dans sa Lettre.

LETTRE XLVII.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

JE puis à présent, ma chère tante, vous donner tous les détails que vous desirez sur ce Pays-ci; tout ce qu'on vous a dit du jeune Prince, Elève du Comte de Roseville, est encore au-dessous des éloges qu'il mérite : il est impossible d'être plus poli, plus aimable, et d'avoir plus de dignité : il m'a rappellé cette définition de La Bruyère;

« La fausse grandeur est farouche et « inaccessible ; comme elle sent son foible, « elle se cache, ou du moins ne se mon- « tre pas de front; et ne se fait voir « qu'autant qu'il faut pour imposer, et ne « paroît point ce qu'elle est, je veux « dire une vraie petitesse. La véritable « grandeur est libre, douce, familière, po- « pulaire.———Elle ne perd rien à être « vue de près; plus on la connoît, plus « on l'admire.——On l'approche tout en- « semble avec liberté et avec retenue," &c.

Le Prince a autant d'instruction que de grâces, et il est également simple, bon,

naturel,

naturel, et spirituel. Il a sans effort cette variété de tons qui montre à la fois une excellente éducation, de l'esprit, et de la délicatesse; il ne parle point à un vieillard du ton et avec l'air dont il parleroit à un jeune homme; s'il adresse la parole à une femme, c'est toujours avec cette espèce de son de voix *bas et radonci*, qui donne aux complimens les plus communs l'expression de la déférence et du respect. Il s'exprime d'une manière simple, mais correcte; tout ce qu'il dit paroît obligeant parce qu'il écoute les réponses qu'on lui fait, et qu'il n'interroge jamais avec distraction. Il a le sourire le plus aimable, il ne le prodigue pas, mais il a toujours l'air ouvert et serein, et je ne connois point *de regard* qui exprime mieux que le sien la bienveillance et la bonté. Il protège, il encourage les Sciences, les Lettres, et les Arts, mais avec discernement. Il vient de fonder deux prix; l'un pour les Gens de Letres et les Savans, l'autre pour les Peintres et les Sculpteurs. L'Académie de * * est chargée par lui de donner tous les ans une médaille d'or à l'Homme de Lettres ou au Savant qui a fait le meilleur Ouvrage dans le cours de l'année, sous la condition expresse que le sujet nommé jouira d'une bonne réputation, et n'aura précédement rien écrit contre la Religion, le Gouvernement, et les Mœurs. Le choix de l'Académie est jugé en dernier ressort par le Prince, de

manière

manière qu'il est doublement glorieux d'obtenir la médaille, puisqu'elle est à la fois le prix des vertus ainsi que des talens, et le gage assuré de l'estime et de la protection particulière du Prince. L'Académie de Peinture donne, aux mêmes conditions, une médaille d'or alternativement au Sculpteur et au Peintre le plus distingué, pourvu, comme vous le croyez bien, qu'on ne puisse lui reprocher, d'avoir avili son talent par une seule production indécente. Le Prince, depuis son mariage, a formé plusieurs établissemens de bienfaisance; il ne s'est pas contenté de donner de l'argent, il a fait lui-même le choix des Administrateurs, et il a donné le plan général de l'Administration qu'il juge la meilleure. Enfin, il est chéri de tout ce qui l'approche, il est adoré du Peuple et de la Nation, il fait les délices du Père le plus tendre, la gloire et le bonheur du Gouverneur heureux qui a su former un tel Prince.

J'ai vu la semaine passée, pour la première fois, cet intéressant et malheureux Chevalier de Murville; j'ai été chez lui, car il est dans un état de langueur qui ne lui permet plus de venir à ***; il savoit, par le Comte de Roseville, que j'ai connu Cécile, il m'en a parlé. Le temps et la raison, m'a-t-il dit, m'avoient rendu quelque tranquillité, mais je vous avoue que la rencontre inopinée de M. d'Aimeri, la vue de ce jeune Charles ——la nouvelle de

de la mort de Cécile, les détails de cette mort——tous ces événemens m'ont porté un coup mortel. La vie m'est devenue, sinon insupportable, du moins à charge; j'en vois approcher le terme avec joie! En parlant ainsi, ses yeux se remplissoient de larmes. Je le plains, il est sensible, il est souffrant, mais je suis bien loin de l'admirer; s'il n'eût pas pris plaisir à nourrir lui-même sa douleur, il n'y succomberoit pas aujourd'hui; avec autant de sensibilité, mais avec une tête moins romanesque, et plus de force d'ame, il auroit triomphé de la passion dont il est la victime. Il a regardé sa foiblesse comme une vertu, et sa douleur comme un devoir; il ignoroit que le premier devoir de l'homme est de conserver sa raison, qui lui fut donnée pour guérir les blessures les plus profondes de son cœur, et pour lui faire supporter avec un noble courage tous les revers de la fortune.

Adieu, ma chere tante! il m'est permis de parler de *courage* quand vous êtes à Paris, et moi à **, et quand personne ne remarque la plus légère altération dans mon caractere et dans mon humeur.

LETTRE

LETTRE XLVIII.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

De Paris.

CE matin, à peine étions-nous arrivées, qu'Adèle a couru précipitamment dans sa chambre, et au bout d'un quart-d'heure, elle est revenue en tenant une grande boîte que j'ai reconnue dans l'instant. Tenez, Maman, m'a-t-elle dit, en rougissant, je veux écarter tout ce qui pourroit me rappeller le *moindre souvenir*... Ainsi je vous donne cette petite collection de cailloux.— Et la jolie tablette de bois d'Acajou!—— Elle est garnie de tous les joujoux d'Hermine. A ces mots, j'ai pris la boîte; en la recevant, j'ai cru entendre un léger soupir.—J'ai serré la collection avec soin, car je ne la regarde que comme un dépôt, et je compte bien la rendre un jour.

Madame de *** est morte hier, elle n'a pu survivre à sa fille. S'il est une perte dont il soit permis d'être inconsolable, s'il est une douleur que la raison ne puisse faire supporter, c'est sans doute celle qui vient de couter la vie à Madame de ***. Si elle a succombé à son sort, elle n'a été la victime que du sentiment le plus pur et le plus naturel, et de la plus vertueuse de toutes les passions. Eh bien, cette femme

femme que le chagrin a conduite au tombeau, cette femme qui donnoit la moitié de sa pension aux pauvres, cette femme enfin si sensible, paroissoit froide à bien des gens : elle ne vantoit ni sa tendresse pour sa fille, ni les charmes attachés à la bienfaisance ; elle ne s'amusoit pas à disserter, *elle agissoit;* elle ne s'enorgueillissoit point d'être bonne mère, d'être charitable ; elle étoit l'une et l'autre sans effort, et ne pensoit pas mériter des éloges en remplissant des devoirs qu'elle chérissoit. Quand Madame de *** perdit sa fille, on n'a cité d'elle ni *mots touchans* ni *scène d'éclat;* elle ne peignoit pas son désespoir *avec éloquence :* la douleur qui consume n'éclate pas !——Dans le même temps, Madame de Blinville devint veuve ; on ne parla, pendant six semaines, que de l'excès de son affliction ; on en contoit les traits les plus intéressans, les plus pathétiques ; elle devoit renoncer *à la dissipation, à la société, et consacrer le reste de ses jours à l'amitié, à la solitude.* ——Aujourd'hui, c'est-à-dire, huit mois après, Madame de *** n'existe plus, et Madame de Blinville vient de reparoître dans le monde, plus aimable, plus brillante, et plus intriguante, que jamais. Il ne faut pas se consoler si vîte quand on a pris l'engagement de s'affliger toujours. Lorsque, dans un semblable malheur, c'est la raison qui nous soutient, on est resigné, et non consolé ; on supporte ses maux avec force,

force, mais on les sent ; le temps les affoiblit, et ne sauroit les guérir entièrement ; la seul insensibilité les peut faire oublier. Une vraie douleur laisse une trace ineffaçable, même après l'avoir su vaincre : on ne se retrouve plus ce qu'on étoit avant de l'avoir éprouvée. Quand on a perdu l'objet qu'on aimoit le mieux, si, au bout d'un an, au bout de dix ans, on a la même humeur, le même maintien, la même physionomie, les mêmes goûts qu'on avoit avant cette perte, on n'a jamais véritablement aimé.

Madame de Limours est au désespoir : elle croit de très-bonne-foi que le Vicomte et M. d'Almane sont presque brouillés au sujet de l'affaire de Désormeaux. Le Marquis d'Hernay, qui veut absolument se marier, desireroit fort épouser Constance ; il va beaucoup chez M. de Limours, qui le traite à merveille : la Vicomtesse voit tout en noir, et, comme à son ordinaire, regarde comme assuré tout ce qu'elle craint : il est affreux pour moi d'être la confidante de son chagrin, et de ne pouvoir la tirer d'erreur ; mais si je lui disois la vérité, Constance en seroit instruite un quart-d'heure après, toute la maison le sauroit le jour même, et M. d'Almane ne me le pardonneroit pas. La pauvre Vicomtesse s'afflige d'un malheur imaginaire, son amie intime n'ose la désabuser, voilà pourtant à quoi l'indiscrétion expose ! Au reste, quand elle me parle de ses craintes, je lui répète toujours

toujours qu'elle s'alarme sans raison ; que pour moi, au fond, je suis parfaitement tranquille, mais elle ne m'écoute point, et rien ne peut la rassurer. D'un autre côté, la petite Constance se désole. Depuis l'enfance, ayant l'idée qu'elle doit être un jour la femme de Théodore, elle a pris pour lui un sentiment qui fait son malheur à présent, et qui est devenu trop vif pour qu'il puisse jamais la rendre heureuse ! Et si réellement M. d'Almane et le Vicomte se brouilloient, si l'on donnoit à Constance un autre mari, que deviendroit-elle ?—— Elle n'a que quinze ans, et déjà son cœur n'est plus à elle ! Aussi elle est triste, indolente, nul plaisir ne la distrait, nulle occupation n'a d'attrait pour elle, l'amitié même ne la touche que foiblement ; elle aime Adèle, non comme elle en est aimée, mais parce qu'Adèle est la sœur de Théodore ; enfin, son imagination n'est fixée que sur un objet, son cœur est rempli d'une passion qui absorbe tous les autres sentimens. Ce n'est point là, je vous l'avoue, la belle-fille que j'aurois désirée ! Cependant elle a d'excellentes qualités, elle est d'une extrême douceur, elle se doute à peine qu'elle est belle, elle a quelques talens agréables, et ne manque pas d'instruction ; elle a trop de timidité et de paresse pour paroître jamais bien aimable ; elle éprouvera un sentiment trop exclusif pour pouvoir s'attacher des amis tendres, mais elle intéressera générale-

ment,

ment, et ne se fera point d'ennemis. Adieu, ma chère fille; j'ai répondu à toutes vos questions, et votre dernière Lettre ne répond pas à toutes les miennes. Par exemple, vous ne me parlez point des gens avec lesquels vous vivez intimement: je ne les connois pas, qu'importe? Sont-ils des étrangers pour moi, s'ils vous plaisent, s'ils deviennent vos amis? Je veux savoir leurs noms, je veux des détails sur leurs caractères, et même leur figure. Je veux enfin pouvoir me représenter les personnes qui vous entourent. Adieu, ma chère enfant; je soupe ce soir chez Madame de Limours, avec Madame de S**, la Comtesse Anatolle, et le Chevalier d'Herbain; vous croyez bien que nous parlerons un peu de la——, cependant la Vicomtesse est fâchée contre vous, parce que *vous n'admirez* pas son Héros, le Chevalier de Murville, elle ne vous trouve *pas digne d'être temoin du grand exemple qu'il donne.* Adieu, ma chère et charmante amie; parlez-moi davantage de vous et de tout ce qui vous environne, ou je vous parlerai moins de moi et de Paris.

LETTRE XLIX.

La même à la même.

De Paris.

ENFIN, Théodore est réellement amoureux de Constance, l'inquiétude a développé sa passion, et il aime d'autant plus vivement dans ce moment, qu'il s'apperçoit qu'il est aimé. J'ai fait une découverte que je ne puis confier qu'à vous seule, c'est que la Comtesse Anatolle *se laisse persuader* qu'elle a du penchant pour Théodore. Madame de Valcé n'a jamais eu de goût plus vif que celui qu'elle affiche pour M. de Remicourt; ce dernier est fort peu aimable, mais, avec l'air le plus capable et le plus discret, il a déjà perdu trois ou quatre femmes, par conséquent il est à la mode; voilà de bonnes raisons pour attacher et même pour fixer Madame de Valcé; jugez donc de ses craintes en voyant M. de Remicourt infiniment occupé de la Comtesse Anatolle!—Dans cette extrêmité, elle n'imagine rien de mieux que de persuader à la Comtesse qu'elle a *un sentiment* secret pour Théodore, entreprise assez facile avec une jeune personne qui n'a que dix-neuf ans, et dont l'imagination est aussi vive. Si la Comtesse Anatolle croit aimer Théodore,

Théodore, elle ôtera toute espérance à M. de Remicourt ; d'ailleurs, Madame de Valcé déteste sa sœur, elle n'a que trop pénétré ses sentimens ; si Théodore pouvoit s'attacher sérieusement à la Comtesse Anatolle, Constance perdroit un amant aimé, un époux qui lui est destiné depuis l'enfance, tout cela seroit bien agréable. Voilà, ma chère fille, ce que j'ai pénétré et vu clairement, après avoir passé deux ou trois soirées avec Madame de Valcé, la Comtesse Anatolle, et M. de Remicourt. Quand on a découvert de semblables desseins, je crois qu'il n'est pas fort difficile de les empêcher de réussir.

Oui, ma chère fille, je suis parfaitement contente de l'impression que le monde fait sur Adèle ; plus elle apprend à le connoitre, et plus elle s'affermit dans les principes que je lui ai donnés. Le monde achève de gâter une mauvaise tête, mais il perfectionne encore un esprit sain et juste, suivant (comme le dit M. Dumarsais) cet axiome : *Que tout ce qui est reçu, est reçu suivant la disposition et l'état de ce qui reçoit ; c'est ainsi que les rayons du soleil durcissent la terre glaise, et amolissent la cire (a).* Le monde, répète-t-on toujours, est bien dangereux *pour une jeune personne !* C'est votre faute, élevez bien votre fille, et le monde ne sera pour elle qu'une école très-utile.

Madame de Narton est revenue d'Angle-

(a) Logique de M. Dumarsais.

terre, Adèle l'a vue l'autre jour chez moi pour la première fois, et le lendemain elle a dîné avec elle ; le jour même, Adèle m'a fait quelques questions sur Madame de Narton : elle m'a demandé s'il étoit vrai qu'elle eût été belle. Oui, ai-je répondu, il y a quinze ans qu'elle avoit encore une figure charmante.—Elle réunissoit donc alors tous les agrémens ?——Oh, point du tout, car, dans ce temps, elle n'étoit point du tout aimable——Elle a réçu l'éducation la plus négligée ! dans sa jeunesse, elle étoit d'une ignorance honteuse, son caractère étoit aussi peu formé que son esprit, elle avoit mille défauts insupportables, de l'humeur, des caprices, de la contrariété, on ne pouvoit vivre avec elle. Ayant réellement de l'esprit, elle a fini par connoître ses propres travers, insensiblement elle s'est corrigée de ses défauts, elle est devenue douce, égale, obligeante ; ensuite, rougissant de son ignorance, elle a prodigieusement lu ; en un mot, elle *s'est élevée elle-même.* Quel dommage que ses parens n'aient pas pris cette peine ! car, sans compter tout ce qu'elle a du souffrir en se réformant ainsi, elle n'a pas eu le plaisir de paroître dans le monde avec tous ses avantages à la fois, et les plus précieux sont précisément ceux qu'elle a possédés le plus tard ; au lieu qu'avec une bonne éducation, elle eût été en même temps aimable, spirituelle, instruite, jeune, et jolie. Après cette réflexion, Adèle en a fait beaucoup d'autres sur le bonheur d'avoir une mère tendre et éclairée ;

éclairée; elle me récompense de mes soins, non-seulement par ses succès, mais par une tendresse et une reconnoissance qui semblent s'accroître chaque jour.

Vous savez, ma chère fille, que M. de Résan a épousé Mademoiselle de Sévanne, et comme il est parent et ami de M. de Limours, la Vicomtesse a fait connoissance avec Mesdames de Sévanne. La belle-sœur de la nouvelle mariée est une des plus ennuyeuses personnes que j'aie rencontrées; elle est jeune encore et assez jolie, mais elle joint, au malheur de n'avoir pas le sens commun, le ridicule de se croire tout l'esprit du monde, la folie de parler toujours, et le tort encore plus grand de toujours parler d'elle. Personne n'a plus qu'elle l'insipide habitude de répondre à tout ce qu'on dit : *et moi aussi..moi, je suis comme cela...moi, cela m'est arrivé ;* ce moi, sans cesse répété, forme presque toute sa conversation. Hier on parloit des Lettres Persannes, le Chevalier d'Herbain cita cette charmante réflexion : *Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, et ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres* (a)! Là-dessus Madame de Sévanne se récria sur la beauté de la pensée, elle ajouta que *les gens qui parloient toujours d'eux étoient insupportables*, et la force de l'habitude lui fit dire au moment même : *Moi, je ne parle*

(a) Lettres Persannes, page 142.

jamais de moi.... Un rire général s'éleva dans la chambre, et Madame de Sévanne demanda très-sérieusement de quoi l'on rioit. Elle a beaucoup d'autres travers ; la moindre chose qui lui arrive est à ses yeux surprenante, merveilleuse, et digne d'être contée avec détail ; elle a des *antipathies singulières qui sont invincibles et nées avec elle ; on l'a vue tomber évanouie pour avoir mangé de la gelée de groseille dans laquelle on avoit mis une seule framboise !* Elle n'a que des maladies extraordinaires, elle a été pendant deux ans *dans un état* auquel les plus habiles Médecins n'ont jamais pu rien comprendre, et il faut écouter le détail *de cet état* jour par jour !.... Enfin, dans aucun moment elle ne jouit d'une santé parfaite, et jamais on ne la voit sans l'entendre se plaindre à chaque instant ou de *la migraine* ou de *ses nerfs*, ou du temps qu'il fait, du froid, de l'humidité, de la chaleur de la chambre, toutes ces choses, dit-elle, *l'affectant physiquement, et la faisant souffrir plus que personne au monde.* Adèle l'écoute, et la considère avec le plus grand étonnement, et elle voit, par sa propre observation, à quel point le bavardage et l'habitude de parler de soi peuvent rendre ennuyeuse, fatiguante, et ridicule.

Notre petite Ecole d'Education est établie, nous avons trouvé six jeunes filles de dix ans que nous avons tirées de la plus affreuse misère ; elles sont toutes d'une jolie figure, ce que nous desirons : parce qu'il

y a

y a plus de danger pour celles-là que pour les laides : *notre Econome* étoit jadis Maître Ecrivain ; il écrit et compte bien, il est parfaitement honnête, et il étoit dans le comble du malheur, ainsi que la femme lingère que nous avons choisie pour apprendre à travailler aux jeunes filles. J'ai déposé chez M. Browne, notre Notaire, la somme que vous m'avez envoyée pour cet usage ; nous sommes en tous quinze Associés : M. et Madame de Limours, Constance, Mesdames de S——, la Comtesse Anatolle, le Chevalier d'Herbaïn, Porphire, M. d'Aimeri, le Chevalier de Valmont, le Comte de Retel, M. d'Almane, mes enfans et moi. Chacun s'est taxé soi-même suivant ses facultés ; quelques-uns ne se sont engagés que pour deux cents livres par an, personne ne donne au-dessus de cinq cents francs, excepté M. de Retel, qui, comme le plus riche, puisqu'il n'est pas marié, donne vingt-cinq louis, et s'est chargé en outre des premiers frais de l'établissement, du linge, des meubles, du trousseau des petites filles, &c. ce qui se monte à-peu-près à cent pistoles. L'établissement coûtera en tout chaque année six mille francs, par impossible, et cette somme assure le sort de dix personnes (en comptant la Servante et la Cuisinière) ; comme les jeunes filles se renouvelleront tous les sept ans, sans donner plus d'argent, le bien produit par cet établissement ne se bornera point à faire

à faire le bonheur de dix personnes seulement.

Adieu, ma chère fille ; je n'ai point de nouvelles à vous mander, sinon que Madame de Germeuil est séparée de son mari, et absolument bannie de la société, car le monde si *tolérant*, depuis quelques années sur-tout, ne pardonne pas encore les séparations : il faut avoir des droits bien fondés à l'estime du public, et en même temps les plus fortes raisons de se séparer de son mari, pour qu'un tel éclat ne ravisse pas toute espèce de considération, même celle qui n'est qu'apparente.

LETTRE L.

Madame de Valcé à la Comtesse Anatolle.

QUOI donc, au milieu de l'hiver, quitter tout-à-coup Paris pour aller passer six semaines avec la tante d'un mari qu'on n'aime plus ?.... Que signifie ce caprice, ma chère petite ?.....Vous voulez me cacher votre secret, et moi, malgré votre peu de confiance, je ne puis m'empêcher de vous éclairer et de vous donner les conseils dont vous avez besoin. Vous fuyez *pour vous guérir*.... Le remède est plus douloureux que le mal, il est donc absurde ; d'ailleurs, l'habitude

l'habitude forme et fortifie l'amitié, et détruit l'amour: n'espérez donc rien de l'absence, elle fait oublier une amie, elle rend plus cher un amant, parce qu'alors l'imagination le représente toujours plus aimable qu'il n'est en effet. Voyez souvent celui que vous aimez, vous finirez par l'aimer moins. Mais vous ne me croirez pas, vous avez des idées si romanesques ! —— Vous prétendez triompher d'une passion ! — Vous vous flattez d'une chimère : comptez davantage sur votre vertu, et moins sur votre raison ; ne craignez point que le sentiment que vous éprouvez vous fasse renoncer à vos principes, et n'espérez pas que vous puissiez l'arracher de votre cœur. Eh, quoi, ne sauroit on aimer passionnément sans s'égarer, sans s'avilir ? — Je n'ignore pas qu'en général on ne croit guère à cette espèce de sentiment *(a)* ; mais il existe ; n'en doutez pas, il est fait pour vous ; cessez donc de faire votre tourment en vous reprochant une sensibilité moins dangereuse pour vous que pour tout autre. Je sais ce qui se passe au fond de votre ame. —— *Vous croyez qu'on a pris des engagemens sacrés* — c'est une erreur, il n'y *a jamais eu de* PAROLE DONNÉE, et dans ce moment on vient de renoncer formellement aux *projets vagues* formés jadis.

(a) Et l'on a raison: mais quand on veut corrompre une jeune personne, il faut bien commencer par lui parler ainsi.

Vous pensez bien que je dois être instruite, èt vous pouvez compter sur la vérité de ce détail. Je me trouverois heureuse si je pouvois parvenir à vous remettre la tête, et à vous rendre un peu de calme ; car je suis sûre que vous êtes dans une cruelle agitation, et je ne puis vous exprimer à quel point je vous plains ; si vous n'aviez qu'un sentiment ordinaire, je vous exhorterois à le combattre; mais vous avez trop d'énergie dans l'ame pour aimer foiblement: rappelez-vous tous vos principes, promettez-vous de ne vous en écarter jamais ; cachez votre penchant à l'objet qui l'inspire ; qu'un aveu positif n'échappe jamais de votre bouche; soyez assez généreuse pour n'exiger que de l'amitié en aimant passionnément ; voilà maintenant les seuls conseils qu'on puisse vous donner, et tout ce qu'on doit attendre d'un cœur aussi sensible, aussi noble, aussi pur que le vôtre. Adieu, ma chère amie ; écrivez-moi exactement, et soyez plus sincère avec une personne que votre bonheur et votre gloire intéressent également.

LETTRE LI.

Le Baron au Vicomte.

De Versailles.

NOTRE affaire est sûre, mon cher Vicomte, nous partirons pour L———le premier Avril; je ne vous recommande pas la discrétion, vous connoissez toutes les raisons qui doivent me faire desirer que ce secret soit fidèlement gardé. Je l'ai confié à mon fils, et voici à quelle occasion. Lundi nous soupâmes chez Madame de G—, nous y trouvâmes la Comtesse Anatolle, que nous n'avions pas encore vue depuis son retour; elle voulut jouer au trictrac, et ne trouvant pour arranger sa partie, qu'une femme qui fait à peine ce jeu, elle pria Théodore de faire la chouette, et l'emmena dans un cabinet à côté du salon, où le trictrac est établi, de manière que je perdis de vûe Théodore toute la soirée. A souper je remarquai qu'il étoit rêveur, et que ses yeux et ceux de la Comtesse Anatolle se rencontroient souvent. En sortant de table, nous allâmes à la petite maison de M. de G—, dans l'avenue de Versailles; il y avoit un spectacle charmant, et Théodore s'y trouva placé à côté de la Comtesse Anatolle: pour moi, je l'étois de manière à pouvoir les observer tous les deux sans en être vû. Mon fils parloit peu: mais il ne voyoit et n'écoutoit que la Comtesse Anatolle. Cette dernière

paroissoit

paroissoit ne dire à Théodore que des mots à la dérobée ; si près de lui elle n'osoit le regarder ; elle se tenoit droite à la place, sans jamais se retourner de son côté ; et cependant à chaque instant elle jetoit un regard sur lui, en levant doucement et languissamment les yeux, et les baissant aussi-tôt avec précipitation ! regard très-connu, et qui dit bien des choses !—La Comtesse, après un moment de rêverie, adressoit la parole à sa voisine, et, pendant quelques minutes, sembloit oublier Théodore, qui, durant ce temps, contemploit les deux plus longues nattes, et les plus beaux cheveux du monde, et n'attendoit pas sans impatience que la conversation de la Comtesse Anatolle fût finie.

Après le spectacle, Théodore donne la main à la Comtesse, et la conduit jusqu'à son carrosse. Quand nous fûmes en voiture, mon fils et moi, nous ne parlâmes que du spectacle et de choses indifférentes, et nous nous séparâmes pour nous coucher, sans que le nom de la Comtesse Anatolle eût été prononcé. Le lendemain, aussi-tôt que je fus éveillé, Théodore entra dans ma chambre ; il renvoya mes gens, et s'asseyant le dos tourné contre la fenêtre (afin que le jour éclairât moins son visage) il prit une de mes mains et la serra fortement dans les siennes : il étoit également ému et embarrassé, et fut un moment sans pouvoir parler : je l'embrassai, et le regardant en souriant : savez-vous bien, dis-je, que vous m'inquiéteriez si je vous connoissois moins !

Je

Je vois bien que le cœur de mon Théodore a besoin de s'ouvrir, et qu'il va confier quelque secret à son ami—mais je ne puis croire que cette confidence soit embarrassante pour vous, et affligeante pour moi.— Grâce au Ciel, je n'ai rien encore d'*essentiel* à me reprocher——mais je me trouve dans la situation la plus singulière!—Singulière!—point du tout. Vous aimez une personne digne en effet de vous attacher solidement, et cependant la coquetterie d'une femme aussi légère qu'imprudente, vous flatte et vous attire.—Cette situation n'est pas neuve.——Comment avez-vous pu pénétrer?——Le manège de la Comtesse Anatolle n'est pas une chose nouvelle pour moi.——Mon père, je vous avoue que je ne la croyois pas coquette.——Il est plus flatteur de croire qu'elle est sensible, je le conçois; si notre amour-propre ne produisoit pas souvent de semblables illusions, les coquettes ne nous séduiroient jamais; au reste, votre défaut d'expérience rend votre erreur très-excusable; d'ailleurs la Comtesse Anatolle est du nombre des coquettes qui s'abusent elles-mêmes; elle a véritablement une tête vive, elle croit vous aimer.——Et comment voyez-vous qu'elle s'abuse?—Parce qu'elle a déjà cru aimer M. de Saint-Phar, et parce que vous êtes trop jeune pour pouvoir inspirer une passion à une femme qui est dans le monde depuis quatre ans.——Enfin me voilà soulagé: vous avez lû dans mon ame. Mais

que dois-je faire ?——Eviter la Comtesse Anatolle, ne jamais vous placer à côté d'elle, ne plus la regarder.——Vous avez de l'empire sur vous-même, cet effort vous coûtera peu, sur-tout s'il est vrai que vous aimiez Constance.—Si je l'aime ! vous le savez, mon père ; il n'est point de sacrifices que je ne fisse avec transport pour elle ; son idée seule m'occupe, je ne pense qu'à elle ; cependant je me défie de moi-même, et je crains, je vous l'avoue, la Comtesse Anatolle : son souvenir ne me trouble jamais ; quand elle est à côté de Constance je ne la vois pas, mais——Quand vous jouez au trictrac avec elle, dans un petit cabinet, vous la trouvez bien jolie et bien séduisante ? sur-tout si elle vous fait entendre qu'elle n'a fait ce voyage de quinze jours (qui devoit être de six semaines) que pour s'arracher au danger de vous voir.—A ces mots Théodore rougit excessivement, et la plus grande surprise se peignit sur son visage. Vous me croyez sorcier ? repris-je, en riant. En effet, je n'ai pas entendu un seul mot de votre *entretien* avec la Comtesse Anatolle, mais je sais par cœur depuis environ vingt-cinq ans, tout ce qu'elle vous a dit hier.—Les coquettes sont peu dangereuses, puisqu'il est possible de les deviner ainsi.—Je vous promets, mon père, d'éviter avec le plus grand soin la Comtesse Anatolle : cependant la politesse m'empêchera souvent de la fuir autant que je le voudrois.—Eh bien, il faut vous éloi-

gner

gner assez de temps pour lui laisser celui de vous oublier, un an, par exemple.—Un an ! et Constance ?—Vous quitterez Constance sans peine si je vous offre un moyen de vous rendre plus digne d'elle. La guerre est allumée en ***———Ah, partons—... Vons n'ignorez pas, mon père, que le Chevalier de Valmont et moi, nous avions eu déjà cette idée l'été dernier.——Je me suis vivement occupé depuis de ce projet, j'ai maintenant l'espérance d'être employé, et si cela est, je vous emmenerai avec votre ami. A ces paroles, Théodore transporté, me sauta au col; dans ce moment il ne vit que la gloire, tous les sacrifices furent oubliés ! —Hier je lui ai annoncé qu'on m'avoit accordé ma demande, et que nous partirions vers la fin de Mars. Il m'a donné sa parole de cacher avec soin ce secret à sa mère. Je connois la raison et le courage de Madame d'Almane, je suis bien sûr qu'elle ne peut manquer d'approuver un parti qu'elle seroit capable de conseiller ; mais en même-temps, je n'imagine que trop tout ce que son cœur souffrira ! Je ne puis me résoudre à l'affliger sans nécessité ; ainsi je ne lui déclarerai cette nouvelle que quinze jours avant notre départ. Adieu, mon ami : je serai surement à Paris Mardi au soir, et j'irai sur le champ vous trouver dans votre loge à l'Opéra.

LETTRE LII.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

De Paris.

JE viens d'éprouver un plaisir bien vîf, ma chère fille; on a joué aujourd'hui, pour la première fois, une tragédie de Porphire; cette pièce a eu le succès le plus brillant, et, ce qui vaut mieux encore, elle le méritoit; elle ne doit rien à l'illusion du théâtre et au jeu des Acteurs; on pourra la lire et conserver l'opinion que cette première représentation en a donnée. Porphire, dans cette occasion, a senti plus vivement que jamais combien une excellente réputation peut être utile à un auteur. Il étoit sûr d'avance de toute la bienveillance du Public, et qu'il n'auroit contre lui nulle espèce de cabale; il n'a fait que des ouvrages estimables; il n'a jamais répondu à toutes les critiques dictées par l'envie, la mauvaise foi, et la méchanceté, et il ne s'est point énorgueilli de cette modération si rare. On suppose assez généralement un grand mérite aux personnes qui ont un grand nombre d'ennemis, c'est pourquoi nous voyons tant de gens se vanter d'être détestés, et répéter si souvent avec emphase: *mes ennemis*, ce qui au fond signifie *mes envieux*. Porphire s'affligeoit trop en secret d'exciter la haine, pour se glorifier d'avoir des ennemis; il ne s'est jamais plaint d'eux, il les a ramenés tous; incapable d'envie

d'envie et de ressentiment, il sait pardonner une injustice, et trouve un noble plaisir à louer ses rivaux. On l'a toujours vu intimement lié avec les gens de lettres les plus distingués; il a, dans tous les temps, desiré leur amitié, profité de leurs conseils, et saisi avec empressement toutes les occasions de les obliger. Il pense comme la Bruyère: il dit, ainsi que lui: *Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes—passez jusqu'à moi sans me faire avertir: vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? Faut il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commenée? Quelle interruption heureuse pour moi que celle de vous être utile! &c.* (*a*)

Avec ce caractère obligeant, connoissez-vous personne qui soit plus que lui susceptible de reconnoissance? Sollicitez une grâce pour lui; si vous réussissez, il en sera plus satisfait; si vous échouez, il n'en sera pas moins reconnoissant. Aussi il est impossible de réunir plus de suffrages, et d'avoir dans la société une existence plus agréable; on reconnoît avec plaisir sa superiorité, parce qu'il ne la fait jamais sentir; au fond, sa douceur, sa modestie, et sa simplicité m'étonnent moins en lui qu'en tout autre. Les gens du monde ne peuvent faire connoitre leur esprit que dans la conversation: il ne

(*a*) Caractères de la Bruyère.

faut donc pas s'étonner s'ils y portent quelquefois de la prétention et le desir d'y briller; mais un homme de Lettres, dont tout le monde connoît le mérite, ne devroit pas être susceptible de cette ambition frivole; *il a fait ses preuves*, que peut-il lui en coûter d'être simple et modeste ? S'il n'est pas au-dessus d'une petite vanité, il ne sent pas tout ce que vaut la gloire. D'ailleurs, en ne s'occupant dans la société que du soin de faire valoir les autres, il y paroîtra toujours le plus aimable ; on s'y rend insupportable quand on y veut dominer ; on n'y obtient les succès les plus flatteurs, que par les égards, la douceur, la modestie, et le desir de plaire et d'être aimé.

J'ai vu à l'occasion de cette première représentation de la Tragédie de Porphire, combien en général les gens du monde osent peu juger d'après eux-mêmes. J'ai soupé le soir avec cinquante personnes ; Porphire est universellement aimé ; sa pièce venoit d'avoir le plus grand succès, cependant on ne la louoit *qu'avec précaution* ; avant de prononcer, on tâchoit de recueillir les voix, on cherchoit à pénétrer l'opinion des gens qui passent pour avoir le plus d'esprit, et l'on se gardoit bien de montrer de l'admiration ; on se contentoit de dire : *Cette pièce m'a fait grand plaisir : il y a de beaux vers——il y a de belles scènes.* ——Car avant que le public ait jugé en dernier ressort, on n'a pas le courage de dire : *C'est une excellente pièce, un ouvrage*

de

de génie. A tout événement, on aime mieux passer pour être trop difficile, que pour n'être point assez délicat. Ces mêmes personnes, si réservées dans leurs jugemens et leurs éloges, à l'égard des Gens de Lettres, se dédommagent de cette prudente contrainte, en jugeant hardiment les ouvrages de société, elles osent alors décider, trancher avec assurance; elles ne craignent pas d'être démenties par le public.

Adieu, ma chère fille, je vois approcher le Printemps avec peine, depuis que Théodore est entré au service; ce moment est toujours triste pour moi, puisque c'est celui d'une séparation de plusieurs mois, Mon fils me montra hier, à ce sujet, une sensibilité qui me toucha jusqu'au fond de l'ame. J'étois seule avec lui et sa sœur; Théodore, lui dis-je, en l'embrassant, vous me devenez tous les jours plus cher, aussi je sens que je vous verrai partir cette année avec plus de peine encore que je n'en éprouvai jamais!——A ces mots Théodore me regarda d'une manière qui me pénétra, ensuite il se leva et fut à la cheminée; il me tournoit le dos, mais Adèle qui voyoit son visage dans la glace, s'élança vers lui et se jetta à son cou, en s'écriant, *Cher Théodore!* ——*O Maman, regardez-le!*——Je me levai, Théodore baigné de larmes se précipita dans mes bras—— Il ne pouvoit ni parler, ni retenir ses pleurs, et ce mouvement de sensibilité fut si vif et si extraordinaire qu'il ressembloit à de la douleur,

et qu'il me causa autant de saisissement que d'attendrissement. Adieu, ma chère fille ; il y aura un an le vingt de ce mois, que je suis séparée de vous ; dans un mois M. d'Almane et Théodore partiront !—Je suis bien triste ! Ah ! quand vous reverrai-je ? Quand serons-nous donc tous réunis ?

LETTRE LIII.

Le Comte de Roseville au Baron.

OUI, mon cher Baron, dans un an au plus tard j'aurai le plaisir de vous revoir, et de me retrouver dans ma Patrie. Je n'attends pour partir qu'un événement qui peut mettre le comble à la félicité de mon Elève. La grossesse de la jeune Princesse est déclarée ; et dans l'espoir qu'elle accouchera d'un garçon, le Prince s'occupe déjà du choix d'un Gouverneur. Je lui ai fait lire à cette occasion un Ouvrage peu connu *(a)*, mais qui mériteroit bien de l'être, et dans lequel on trouve, relativement au choix d'un Gouverneur, des détails très-intéressans ; entre autres, ceux-ci :

“ Le Roi lui choisit (*b*), pour Gouver-
“ neur, un Seigneur de distinction, nom-

(*a*) Qui a pour titre : *Education des Princes destinés au Trône*, par M. Bassedow, trad. de l'Allemand, par M. de B——.

(*b*) Au jeune Prince son Fils.

“ mé

" mé Polyprate; et ce ne fut ni son rang,
" ni la considération de ses services mili-
" taires et politiques, qui le décidèrent
" dans ce choix. Car, disoit-il, le Géné-
" ral le plus expérimenté, le Politique le
" plus éclairé et le plus laborieux, le Ju-
" risconsulte le plus habile, peuvent bien
" ne pas avoir les qualités nécessaires pour
" réussir à l'éducation d'un Prince. Aussi
" celle du jeune Agathocrator ne fut-
" elle confiée à Polyprate que parce
" qu'il s'étoit sérieusement occupé de celle
" de ses enfans——Ses fils avoient acquis
" des lumières et une prudence qu'on
" ne remarquoit point dans les autres
" jeunes gens.....Trois ans avant de les
" remettre entre les mains du Gouver-
" neur qu'il avoit choisi, il voulut qu'il
" se préparât à ses fonctions, en faisant
" une étude des bons ouvrages sur l'E-
" ducation, en consultant les personnes
" qui avoient élevé des enfans avec suc-
" cès, en faisant, sur des enfans du peu-
" ple, quelque essais qui lui donnassent
" en même temps l'occasion d'exercer
" envers eux des actes de bienfaisance.
" Polyprate avoit, outre cela, choisi de
" bonne heure des Domestiques dont la
" compagnie ne pût pas être pernicieuse
" à ses enfans. Le futur Gouverneur fût
" chargé de les préparer à leurs fonctions,
" en les attachant à d'autres enfans pour
" faire auprès d'eux l'apprentissage des
" principes d'après lesquels ils devoient
" se conduire avec les siens, &c.... Sans

“ un pareil Gouverneur, disoit le Roi,
“ et en général sans un choix aussi scru-
“ puleux de toutes les personnes qui en-
“ tourent le Prince, il est impossible de
“ l'élever parfaitement. Il ne faut donc
“ épargner ni peines, ni dépenses, pour
“ chercher, fût-ce même dans les pays
“ étrangers, des sujets dignes de concou-
“ rir à son éducation, et pour les y prépa-
“ rer par un apprentissage bien dirigé.”

Tout cela ne suffit pas, dis-je au Prince; votre fils sera d'abord entre les mains des femmes, le choix de la Gouvernante est beaucoup plus essentiel que vous ne l'imaginez. C'est elle qui donnera les premières impressions; et d'ailleurs, le Prince lui devra, par la suite, de la reconnoissance et de la tendresse: il faut donc qu'elle soit estimable autant qu'éclairée. Et songez encore, Monseigneur, qu'en vous conduisant d'après tous ces principes, vous ne rempliriez vos devoirs que bien imparfaitement, si vous ne veilliez pas vous-même à l'éducation du Prince votre fils. Quelle plus importante affaire pourra jamais vous occuper, même quand vous régnerez! Tout ce que vous pourrez faire de plus utile, de plus glorieux, n'aura qu'un effet passager, si votre successeur n'est qu'un Prince médiocre. C'est lui qui doit perfectionner ou détruire votre ouvrage. Sans lui vous pouvez être grand: mais vous ne pouvez, sans lui, faire passer vos bienfaits à la génération qui va

naître. Veillez donc sur lui, sur son Gouverneur, sur tout ce qui l'entoure; étudiez son caractère, connoissez ses inclinations, ses défauts, ses vertus; et souvenez-vous qu'Auguste, maître du monde, trouvoit encore assez de temps pour présider lui-même à l'éducation de ses petits-fils.

A la suite de cet entretien, j'ai donné au Prince la petite liste des personnes que je jugeois les plus dignes de prétendre à la place de Gouverneur. Vous trouverez, lui dis-je, quatre noms dans ce papier, et c'est beaucoup sans doute. Heureux le Prince qui peut compter dans sa Cour quatre hommes d'un mérite véritablement distingué! Voilà, suivant mes lumières, les personnes entre lesquelles vous devez choisir un Gouverneur; mais je vous conseille de les étudier, de les observer avec soin, et de ne vous décider entr'eux que deux ou trois ans après la naissance du Prince; car un choix si important demande toute la prudence et toute la réflexion dont vous êtes capable. A ces mots, le Prince ouvrit le papier, il lut les trois premiers noms sans surprise, il savoit que la voix publique les avoit déjà désignés : mais il se récria au dernier ? Quoi, dit-il, M. *** ! avez-vous songé qu'il n'est pas fait, par sa naissance, pour prétendre à cette place?——— Sa naissance, il est vrai, n'est point illustre, sa maison peut-être n'est pas ancienne; mais enfin il est à la Cour; qu'importe,

du reste, que son nom soit moins beau que celui d'un autre, s'il a réellement un mérite supérieur? Dans toutes les autres places, qui demandent véritablement de grands talens, on n'a jamais eu d'égard à la naissance; on ne cherche, avec raison, que du mérite dans les gens qu'on veut élever au Ministère; le mérite est-il moins nécessaire dans un Gouverneur, et ce choix est-il moins important?——Vous vous étonnez, Monseigneur, de voir sur ma liste le nom de M. ***; vous eussiez donc été bien surpris, si vous eussiez lû celui de M. d'Elford?..— Comment! un homme qui ne peut venir à la Cour?——Oui; mais un homme rempli de vertus et de génie. Ce n'est point l'obscurité de sa naissance qui m'a empêché de vous le proposer, car outre les raisons que je viens de vous dire, je trouvois, dans ce choix, un avantage de plus; quelle leçon pour un jeune Prince, de voir, dans son propre Gouverneur, un exemple frappant de l'utilité dont peut être la vertu! Combien il l'èût respecté d'avantage, ce Gouverneur, en apprenant qu'il ne devoit sa place qu'à ses qualités personnelles et à la supériorité de ses lumières!—— Mais je pourrai, sans choquer tous les préjugés réçus, profiter des talens de M. d'Elford, en l'attachant à l'éducation sous un autre titre.——S'il n'est pas le Maître, s'il n'a pas le titre de Gouverneur, il ne sera rien de médiocre. Les places secondaires dont vous parlez, Monseigneur,

quoique très-honorables pour les personnes de l'état de M. d'Elford, seront rarement acceptées par des gens de génie; ils ne peuvent faire le bien qu'à demi, ou si le Gouverneur adoptoit toutes leurs idées, ils ne pourroient recueillir le plus doux fruit de leurs travaux, la gloire, et la reconnoissance de la patrie —— Eh bien, croyez-vous que la réflexion et l'intérêt le plus cher ne puissent me mettre au-dessus d'un préjugé?——Non, sans doute.—— Pourquoi donc ne m'avez-vous pas proposé M. d'Elford?—— Parce qu'il n'a jamais vécu à la Cour, ni dans le grand monde, et qu'il me paroît absolument nécessaire que le Gouverneur d'un Prince connoisse l'un et l'autre.—Vous n'approuveriez donc pas qu'on élevât un jeune Prince loin de la Cour, et qu'afin de le rendre plus digne de régner, on lui cachât sa naissance?...—— On ne soustrait point ainsi l'héritier d'un grand Etat, ce plan d'éducation est absolument chimérique: par conséquent, j'ai dû peu réfléchir aux avantages qu'on pourroit retirer en le suivant.——Mais sans cacher au Prince sa naissance, il seroit possible du moins de l'élever loin de la Cour?——— Il n'est point d'avantage qui puisse dédommager un jeune Prince du malheur d'être élevé loin des yeux de son père et de sa mère; son devoir est de les chérir, son bonheur d'en être aimé; il faut donc qu'il les connoisse, et qu'il vive toujours avec eux. Cependant, j'approuverois fort qu'on fît

bâtir une *Maison d'Education* à sept ou huit lieues de la Cour, et que le jeune Prince y fût passer trois ou quatre mois tous les ans: à cette distance il pourroit jouir du bonheur de voir souvent son père et sa mère pendant ces trois mois, et cette retraite, en fortifiant sa santé, avanceroit ses progrès dans l'étude.——Cette idée me plaît beaucoup. Certainement je ferai bâtir une Maison d'Education; et je conçois que ce n'est pas un Architecte seul qui doit faire le plan de cette Maison. Il faut qu'on puisse s'y instruire, non seulement en regardant les tapisseries, les tapis, et les meubles des appartemens, mais aussi en se promenant dans les cours et dans les jardins: les dorures, les glaces, la magnificence en seront bannies; mais je veux que tout y présente, à chaque pas, des objets d'instruction, ou qui puissent inspirer à l'enfant des sentimens vertueux *(a)*.

Vous croyez bien, mon cher Baron, que j'engagerai le Prince à réfléchir mûrement sur le plan de cette Maison, avant de la faire bâtir, et à consulter des personnes en état de lui donner de bons conseils à cet

---

(*a*) Comme, par exemple, les Tableaux qui représentent de belles actions; et, dans les jardins et les cours, des statues et les bustes de plusieurs grands Hommes, dont l'histoire seroit écrite sur le piedestal. Sans faire de nouvelles dépenses, un Souverain pourroit choisir dans les richesses de ce genre qu'il possède, les tableaux, dessins, gravures, statues, qui retracent le souvenir des grands Hommes et des actions vertueuses, et placer cette précieuse collection sous les yeux du Prince son fils.

égard. Adieu, mon cher Baron : j'écris par ce courier à Madame d'Almane, ainsi je ne vous parle ni de M. ni de Madame d'Ostalis; Madame d'Almane vous communiquera surement ma Lettre, et les détails qu'elle contient vous intéresseront d'autant plus que vous savez bien que je ne me permettrois pas la plus légère exagération, même pour vous procurer un grand plaisir.

LETTRE LIV.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

AH, Madame, vous seule pouvez concevoir l'état où je suis, et la douleur qui m'accable!——Cette douleur, dont je renferme la plus grande partie au fond de mon ame, je puis vous la laisser voir, vous la partagez, vous l'éprouvez vous-même!.. Hélas, ils partent demain à la pointe du jour!.. Ils ont voulu nous tromper et nous persuader qu'ils ne partiroient que Lundi ou Mardi. J'ai feint de le croire, mais je sais la vérité depuis ce matin——Quel souper que celui de ce soir!——Le Chevalier de Valmont et M. d'Aimeri avoient dîné ici, ils ne m'ont quittée qu'à cinq heures; et à sept, M. d'Almane et Théodore sont revenus avec eux; cet empressement auroit pu seul me donner des soupçons; nous avons soupé

soupé ensemble ; la manière dont M. d'Almane nous a fait placer à table, a eu quelque chose d'assez remarquable.——J'étois entre M. d'Almane et Théodore ; le premier avoit Adèle à sa droite, et dit au Chevalier de Valmont de se placer à l'autre côté d'Adèle. Le Chevalier s'est fait répéter deux fois cette invitation, il craignoit d'avoir mal entendu—La conversation a été bien triste et bien languissante ; vous savez combien il est difficile de s'empêcher de pleurer en parlant, Adèle et moi nous gardions le silence.—En sortant de table, j'ai senti que j'étois si peu maîtresse de moi-même, que j'ai pris le parti de passer un instant dans mon cabinet.—A onze heures, M. d'Aimeri a regardé à sa montre, et j'ai vu qu'il faisoit un signe à M. d'Almane. Au bout de quelques minutes, ils se sont tous levés ; M. d'Almane et mon fils se sont approchés de moi, en me disant *bon soir* d'une voix mal-assurée ; en les embrassant, je n'ai pu retenir mes larmes, j'ai senti couler celles de mon fils, mon visage en étoit baigné.—Adèle, éperdue, ne comprenant que trop que cet embrassement étoit un adieu, est venue se jeter entre son père et son frère.——Enfin, M. d'Almane s'arrachant de nos bras, a fait quelques pas pour sortir. Adèle, pâle et tremblante, en le voyant s'éloigner, a voulu le suivre ; mais ne pouvant se soutenir sur ses jambes, elle seroit tombée si le Chevalier de Valmont n'eût volé vers elle, et, après avoir prévenu sa chûte, ne l'eût portée dans un fauteuil.—M. d'Almane est revenu pour rassurer sa fille

qu'il ne partiroit point cette nuit ; ensuite, remarquant que Théodore et le Chevalier de Valmont ne pouvoient plus cacher l'excès de leur attendrissement, il les a pris l'un et l'autre par la main, et il est sorti brusquement. Alors Adèle s'est précipitée dans mes bras, et nous avons donné un libre cours à nos larmes.—Nous avons passé plus de deux heures ensemble sans nous parler, ne pouvant que pleurer. D'ailleurs, l'inquiétude et la douleur inspirent quelquefois des idées si noires, qu'il seroit impossible d'en faire part——on n'auroit pas le courage de les exprimer : quand on craint pour les objets qu'on aime, on éprouve une espèce de superstition qui nous empêche toujours de détailler nos pensées les plus déchirantes ; dans ce cas, il y a *des mots si terribles*, qu'on ne peut se résoudre à les prononcer. Je me souviens qu'à l'âge de quatre ans, Adèle se donna un coup à la tête ; dans ce même temps, elle fut malade, elle eut de la fièvre, je consultai, je parlai du coup qu'elle avoit reçu, je demandai *si son état n'en étoit pas une suite*, il m'eût été impossible de dire: *Croyez-vous qu'elle ait un dépôt dans la tête?* J'y pensois à chaque instant du jour et de la nuit, mais ce mot affreux *de dépôt*, ma bouche ne pouvoit le proférer!——Telle est aujourd'hui ma situation !—-Il seroit au-dessus de mes forces de communiquer toutes mes idées à la personne qui m'inspire le plus de confiance!——Ah, Madame, quand je pense (eh, dans quel instant n'y pensai-je pas?) à quel point je

suis heureuse, je suis effrayée de mon bonheur ! Est-il possible qu'une félicité si parfaite puisse durer toujours !—Il est quatre heures du matin, ils partiront dans deux heures ! Je ne sais si je pourrai résister au desir de les revoir encore un moment, de les embrasser !—-- Mon pauvre Théodore, comme il étoit profondément attendri ! comme il est bon, sensible, à quel excès je l'aime !—Et le Chevalier de Valmont !—Croyez, Madame, qu'il m'est bien cher aussi. —Enfin, dans huit ou dix mois, nous les reverrons, et ils auront fait une campagne glorieuse...Ils se distingueront, j'en suis bien sûre—O quelle joie, quels transports, en lisant la Lettre qui nous annoncera leur retour—— quand nous les saurons débarqués !——Hélas, combien de peines et de craintes mortelles il faudra supporter avant de goûter un semblable bonheur ! Mais aussi peut-on l'acheter trop cher ! Adieu, Madame ; M. d'Aimeri veut bien venir passer trois semaines à St. ***, ensuite il ira vous rejoindre, et vous aurez surement la satisfaction de le voir vers les derniers jours d'Avril.

LETTRE LV.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

De Saint ....

JE suis ici depuis deux jours, ma chère fille—les deux jours les plus cruels et les plus pénibles de ma vie !— Naturellement je pleure difficilement, mais, depuis quarante-huit heures, j'ai eu continuellement les larmes aux yeux, et j'ai toujours été au moment d'éclater. Le Lundi au soir, j'ai voulu essayer de faire de la Musique, j'ai joué sur la harpe des Pièces que je ne sais point, afin d'être forcée de m'appliquer, dans l'espoir de me distraire mieux, et machinalement, tout en jouant, je pleurois au point que mes yeux obscurcis de larmes ne pouvoient lire ma Musique—On peut bien écarter les réflexions, mais on ne peut se soustraire au sentiment de ses maux, un poids affreux reste toujours au fond du cœur !—Je n'ai trouvé jusqu'ici de véritable consolation que dans la Religion, qu'en m'adressant à Dieu, en le priant, en plaçant en lui seul toutes mes espérances ; c'est avec une confiance entiere que j'ose l'implorer, et il a déjà daigné me ranimer et me fortifier. Puissé-je me rendre digne d'être, dans tous les événemens de ma vie, ou guidée, ou soutenue, ou consolée par lui ! La Vicomtesse et Constance sont ici ; la dernière est dans un état d'abattement qui prouve toute la

vivacité de ses sentimens pour Théodore. Adèle a lû facilement dans son cœur, elle la plaint, mais ne la conçoit pas. Comme je ne veux pas que ma fille reçoive des confidences de ce genre, j'ai le plus grand soin d'empêcher qu'elle ne se trouve seule avec Constance, et je lui ai défendu de lui jamais parler de Théodore. Afin de calmer les agitations de la Vicomtesse, aussi tourmentée que Constance, le Vicomte, quinze jours avant le départ de M. d'Almane, a refusé positivement le Marquis d'Hernay, et en même temps il a dit à Madame de Limours, qu'au fond du cœur il préféroit toujours Théodore à tout autre parti. La Vicomtesse l'a conjuré de prendre des engagemens formels avec M. d'Almane, mais elle n'a pu obtenir cette demande, ce qui lui laisse toujours beaucoup de craintes et d'inquiétudes.

Adèle est bien affligée, mais son courage égale sa sensibilité, elle s'occupe sans relâche, et n'a rien perdu de son activité.

Porphire, qui est venu ici avec moi, me quitte demain; il a reçu une Lettre qui lui apprend que M. de Lagaraye est dangereusement malade, et il part aussi-tôt pour aller retrouver et soigner son bienfaiteur. Adieu, ma chère fille.—Ah, pourquoi faut-il que dans la circonstance la plus cruelle de ma vie, je sois encore privée de la consolation de vous confier mes peines!——Je vous écris, mais quand lirez-vous cette Lettre ?—Quand recevrai-

je votre réponse ?——Adieu, mon enfant; je vous écrirai encore Jeudi, et avec plus de détail.

LETTRE LVI.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Paris.

J'AI beaucoup de nouvelles à vous mander, ma chère amie; Madame de Blemur vient de se venger d'une manière bien éclatante de Madame de Serville: cette dernière sollicitoit, comme vous savez, une place que mille circonstances réunies lui faisoient souhaiter passionnément: elle se croyoit sûre de l'obtenir, quand Madame de Blemur est revenue des Eaux; alors tout a changé de face, Madame de Blemur a formé une intrigue si profondément combinée, qu'elle est parvenue à faire manquer l'affaire: ensuite elle a écrit à Madame de Serville pour se vanter de cet exploit. Ce billet, dont tout le monde a des copies, contenoit ces mots:

" Vous avez éprouvé jadis, Madame, " que je savois servir mes amis, il est juste " que vous appreniez aujourd'hui que je " sais me venger de l'ingratitude et de la " noirceur.——J'ai fait échouer vos des-" seins, ce n'est pas vous rendre tout le mal " que vous m'avez fait, mais cependant je " suis satisfaite de pouvoir vous prouver du " moins qu'on ne peut impunément me " tromper et me trahir."

Cette manière extraordinaire de faire parade de sa haine, et de se glorifier de sa vengeance, a réussi auprès de plusieurs personnes; on a trouvé dans ce procédé une sorte de *franchise imposante;* on repète à ce sujet tous les lieux communs, dangereux, et faux que vous connoissez ; on dit: *que les gens les plus sensibles sont ceux qui savent le mieux haïr, et que les cœurs les plus reconnoissans sont aussi les plus vindicatifs.* De semblables maximes sont passées en proverbes, non parce qu'elles sont vraies, mais parce qu'elles excusent bien des noirceurs. Un cœur sensible et reconnoissant est toujours noble et généreux, il doit avoir horreur de la haine, et dédaigner la vengeance; qui se venge cède honteusement à une passion furieuse, et sacrifie l'honneur et l'humanité au plus affreux de tous les mouvemens. Quoi, s'occuper sans cesse du noir projet de nuire et de rendre l'objet da sa haine à jamais infortuné, trouver du charme dans les détails de cet horrible tableau ——consommer ce dessein détestable! N'est-ce pas là le fond de l'âme d'une furie, à qui tout sentiment doux et tendre doit être à jamais inconnu ? — Les Partisans de Madame de Blemur disent, pour l'excuser, qu'elle ne s'est pas donné le temps de réfléchir à cette action, qu'elle ne l'a point préméditée, &c. mais on ne fait pas manquer une affaire de ce genre en vingt-quatre heures, et il est très-prouvé que cette horreur est le fruit d'une intrigue qui a duré

plus de deux mois. D'ailleurs, jamais l'effet impétueux du premier mouvement et la plus ardente colère ne feront faire une atrocité à une âme noble et sensible ; quand nous nous livrons à nos passions, la raison nous abandonne, nous nous égarons, mais alors même l'instinct d'un heureux naturel nous reste et nous guide encore ! Une autre nouvelle, c'est que M. de Somires vient de gagner son procès : on s'attendoit de sa part aux plus généreux procédés en faveur d'un parent chargé d'une famille nombreuse, et presque réduit à l'aumône par cet évènement : depuis trois ans que le procès dure, vous n'ignorez pas tout ce que M. de Somires et ses amis ont dit à ce sujet : eh bien, après tout cet étalage de sentimens héroïques, M. de Somires *garde tout !*.... Il le peut, il est dans son droit, mais je ne puis souffrir que la conduite ne s'accorde pas avec les discours. Pourquoi dire : *Je suis plus noble qu'un autre*, pour prouver ensuite qu'on n'est qu'un imposteur ? Au reste, ce calcul n'est pas trop mauvais ; on se rend méprisable, il est vrai, aux yeux des gens raisonnables, mais on obtient l'estime et l'admiration des sots qui sont toujours plus persuadés *par des phrases* que par des actions. Si Madame d'Inselin ne parloit pas sans cesse de *noblesse* et d'*élévation*, si elle ne prononçoit pas ces deux mots avec tant d'emphase, si elle ne paroissoit pas aussi révoltée de tout ce qui peut ressembler à *la bassesse*, diroit-on qu'elle a de la no-

blesse et de l'élévation? Elle aime beaucoup l'argent, elle est très-avare, elle n'a nulle bienfaisance, elle recherche, cultive, et flatte tous les gens qui peuvent lui être utiles, elle a passé sa vie à demander et solliciter des grâces ; mais elle assure qu'elle a les sentimens les plus nobles, et on la croit. On dit toujours que le monde est méchant; pour moi, plus j'y vis, plus je vois qu'il est également simple et crédule; et en vérité, pour lui en imposer, il ne faut même pas beaucoup de finesse ou d'esprit, il faut seulement de l'intrigue et de l'audace.

Ma dernière nouvelle est que Madame de Gerville *s'est jetée dans la dévotion,* elle a pris pour prétexte la mort d'un frère qu'elle n'a jamais aimé ; la cause a rendu sa conversion très-intéressante; ainsi, la voilà *réhabilitée*; ce qui ne lui coûtera que le sacrifice de sa loge à la Comédie Italienne, car aujourd'hui l'affiche de la dévotion n'est pas aussi rigoureuse qu'autrefois; on ne quitte plus le rouge et les pompons, il suffit de renoncer aux Spectacles, et de confier à ses amis qu'on est dévote : ainsi, depuis mon retour ici, je n'entends louer que la sensibilité de Madame de Gerville!... Tout principe à part, je ne puis haïr; la personne qui m'a fait le plus de mal (Madame de Gerville, par exemple) ne m'inspire aucun mouvement violent; je serois susceptible de pitié pour elle, si je la voyois souffrir, comme je le suis à l'égard de tout objet qui m'est indifférent; quand tout lui prospère, je ne lui desire pas de mal; mais,

je vous l'avoue, la vue de son bonheur ne m'est pas agréable; je ne trouve pas juste qu'elle soit heureuse, parce que je ne l'estime pas, car je ne conçois pas l'aversion sans le mépris. Je ne haïrai jamais ce que j'estimerai; une personne se trouvera en rivalité avec moi, elle obtiendra par des moyens honnêtes ce que je desirois; s'il n'y a dans sa conduite ni fausseté ni artifice, si je lui connois un caractère noble et droit, m'eût-elle ravi le bonheur de ma vie, je ne la haïrai point. Je puis aussi très-facilement me passer de divulguer le mal que je sais des gens qui ne m'aiment point, et même, si on les accusoit injustement devant moi, je prendrois sans effort leur défense; mais ce qui me fait beaucoup souffrir, j'en conviens, c'est de les entendre louer des vertus qu'ils n'ont pas; voilà ce qui me coûte le plus. Je ne nierai point que, dans ce cas, j'ai quelque peine à me contenir; cependant, le premier mouvement passé, la réflexion me rend bientôt et ma tranquillité et mon indifférence. Adieu, ma chère amie; j'irai Jeudi passer trois jours avec vous, je cherche à m'étourdir et à distraire ma petite Constance, mais nous sommes toujours bien tristes; et quand nous nous retrouvons seules, nous ne pouvons parler que de vous, de M. d'Almane, et de Théodore...

Depuis deux mois que Porphire est parti, je n'ai reçu de lui qu'une seule Lettre: il me paroît que M. de Lagaraye est abso-

lument sans espérance, quelle perte pour l'humanité ! Avec quel regret cet homme si bienfaisant doit quitter la vie, en songeant à tous les malheureux qu'il va laisser sans appui ! Ses derniers momens doivent être affreux ! Quel spectacle pour notre ami !— Si vous avez reçu de ses nouvelles depuis le quinze, mandez-le moi, je vous prie.

LETTRE LVII.

Porphire à la Baronne.

De Lagaraye.

OUI, Madame, j'ai perdu mon bienfaiteur, mon père, mon guide !—Sa mort fut digne de sa vie !—Ce triste récit en déchirant mon cœur, peut seul cependant le soulager, et lui procurer l'unique consolation dont il soit susceptible dans cet affreux moment !....Eh, puis-je mieux honorer sa mémoire qu'en détaillant avec fidélité et ses actions et ses discours, et qu'en augmentant encore votre admiration pour lui ?

Je vous mandois, Madame, dans ma dernière Lettre, que je conservois encore quelque espérance, mais deux jours après je la perdis entièrement. Lundi dernier, M. de Lagaraye ne voulut pas souffrir que je passasse la nuit auprès de lui, et je me couchai dans un cabinet à côté de sa chambre ; vers les quatre heures du matin, on vint me réveiller en m'apprenant qu'il étoit beaucoup plus mal. En effet, je le trouvai sans

connoissance dans les bras de Madame de Lagaraye; cet évanouissement fut très-long, mais enfin M. de Lagaraye reprit l'usage de ses sens, son pouls redevint assez bon, et l'on crut même que cette crise pourroit être salutaire. A six heures il nous renvoya, et ne retint auprès de lui que le Curé ; nous étions tous dans son antichambre, lorsqu'au bout d'une heure les deux battans de sa porte s'ouvrirent ; et jugez, Madame, de notre surprise en le voyant dans un fauteuil porté par ses gens ; il s'arrêta un moment avec nous, et nous dit qu'il alloit voir ses malades !——A ces mots la même idée nous frappa tous, nous ne sentîmes que trop qu'il regardoit lui-même cette visite comme un dernier adieu !—Cette pensée arracha des larmes à tout ce qui étoit dans la chambre !—M. de Lagaraye me chargea d'aller annoncer sa visite à l'infirmerie, afin que sa présence ne pût causer de saisissement à ses malades ; précaution nécessaire en effet, car cette seule nouvelle inspira des transports inexprimables ! Ils crurent que M. de Lagaraye étoit hors de tout danger. Plusieurs s'écrièrent : *Maintenant nous pouvons desirer de guérir !* ———D'autres levoient les mains au Ciel, et, par les prières les plus touchantes, exprimoient à la fois l'excès de leur reconnoissance et de leur joie. . . . . . Tous renouvelloient à Dieu la promesse d'accomplir les différens vœux qu'ils avoient formés pour le rétablissement de leur bienfaiteur.—Au moment où M. de Lagaraye

parut dans la salle, tous les malades se soutenant d'une main à leurs rideaux, se penchèrent en avant hors de leurs lits, afin de voir entrer M. de Lagaraye ; on entendit un murmure confus de pleurs et de sanglots.——Les maux sont oubliés, les souffrances sont suspendues, la seule reconnoissance occupe et remplit tous les cœurs !— M. de Lagaraye, porté dans son fauteuil, fit le tour de la salle, il laissa croire à ses malades que son état n'avoit plus rien de dangereux ; en même temps il les exhorta à la résignation, *dans le cas où Dieu disposeroit de lui;* il leur apprit que, même dans cette supposition, ils seroient tous soignés et gardés jusqu'à leur entière guérison ; il leur fit part de l'article de son testament qui les concernoit ; ensuite il les prévint *qu'étant encore très-foible, il passeroit au moins dix ou douze jours sans venir les voir.* Après cette explication, comblé de remercimens et de bénédictions, il sortit de la salle. Je le suivois, et je remarquai que lorsqu'il fut hors de l'infirmerie, il retourna la tête du côté de la porte, et fit un profond soupir en levant les yeux au Ciel.... Quand il fut dans son lit, il se trouva tant d'abattement, qu'il demanda quelques gouttes d'éther ; après les avoir prises. il éloigna Madame de Lagaraye, sous je ne sais quel prétexte ; il me retint auprès de lui, il renvoya ses gens, et pria Lemire, son Chirurgien, et St. André, de se retirer ; alors me tendant la main : Les momens nous sont chers, me dit-il, n'en perdons point ; Le-

mire vous a-t-il parlé vrai ?——Comment ! interrompis-je, avec un trouble inexprimable, que voulez-vous dire ?——Oui, reprit-il, sur mon état !——Ces mots me causèrent un tel battement de cœur, qu'il me fut impossible de répondre. Jusques-là, je m'étois flatté—mais, dans ce moment, toute espérance m'abandonna ; je vis que M. de Lagaraye étoit condamné, et qu'il le savoit !—Je penchai ma tète sur sa main, et il sentit que je la baignois de larmes..... Il fut un moment sans parler ; ensuite, reprenant la parole : Regrette-moi, dit-il, tu le dois !—Mais ne me plains point, songe à ma vie, songe au prix qui m'attend, et ne sois pas assez personnel pour être inconsolable de ma mort !—Non, m'écriai-je, vous ne mourrez point ; non, il n'est pas possible !——Cessez, interrompit-il ; cessez, mon cher Porphire, de vous abuser, je n'ai pas vingt-quatre heures à vivre...—Vous, Grand Dieu !.... —C'est pourquoi j'ai voulu voir aujourd'hui ces malheureux qui vont me perdre, je leur devois cette dernière consolation.—Vous, mon Père !.. A soixante trois ans, votre carrière seroit finie !...——Eh bien ; de quoi murmurez-vous ? Si j'eusse vécu quinze ans de plus, j'aurois été récompensé plus tard. . —Mais cependant cette foule d'infortunés auxquels votre existence est si nécessaire !...—Je les remets avec confiance entre les mains de celui qui m'inspira la résolution de leur consacrer ma vie.—Vous pensez peut-être que je regrette amèrement tout le bien que

j'aurois pu faire en vivant encore dix ans? Si je n'eusse, il est vrai, travaillé que pour la gloire, je mourrois désespéré. Depuis deux ans, j'avois conçu de nouveaux plans, j'étois au moment d'exécuter de grandes choses; quelques années de plus, et je laissois des établissemens qui eussent pu me survivre; la mort vient et détruit toutes ces espérances! Mais que m'importe? Dieu, qui lit au fond de mon cœur, me tiendra compte de mes projets, ainsi que de mes actions; tous mes desseins sont renversés, mais je les ai formés, c'est assez pour en obtenir la récompense. Va, je meurs pleinement satisfait, et vingt ans de plus n'auroient pu rendre mes derniers momens plus doux et plus tranquilles!—O triomphe admirable de la Religion, m'écriai-je! ô mon père, que vous me faites chérir cette piété sublime! Elle seule, en inspirant des actions héroïques, peut élever une grande ame au-dessus de la gloire même! Eh! qu'importent en effet les jugemens des hommes et la vaine renommée d'un moment, quand on est sous les yeux du Juge suprême qui pénètre les motifs, qui connoît les desirs, auprès duquel les intentions vertueuses ne sont jamais perdues, et de qui l'on peut attendre des récompenses immortelles pour le bien qu'on a fait et pour le bien qu'on a voulu faire! A ces mots, M. de Lagaraye me regardant avec des yeux qui exprimoient la plus douce satisfaction: Promets-moi donc, me dit-il, de conserver à jamais ces sentimens religieux, dans un siècle où tant de

gens regardent l'impiété comme une preuve de la force et de la supériorité de l'esprit. Souviens-toi, mon cher Porphire, que Corneille, Racine, Fénélon, Boileau, Bossuet et Paschal, furent aussi distingués par leur éminente piété que par la supériorité de leur talens.. ——Votre exemple seul me suffit, je comparerai la vie des Détracteurs de la Religion à la vôtre, et je conserverai jusqu'à mon dernier soupir les principes que vous m'avez donnés. En prononçant ces paroles, je tombai à genoux devant le lit de mon bienfaiteur, il me serra dans ses bras, et fut quelque temps sans pouvoir parler; ensuite, me relevant et me faisant asseoir, il me chargea d'une pénible commission, celle d'éclairer sur son état Madame de Lagaraye, et en même temps il m'ordonna de prendre toutes les mesures nécessaires pour cacher sa mort à ses malades jusqu'à l'instant de leur rétablissement, s'il étoit possible; ce qui sera d'autant plus facile, ajouta-t-il, que j'ai eu la précaution de leur annoncer qu'ils ne me verroient que dans douze jours; il finit par me recommander un jeune homme de son école qu'il aime particulièrement, et qui, vous le croyez bien, Madame, deviendra mon plus cher ami. Après ce cruel et touchant entretien, je fus chercher Madame de Lagaraye, mon seul abord ne la prépara que trop à la funeste nouvelle que j'étois chargé de lui annoncer; elle me questionna en tremblant, et pénétra bientôt toute l'étendue de son malheur; elle joignit

les mains, et levant vers le Ciel des yeux remplis de larmes, elle resta dans cette attitude quelques minutes, sans proférer une seule parole——mais l'expression sublime et touchante de son visage faisoit assez connoître et ses pensées et ses sentimens !— Elle offroit à Dieu le sacrifice du bonheur de sa vie !—Cependant sa douleur n'avoit rien d'impétueux et de violent, elle paroissoit plus profonde que vive, une parfaite résignation en modéroit l'éclat, en adoucissoit l'amertume ; et loin de me causer une pitié déchirante, je trouvois une sorte de douceur à la contempler ; elle m'inspiroit autant d'admiration que d'attendrissement.——Enfin, Madame de Lagaraye essuya ses pleurs, se leva, et s'appuyant sur mon bras : Allons chez lui, me dit-elle, ne craignez point que sa vûe ajoute à ma foiblesse ; au contraire, elle me fortifiera ; seroit-il possible de manquer de résignation et de courage en sa présence ?— Je conduisis Madame de Lagaraye jusqu'à la porte de la chambre de M. de Lagaraye, et je restai dans la pièce à côté, où je trouvai St. André et Blanche sa femme ; le premier étoit debout, appuyé contre une cheminée : il ne pleuroit pas, mais la douleur et la consternation étoient peintes sur son visage pâle et defiguré. Il vous a conté son histoire, Madame, vous avez dû connoître à quel point ses passions sont naturellement violentes, et combien son enthousiasme pour M. de Lagaraye est ardent et sincère.—Je m'approchai de lui, il

me serra la main, et voyant couler mes pleurs: Vous êtes jeune, me dit-il, ce malheur étoit inévitable pour vous.—Mais moi, plus âgé *que lui*, devois-je m'attendre à lui survivre? —Moi, inutile fardeau sur la terre?——Comme St. André achevoit ces paroles, nous entendîmes un cri douloureux, c'étoit la voix de Madame de Lagaraye!——Tremblans, éperdus, nous nous précipitons vers la porte, nous entrons dans la chambre, quel spectacle frappe nos regards!——Nous voyons M. de Lagaraye prêt à rendre le dernier soupir, la pâleur effrayante de la mort couvroit déjà son front; sa malheureuse femme, assise sur son lit, le soutenoit dans ses bras, et le Curé, placé dans sa ruelle, tenoit une de ses mains!—En nous appercevant, il nous fit signe d'approcher; alors, tournant la tête de notre côté, et jetant sur nous un regard plein de douceur et de sérénité: Porphire, ô mon fils, dit-il, souviens-toi de tes promesses!—et vous, mon cher St. André, continua-t-il, ne quittez jamais ma femme, suivez-la avec votre famille, dans la retraite qu'elle choisira.. et que l'amitié—que la Religion sur-tout vous consolent! En disant ces mots, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, ses yeux appesantis et presque éteints se fermèrent; le Chirurgien s'avança pour lui tâter le pouls, et fit signe qu'il respiroit encore.——Un instant après, le Chirurgien dit tout haut: *Son pouls se ranime!*——Hélas, comme le cœur humain s'ouvre aisément à l'espé-

rance ! — Ces seuls mots causèrent un transport universel, chacun les répétoit, chacun attendoit un miracle !—Je m'approche, je regarde fixement M. de Lagaraye, je vois en effet sa pâleur se dissiper ; son visage se colore, ses yeux se r'ouvrent, une expression surnaturelle rend encore plus auguste et plus touchante sa figure vénérable !—— Tout-à-coup il élève ses bras vers le Ciel avec le mouvement le plus passionné.—O mon Dieu, s'écrie-t-il, tu m'appelles—je vole à toi !—Ce furent ses dérnières paroles——Frappés d'étonnement, saisis d'une émotion qu'un tel spectacle ne produisit peut-être jamais, nous tombons tous à genoux——nous regardons sans effroi ce lit funèbre, nous considérons sans terreur le touchant objet de nos regrets, nous sommes sûrs qu'il est heureux ! — Nous n'avons point vu la mort l'approcher et le frapper, nous ne vîmes que l'Eternel descendant des Cieux pour l'appeller et le recevoir ! Cependant, après avoir entraîné Madame de Lagaraye à son appartement, je me rappellai les derniers ordres de M. de Lagaraye concernant ses malades, je volai à l'infirmerie. — Mais j'arrivaì trop tard, les cris des domestiques, les pleurs, les gémissemens des gardes-malades, n'avoient que trop divulgué la funeste nouvelle que j'étois chargé de cacher——Je ne restai qu'un instant dans la salle, et j'en sortis pénétré d'attendrissement et d'horreur—Je devois être témoin d'une scène encore plus pathétique et plus terrible !

Avant-hier, jour désigné pour la cérémonie du convoi, je me rendis à l'heure indiquée dans la salle d'école où l'on avoit déposé le cercueil, je traversai la cour, elle étoit remplie d'une partie des habitans du Village et de tous les ouvriers des manufactures, et toute cette multitude fondoit en larmes.—— En entrant dans la salle d'école, je vis environ soixante jeunes enfans rangés autour du cercueil tous à genoux; St. André, vêtu d'un long habit de deuil, étoit au haut de la chambre, immobile et plongé dans la plus sombre méditation; les yeux fixement attachés sur le cercueil, il considéroit celugubre objetavec un air également morne et sinistre; ses trois fils étoient placés derrière lui —— Nous attendions les Prêtres, quand tout-à-coup nous vîmes paroître six hommes de l'aspect le plus effrayant; ils étoient pâles, livides, décharnés, ils avoient pour tout vêtement un grand drap qui les enveloppoit depuis la tête jusqu'aux pieds, ils pouvoient à peine se soutenir sur leurs jambes, et ressembloient à des fantômes, à des spectres sortant de la tombe!——Ils se traînèrent vers le cercueil, et se prosternant, ils firent retentir la chambre des plus lugubres gémissemens.——Ces infortunés, échappés de l'infirmérie, venoient rendre un dernier hommage à la mémoire de leur bienfaiteur. ——Abandonnés de leurs gardes pendant quelques minutes, ils avoient profité, pour s'évader, de cet instant de trouble et de confusion.—— Deux de ces

malheureux s'évanouirent en tombant près du cercueil.—Je les fis emporter, et je les reconduisis moi-même à l'infirmerie, où je leur laissai tous les secours dont ils pouvoient avoir besoin, et je revins dans la salle d'école au moment où les Prêtres arrivoient; nous nous mîmes aussi-tôt en marche. A mesure que nous approchons de la Cour, nous entendons plus distinctement les gémissemens lamentables de la foule qui nous attend pour suivre la pompe funèbre: mais dans l'instant où l'on voit paroître le cercueil, un saisissement universel, un saint respect, font cesser les plaintes et suspendent les pleurs!———Aux cris, aux transports violens du désespoir, succède le silence profond de la consternation immobile et muette. . Au bout d'une demi-heure de marche, notre nombreux cortège arrive à l'Eglise.... .Hélas, dans mon enfance, j'ai vu M. de Lagaraye lui-même poser la première pierre de cet Edifice sacré!. . . . Cependant nous approchons de la tombe auguste qui va renfermer les précieuses dépouilles du plus vertueux et du meilleur des hommes!———La fosse est entr'ouverte———on y place le cercueil!—Mon cœur se déchire.———Je détourne les yeux en frémissant.———Dans cet instant, j'entends un cri plaintif. . . . Je me lève, et je vois le malheureux St. André chanceler sur le bord de la fosse, ses fils veulent en vain l'entraîner.——Eperdu, égaré, il se débat dans leurs bras, il s'écrie: O mon Maître! ô mon ami!......A ces mots, il

tombe dans la fosse, et, noble et touchante victime de la reconnoissance et de l'amitié, il expire sur le cercueil de son bienfaiteur !

Je ne puis vous rendre compte, Madame, des suites de cette scène terrible, je perdis l'usage de mes sens, on m'emporta sur le champ; en reprenant ma connoissance, je me trouvai dans ma chambre, on me saigna au moment même; et comme j'avois beaucoup de fièvre, on me força à garder mon lit tout le jour. Hier, me sentant un peu mieux, je me levai afin d'aller chez Madame de Lagaraye. Elle m'a fait part de tous ses arrangemens, elle partira quand tous les malades seront rétablis: elle ira se fixer en Anjou, province où elle est née; elle y établira un hospice de charité et une petite école de jeunes filles, et elle consacrera à cet usage les trente mille livres de rente qui lui restent. Elle emmène avec elle la malheureuse famille de St. André; ce dernier a été enterré ce matin, et l'on a justement immortalisé sa mort et sa mémoire, en plaçant son corps dans le propre tombeau de M. de Lagaraye.

Les héritiers de M. de Lagaraye sont tous ici, ils traitent Madame de Lagaraye avec les égards et le respect qu'on ne peut refuser à ses vertus, mais on sait déjà qu'on ne laissera subsister aucun des établissemens de M. de Lagaraye; pour moi, Madame, j'ignore quand je pourrai jouir du bonheur de vous voir, je resterai avec

Madame de Lagaraye tant que j'aurai l'espoir de lui être utile; ainsi, je ne retournerai vraisemblablement à Paris que vers le commencement de l'hiver.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Saint ***

IL est décidé, ma chère fille, que je passerai tout l'hiver ici, que ferois-je à Paris? Dans la situation où je suis, pourrois-je aller aux spectacles et dans le grand monde? Quand toute dissipation ne me seroit pas insupportable dans ce moment, la seule bienséance m'obligeroit à renoncer aux plaisirs qu'elle peut offrir. Comment une femme ose-t-elle se montrer à l'Opéra, au Bal, lorsque son mari ou son fils sont exposés à tous les dangers de la guerre? Madame de Limours vient me voir très-souvent, mais vous savez qu'il lui faut *un peu de Paris*, comme elle l'avoue elle-même; aussi ne passe-t-elle jamais plus de huit ou dix jours de suite avec nous.

Le Comte Anatolle est mort hier, d'une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, des excès en tout genre auxquels il s'est livré, sur-tout depuis deux ans; il laisse une riche et charmante veuve, et qui, je crois, ne sera pas *inconsolable.* Une chose assez plaisante, c'est que la petite Constance

stance est jalouse de la Comtesse Anatolle, car elle a fort bien pénétré ses sentimens pour Théodore; aussi ne prononce-t-elle jamais le nom de la Comtesse, et quand, par hasard, elle l'entend louer sur ses agrémens, elle rougit et paroît souffrir. Si jeune, éprouver déjà des passions si violentes!

M. de Valcé vient de vendre la plus belle de ses terres, on dit qu'il est presque entièrement ruiné. Vous ne reconnoîtriez pas sa femme, elle est maintenant aussi couperosée, aussi laide, et aussi vieille, qu'elle étoit jeune et jolie il y a cinq ans; elle paroît encore plus sensible à ce malheur qu'à la ruine de son mari.

Adèle devient tous les jours plus charmante; elle est bien véritablement à présent *mon amie*, son esprit est aussi formé que son caractère, nulle conversation ne peut m'être plus agréable que la sienne, nous avons une telle conformité d'opinions et de sentimens.... Nous sommes souvent tête-à-tête, et ces jours-là passent pour nous plus vîte encore que les autres; nous savons nous occuper; nous avons une égale activité, les mêmes goûts, la même manière de sentir; pouvons-nous jamais nous lasser d'être ensemble? Quand je n'aimerois pas autant ma fille, sa franchise et son extrême candeur me feroient toujours préférer sa société à toute autre; non-seulement elle est incapable d'employer jamais un détour, mais l'exagération lui est aussi étrangère que le mensonge; elle

est, dans tous les momens de sa vie, aussi sincère et aussi vraie que la prudence et la politesse peuvent le permettre. Cette charmante qualité donne un prix inestimable à tout ce qu'elle fait, à tout ce qu'elle dit ; on est sûr que l'intérêt ou la flatterie ne lui dictent jamais un éloge, ses attentions sont obligeantes, les témoignages de son amitié touchent véritablement le cœur ; on l'écoute avec intéret, avec attention, parce que la vérité même s'exprime par sa bouche ; son regard, sa gaieté, son sourire, tout en elle est franc, naturel, et sans art. Fût-elle laide, n'êut-elle ni talens ni grâce, elle plairoit, elle attacheroit, elle auroit encore ce charme inexprimable que donneront toujours la candeur et la sincérité. On n'a point cette précieuse vertu sans en posséder mille autres ; on ne peut être parfaitement vrai, sans être en même temps noble, équitable, et généreux ; on rend justice à ses ennemis, on convient franchement de leurs bonnes qualités, on rejette un éloge dont on n'est pas digne, on avoue qu'il n'est pas fondé ; enfin, l'on ne sera jamais intrigant ni flatteur, puisqu'on ne sauroit être l'un ou l'autre, sans avoir beaucoup d'artifice et de fausseté.

Adèle n'a pas encore dix-huit ans, et elle est déjà corrigée de tous les défauts naturels à son sexe ; depuis *la Veillée des quarante,* elle n'a pas eu un moment la tentation de se moquer de personne, sur-tont pour des choses absolument indifférentes et frivoles, comme l'habillement, la coëf-

sure, &c. en même temps elle ne se fâche jamais d'une plaisanterie; fût-elle amère et mordante (si elle n'attaquoit point son caractère) elle la prendroit gaiement, ou du moins avec douceur, car elle méprise tellement ce petit genre de méchanceté, qu'elle ne peut être ni embarrassée ni piquée d'une moquerie. Elle me fait part de toutes ses observations, et me confie ses jugemens particuliers sur les gens que nous voyons; mais jamais, devant le tiers le moins suspect, elle ne se permettroit une légère critique même indirecte. Comme elle a l'esprit solide, elle est absolument exempte de cette curiosité frivole qu'on reproche si justement en général aux femmes, et qui n'est produite que par le désœuvrement et la malignité. Adele n'attache aucune importance aux petites choses, elle ne conçoit pas qu'on puisse s'agiter, se tourmenter pour une bagatelle, ou desirer d'apprendre un secret qui n'intéresse point. Quand elle vivra dans le monde, elle sera toujours instruite la dernière de l'histoire scandaleuse du moment, *et des ruptures, des raccommodemens,* &c. elle sera témoin de beaucoup de tracasseries, sans jamais y prendre part et très-souvent sans les remarquer. On se moquera de sa stupidité à cet égard, on lui dira mille fois : *Mais vous ne savez rien, d'où venez-vous donc?......* il est vrai qu'elle ignorera toutes ces choses, mais elle saura parfaitement démêler le fond du caractère des gens avec lesquels elle

vivra; la méchanceté et l'oisiveté, et le comérage font découvrir toutes les petites intrigues de la société, mais la raison et l'esprit peuvent seuls donner la pénétration. Adèle bien rarement sera *dupe en amitié* (car qui ne l'est pas quelquefois avec un bon cœur); on pourra lui inspirer un intérêt peu fondé, l'on n'obtiendra jamais sa confiance sans la mériter; voilà l'essentiel: ne pouvant éviter de rencontrer de l'ingratitude, du moins que la prudence nous préserve des trahisons. Adèle n'a point oublié notre petite retraite au Couvent de——, et Mademoiselle de Céligni; elle ne juge plus d'après l'extérieur, les phrases et les démonstrations, elle est guérie de *l'engouement*. Personne n'a poussé ce défaut aussi loin que Madame de Limours dans sa jeunesse; pour être à ses yeux *douce, intéressante, et sensible*, il suffisoit d'avoir un visage long, des cheveux blonds et un nez aquilin, tandis qu'au contraire toutes les brunes d'une jolie figure étoient *vives, piquantes* et *spirituelles*, et toutes les laides, *acariâtres* et *méchantes*. Cependant, comme il est très-possible d'avoir des yeux noirs et de la douceur, ou bien une figure fade et un caractère aigre, la Vicomtesse se trompoit souvent dans ses jugemens, mais l'expérience pouvoit seule la désabuser; Madame de Bernière, une *blonde intéressante*, devint son amie intime en huit jours, et se brouilla avec elle au bout de trois mois, après lui avoir fait dix scènes plus

folles et plus violentes les unes que les autres. A cette liaison, succéda Madame de Sémire, une brune *remplie d'esprit et de gaieté*. Pour cette fois, la Vicomtesse rompit tout-à-coup, excédée de l'insupportable ineptie de cette même personne qu'elle avoit jugée *si drôle et si piquante*. Elle a eu vingt histoires dans ce genre; on la voyoit, pendant six mois, inséparable d'une femme qu'elle appelloit *mon cœur, mon amour, mon enfant*, et qui, l'hiver d'ensuite, n'étoit plus pour elle qu'une étrangère. Ce travers nuisit beaucoup à sa réputation; toutes ces amies brouillées déchiroient sans ménagement son caractère, et divulguoient tous les petits secrets confiés durant l'intimité: la grande jeunesse de la Vicomtesse, et l'éducation négligée qu'elle avoit reçue, pouvoient seule faire excuser un semblable défaut, et elle avoit trop d'esprit pour ne pas s'en corriger.

Non, ma chère fille, la tendresse d'Adèle pour Hermine ne s'affoiblit point; au contraire, elle devient chaque jour plus vive. Hermine a dix ans maintenant, et elle est réellement aussi intéressante par son caractère que par sa figure; elle a déjà toute la candeur de sa *petite Maman*, vertu qu'elle lui doit en effet, car elle avoit naturellement beaucoup de disposition à mentir. La pauvre petite a éprouvé aujourd'hui un grand chagrin, elle avoit un petit chat blanc qui faisoit ses délices. Ce matin, le malheureux *Azolin* est tombé d'une fenêtre dans une cour pavée, et, deux heures après

il est mort sur les genoux de sa maîtresse : à cet affreux spectacle, Hermine est devenue pâle comme la mort, ensuite elle s'est mise à fondre en larmes, en se jetant dans les bras d'Adèle, qui ne la reçut pas sans émotion.. Ce tableau m'a rappellé celui de Greuze, qui représente une petite fille pleurant la mort de son serin. Les pleurs d'Hermine, dans cette occasion, m'inspiroient je ne sais quel sentiment doux qui m'étoit agréable.... Ces douleurs enfantines font plaisir à contempler, parce qu'elles prouvent l'innocence et le bonheur de cet âge; ces larmes pures qui coulent pour la perte d'un chat, démontrent que jamais le cœur n'a senti l'atteinte d'une douleur véritable; heureux âge!.. Adèle a donné ce soir un joli petit écureuil à Hermine; s'il arrive dans trois ou quatre ans quelque accident à l'écureuil, puisse-t-il être pleuré aussi sincèrement qu'Azolin ?

Adèle et moi, nous avons veillé ce soir jusqu'à minuit, uniquement pour parler d'Hermine; Adèle, ainsi qu'une véritable mère, se plaît à former pour son enfant *mille châteaux en Espagne;* elle se transporte dans l'avenir, elle se représente Hermine à vingt ans, elle voudroit être à cette époque; mais songez-vous, lui ai-je dit, que vous aurez alors vingt-huit ans, et que vous commencerez à n'être plus de la première jeunesse!..... —Mais Hermine sera dans tout l'éclat de la sienne !.. ——Voilà le sentiment qui non-seulement console une bonne mère de la perte de ses agrémens,

mais qui lui fait desirer passionnément que sa jeunesse soit écoulée, afin de jouir des beaux jours destinés à ses enfans ; elle ne peut s'affliger du changement de sa figure, en voyant sa fille et croître et s'embellir Comment pourroit-elle regretter les grâces et les charmes que les années lui enlèvent ? Le temps les lui ravit, mais il les donne à sa fille.

Adieu, ma chère enfant ; j'enverrai Jeudi chez votre Banquier un petit tableau peint par Adèle, et qui la représente faisant une lecture avec Hermine j'espère que vous serez aussi contente de l'exécution que des ressemblances.

LETTRE LIX.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Saint . . .

QUE nous sommes heureuses, Madame! . . . . . . Quelle sera votre joie, l'excès de votre bonheur ! Ah, qui peut le savoir, le sentir, mieux que moi !——Nos enfans se sont également distingués, ils se portent bien !———Nous les reverrons dans trois mois. . . . . Je vous envoie tous les détails, et non-seulement la Lettre que vous écrit M. d'Almane, mais celle que j'en ai reçue moi-même, car j'imagine qu'elle vous fera plus de plaisir encore, et maintenant ! Je n'ai plus rien de caché pour vous ! . . . . Quand ce précieux paquet m'est arrivé, et

c'est le chevalier d'Herbain qui me l'apportoit, j'étois avec Madame de Limours, Constance, et ma fille.....J'étois si tremblante, si troublée, que je ne pouvois ni décacheter le paquet ni parler..—Enfin, je trouve la Lettre de M. d'Almane.... Je l'ouvre.....Que devins-je en lisant ces premiers mots qui la commencent; *Gloire et bonheur, ma chère amie!*.... Mes sanglots me coupent la parole.....Je me jete à genoux...Ma chère Adèle vient se précipiter à mon col.... Tous mes amis m'entourent, leur attendrissement, leur joie ajoute à mon bonheur..... Que n'étiez-vous là Madame, qu'il m'eût été doux de vous embrasser, sur-tout dans cet instant!......Que ne donnerois-je pas pour jouir de la satisfaction inexprimable de vous voir, et de vous donner moi-même les Lettres que je vous envoie!.... La pauvre petite Constance a été bien touchante dans ce premier moment, malgré elle le nom de Théodore est échappé de sa bouche!..... et elle versoit un ruisseau de larmes!.... Cependant, quand j'ai lu tout haut le détail de l'action, j'ai remarqué qu'Adèle éprouvoit une émotion et des transports que sa cousine ne partageoit pas. Les ames fortes sont les seules qui puissent être véritablement sensibles à la gloire!... Après avoir appris que Théodore n'avoit point été blessé, Constance ne desiroit plus rien, tout autre détail ne pouvoit l'intéresser que foiblement.

Adieu, Madame; parlez de moi, je vous supplie, à M. d'Aimeri et à M. Val-

mont : ah, que n'êtes-vous tous ici !... Adèle vous écrit, Madame, une fort jolie Lettre, qu'elle vient de me montrer ; cependant je vous assure qu'elle ne vous exprime pas *toute la part* qu'elle prend à votre joie....

LETTRE LX.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Paris.

J'AI mené hier, pour la première fois Constance à un Bal paré de nuit, nous y sommes restées jusqu'à la fin, et devinez à quelle heure nous étions dans nos lits ?..... A trois heures et demie du matin !.... Cependant le Bal étoit superbe, un monde énorme, les plus jolies personnes de Paris, toutes mises à peindre... Mais tout cela ne venant au Bal que pour montrer des habits charmans, arrivant à deux heures, et s'en allant à trois !... Aussi-tôt qu'on a été vue de toute la salle, que le rouge se raye...... que la coëffure se dérange, on bâille, on se plaint du chaud, et l'on va se coucher. Oh, de notre temps l'on avoit plus de gaieté que cela !...Je ne trouve rien d'aussi triste et d'aussi mauvais goût que la coquetterie d'aujourd'hui, elle consiste uniquement en mines et en recherches de parure. J'ai soupé l'autre jour avec une coquette de ce genre, Madame de Blomar ; elle est laide, mais elle se croit et *piquante et charmante;*

elle

elle a des manières libres, un ricanement pepétuel qu'elle donne pour de la gaieté, un ton décidé, et une conversation aussi insipide que commune ; et quand elle a de *grands desseins,* on s'en apperçoit dans l'instant, parce qu'alors elle s'agite dans la chambre, elle change de place, elle marche d'un *pas leste et dégagé,* elle saute même, elle s'admire devant une glace, elle trouve mille manières qui lui procurent l'occasion de montrer un très-joli pied, elle rit aux éclats. . . . Voilà tous les artifices que lui inspire la coquetterie : ils me paroissent innocens, car ils ne doivent troubler le repos de personne. Ce soir-là, Constance étoit avec moi, et tout le monde se récria sur sa figure. En effet, je ne l'ai jamais vue si belle. Madame de Blomar n'eut pas assez d'esprit pour sentir qu'il faut au moins dissimuler un peu l'envie, elle ne put se résoudre à convenir que Constance fût jolie ; d'abord, elle voulut l'effacer par ses agrémens et toutes les grâces que je viens de vous dépeindre ; ensuite, voyant qu'on s'obstinoit à regarder Constance, elle tomba dans le découragement, et ne prit plus la peine de cacher son mécontentement et son humeur. A quel point une ridicule et sotte vanité peut avilir, humilier !...Je me souviens qu'étant jeune, je craignois tellement d'être soupçonnée d'un mouvement si bas, que non-seulement je rendois justice à toutes les jolies figures, mais que je trouvois un grand plaisir à les louer, afin de bien persuader ceux qui m'écoutoient, que j'étois

absolument exempte du vice le plus méprisable qu'on puisse avoir.

Pour revenir à Madame de Blomar, ce qui a achevé de me la faire prendre en aversion, c'est que ce même soir on parla de Madame de **, et qu'elle s'en moqua de la manière la plus indécente à mon avis; elle voulut tourner en ridicule la tendresse de Madame de ** pour son mari, elle en conta plusieurs traits qui ne produisirent pas l'impression qu'elle desiroit; tout le monde loua le caractère, l'esprit, et la conduite de Madame de **; Madame de Blomar convint que Madame de ** étoit une personne *parfaite* (en appuyant sur ce dernier mot avec dénigrement) mais elle ajouta que Madame de ** étoit *ennuyeuse à la mort, et romanesque à l'excès.* J'avois bien envie de répondre : *On n'est point ennuyeuse à la mort, avec de l'esprit, de la douceur et de l'instruction, et j'aimerois mieux être romanesque que malhonnête*; car enfin, si Madame de ** affichoit pour un amant la tendresse qu'elle montre pour son mari, Madame de Blomar la trouveroit très-*interessante*, elle s'attendriroit sur sa *sensibilité.* Quand on n'a point de principes, on a beaucoup d'aversion pour une *personne parfaite,* et l'on cherche à jeter le ridicule sur la vertu, effort impuissant qui ne peut servir qu'à faire connoître et le défaut d'esprit et la dépravation du cœur....

J'ai fait hier cent visites avec Constance; nous avons été chez Madame de **, Con-

stance est revenue enchantée de Mademoiselle de **. En effet, il est impossible d'être mieux élevée et plus aimable ; elle n'est ni timide ni embarrassée, et elle a cependant toute la réserve qui convient à son âge, et ce certain air de déférence et même de respect pour les femmes mariées, qui sied si bien à une jeune personne ; ses manières sont douces. obligeantes, naturelles ; sa figure est aussi agréable que spirituelle, et je sais qu'elle a autant d'instruction que d'esprit et de grâces ; mais avec une mère comme la sienne, pouvoit-elle n'être pas charmante à tous égards ? Adieu, ma chère amie ; j'irai vous voir Jeudi ou Vendredi.

Il n'est question ni de vous ni de moi dans les infâmes couplets dont on vous a parlé, c'est tout ce que j'en sais, car je n'ai pas voulu les voir. De tout temps, on a rencontré des personnes (quelquefois estimables d'ailleurs) curieuses de connoître ces abominables productions, les apprenant par cœur, et souvent les répandant dans la société ; mais lire et répéter de semblables horreurs, n'est-ce pas participer à la méchanceté atroce de l'auteur de ces calomnies ? Je ne conçois pas comment, avec quelques principes, on peut se permettre de lire un libelle, et je conçois encore moins qu'on puisse assez mépriser les bienséances, pour en parler et en citer des traits.

LETTRE

LETTRE LXI.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

De Saint ——

J'AI été bien inquiète pendant deux jours, ma chere fille ; ma pauvre Miss Bridget a été très-sérieusement malade d'une esquinancie ; avant-hier matin elle fut saignée pour la troisième fois, et le soir Adèle, les larmes aux yeux, entra dans ma chambre, en me disant que Miss Bridget étoit plus mal. Je vous conjure, Maman, ajouta Adèle, de me permettre de la veiller cette nuit, car il est important qu'elle prenne d'heure en heure une potion que le Médecin vient d'ordonner, et il est impossible de se reposer sur les soins d'une Garde ou d'une Femme-de-chambre——Et bien, interrompis-je, passez-y cette nuit, j'y consens, demain je la veillerai à mon tour. Adèle sortit, et je restai seule avec Madame de Limours. Quoi, me dit cette dernière, vous souffiez qu'Adèle passe une nuit entière !———A son âge, toutes les jeunes personnes vont au Bal de nuit ; ainsi——Mais Miss Bridget a de la fievre——Miss Bridget n'a point une maladie contagieuse ; d'ailleurs, pour sauver à ma fille un peu de fatigue et même un accès de fievre, je ne l'empêcherois pas de remplir un devoir. Cependant, que feroit-elle de plus pour vous? —Je l'ignore, et je me flatte qu'elle ne le sait

sait pas elle-même ; mais plus je lui verrai de reconnoissance et d'attachement pour sa gouvernante, et plus je compterai sur sa tendresse pour moi. D'après cette maniére de penser, j'ai dû être satisfaite, car Miss Bridget a reçu d'Adèle les preuves de la plus touchante affection. Elle ne voulut pas souffrir que ma fille passât la nuit entière auprès d'elle ; Adèle, pour la satisfaire, feignit de la quitter à trois heures du matin, mais elle se cacha derrière son lit, afin de veiller sur l'exactitude de sa garde ; elle ne s'assoupit pas un instant, d'heure en heure elle arrangeoit elle-même la potion ordonnée et elle la donnoit à la garde, qu'lle fut obligée de réveiller plusieurs fois. Quand le Médicin arriva à neuf heures du matin, Adèle étoit encore dans la chambre de Miss Bridget ; elle rendit le compte le plus détaillé de la nuit. Le Médecin l'assurant alors que Miss Bridget étoit absolument hors de tout danger, elle fondit en larmes, et la joie lui fit tellement oublier sa fatigue, qu'elle ne voulut jamais consentir à s'aller coucher ; elle passa toute la journée dans la chambre de Miss Bridget ; le soir elle étoit changée, mais point abattue (un bon cœur donne des forces inépuisables ;) elle a dormi douze heures cette nuit, elle se porte à merveille aujourd'hui, et Miss Bridget est en pleine convalescence.

Il y a eu ce soir une petite scène entre Adèle et Constance, dont le détail vous fera surement plaisir. Ce matin, la Vicomtesse

comtesse avoit un peu d'humeur, et après le dîner, elle gronda Constance assez injustement. Je suis rentrée dans ma chambre, comme à mon ordinaire, à cinq heures; Adele fait ses études dans un cabinet voisin, et elle laisse sa porte ouverte, de maniere que je l'entends chanter, parler, jouer des instrumens, comme si j'étois à coté d'elle. Vous savez que le bruit ne m'empêche pas d'écrire, et que j'ai composé tous mes Ouvrages au son de la harpe et du clavecin, et en m'interrompant à chaque minute pour dire : *Cela est faux, vous pressez le mouvement, &c.* Je m'établis donc à mon bureau, et ma fille à sa harpe. Au bout d'une demi-heure, on vient m'avertir que Madame de P**, que j'attendois en effet, arrive dans l'instant, et que sa voiture entre dans l'avenue; je dis à ma fille que je suis forcée de descendre, et de rester dans le salon jusqu'au souper. En sortant de la chambre, je rencontre Constance, et je lui dis la même chose; mais un moment après, j'apprends qu'on s'est trompé, et que Madame de P** n'est point arrivée; alors je remonte chez moi: comme il y a un tapis dans ma chambre, j'entre sans faire le moindre bruit: j'avois laissé une lumière sur mon bureau, je me remets dans mon fauteuil, je reprends ma plume, j'entends causer Adèle et Constance, il me paroît assez plaisant d'écrire leur conversation, j'écoute et j'écris à mesure le Dialogue suivant:

CON-

Constance. Un quart-d'heure seulement.

Adele. Eh, mon Dieu! je causerois de tout mon cœur avec vous, si Maman le savoit; mais elle croit que j'étudie dans cet instant; cette idée me fait de la peine.. Il me semble que je la trompe..

Cons. A l'âge que vous avez, ma tante n'exige pas que vous étudiez sans relâche..

Adele. Elle sait combien j'aime l'occupation; j'aurois bien mal profité de son exemple et de ses soins, si le desœuvrement pouvoit être un délassement pour moi. Mais, je vous le répète, ce qui fait que j'aimerois mieux m'entretenir avec vous dans un autre moment, c'est que j'ai dit à ma mère, quand elle est descendue, que j'allois *bien travailler*.

Cons. Eh bien, je m'en vais.. Cela est cruel pourtant.

Adele. Constance?

Cons. Quoi?.....

Adele. Si cela vous fâche, restez.....

Cons. Réellement, vous ne m'aimez pas.

Adele. Vous croyez?

Cons. Mais....

Adele. Eh bien, causons donc ....

Cons. Si vous saviez combien je suis malheureuse aujourd'hui!....

Adele. Comment?......

Cons. Vous avez vu de quelle manière Maman m'a traitée cet après-dîner....On peut parler devant Hermine, elle ne répétera pas ce que nous dirons?

Hermine..

HERMINE. Oh, je lis avec tant d'attention, que je n'entendrai même pas—

CONS. Eh bien, quand Maman est rentrée dans sa chambre, je l'ai suivie, j'ai voulu lui parler, elle m'a reçue avec une dureté———Cependant je n'avois aucun tort, vous en avez été témoin——

ADELE. *Aucun tort*, ma chère Constance!—Songez-vous à ce que vous dites? Vous accussez votre mère d'injustice!

CONS. Je ne m'en plaindrois pas à toute autre—Mais quoi! ne le puis-je avec vous?

ADELE. Non: car il ne vous est même pas permis de penser que votre mère est injuste; si cette idée s'offre à votre imagination, vous devez la rejeter, vous devez croire que vous vous abusez. Diriez-vous à ma tante que vous n'avez eu *aucun* tort? Non surement; au contraire, vous avez eu l'air avec elle de sentir qu'elle avoit raison; ce murmure qui vous échappe ensuite, vons ôte tout le mérite de la douceur que vous avez montrée, et devient une espèce de trahison——D'ailleurs, quand il seroit vrai que ma tante eût eu un moment d'humeur, qui l'excusera, qui cherchera à cacher ce petit tort, si ce n'est vous? C'est la seule preuve de reconnoissance que vous puissiez lui donner. Avez-vous le droit d'exiger qu'elle soit parfaite?—Pardonnez ma franchise, ma chère cousine: il m'en coûte de vous affliger, mais je vous aime trop pour vous déguiser la vérité——

CONS. *(pleurant.)* Cependant je me flatte

que

que vous ne doutez pas de ma tendresse pour Maman...

ADELE. C'est parce que je connois l'extrême bonté de votre cœur, que je vous parle avec autant de sincérité. .

CONS. *(pleurant toujours.)* Vous avez raison, je le sens. .

ADELE. Aimable candeur !. . Embrassez-moi, ma charmante amie. . . .

CONS. Ma chère cousine !. . Ah, que je voudrois vous ressembler !. .

ADELE. Ah, vous n'avez rien à desirer, nulle vertu ne vous manque !...——Je suis plus âgée que vous, il ne seroit pas étonnant que je fusse susceptible d'un peu plus de réflexion. .

CONS. Je suis au désespoir. . Vous venez de me faire comprendre combien ma faute est inexcusable....

ADELE. Eh bien, ma chère Constance, réparez-la, vous le pouvez....

CONS. Comment ?....

Dans cet endroit de la conversation, je me levai doucement, et je sortis. Je fus chez la Vicomtesse, je ne lui rendis pas un compte exact de ce que je venois d'entendre, je me contentai de lui dire que Constance étoit au désespoir de lui avoir déplu ; et je la priai de cacher que j'eusse entendu la conversation. Comme nous causions, la Vicomtesse et moi, sa porte s'ouvrit, et nous vîmes paroître Constance avec des yeux bien enflés et bien rouges !...En m'appercevant, elle eut l'air un peu embarrassé ; je lui appris que Madame de P**

n'étoit point arrivée, et je lui laissai croire que j'avois passé tout ce temps avec la Vicomtesse—Après un moment de réflexion, Constance s'approcha de sa mère en pleurant; la Vicomtesse l'embrassa, et Constance, se jetant à genoux, lui avoue franchement qu'elle s'est plaint d'elle, et qu'Adèle lui a fait sentir toute l'étendue de cette faute. A ces mots, la Vicomtesse attendrie la relève et la loue sur sa sincérité. Hélas, Maman, reprit Constance, c'est Adèle encore qui m'a conseillé de venir faire cet aveu, je n'ai pas eu le mérite de m'y décider de moi-même!.... A ce dernier trait de sincérité, la Vicomtesse et moi, nous embrassâmes Constance en même temps, et il nous fut impossible de retenir nos pleurs... Oh, qui pourroit n'être pas touché des charmes séduisans de la candeur et de l'igénuité? Je louai cette action avec enthousiasme, car elle est charmante en effet, mais la Vicomtesse prétendit que je ne l'aurois peut-être pas sentie si vivement si elle n'eût pas autant fait valoir Adèle. A propos de cette petite aventure, la Vicomtesse voulut absolument me faire avouer le *défaut secret* d'Adèle. Je conviens, ajouta-t-elle, que je ne lui en connois point, mais surement elle en a un au moins, quelque léger qu'il puisse être.... Ce seroit ma faute, puisque nous sommes convenues qu'il n'est point de défauts ni même de vices que l'éducation ne puisse détruire..... De bonne-foi, vous ne lui connoissez pas un seul petit défaut?.. D'abord, il faut nous entendre: définissez-moi ce que

c'est *qu'avoir un défaut ?*——C'est un penchant plus ou moins dangereux qui nous domine constamment......*Qui nous domine constamment !*.........Quelle terrible définition !.. Je la crois juste. Et moi aussi, c'est pourquoi j'ai toujours pensé qu'il est impossible d'être parfaitement heureux si l'on a un seul défaut....Et vous pensez que l'éducation peut les déraciner tous !.....Si elle en corrige un, pourquoi n'en corrigeroit-elle pas deux, trois, quatre ?.......Oh, parce que nous ne pouvons être parfaits..... *Parfaits !* non, certainement. Mais songez qu'il est fort différent *de faire une faute*, ou d'avoir un défaut. Je vous proteste qu'Adèle n'a pas un seul défaut, c'est-à-dire, une mauvaise habitude enracinée : ou bien, comme vous dites, un *penchant dangereux qui domine constamment*. Cependant, elle n'est point parfaite, puisque nul mortel ne peut l'être ! Elle est douce, mais il est possible que de certaines circonstances puissent lui inspirer un mouvement d'impatience et même de colère ; elle peut se tromper, elle peut avoir un moment d'injustice ou d'humeur ; mais du moins, quand on n'a point de défauts habituels, les torts sont toujours aussi légers que rares, et ne peuvent jamais ni nuire à la réputation, ni faire le malheur de la vie....Ainsi, vous croyez donc que si j'eusse été bien élevée, j'aurois une *parfaite égalité d'humeur ?*.....Je n'en deute pas, ...Dans ce cas, reprit la Vicomtesse, c'est une bonne chose qu'une excellente éducation. Adieu, ma chère fille ; vous me de-

mandez bien *des details et des conversations entières*, j'espère que vous serez contente de cette Lettre ; mais elle ne me satisferoit point si je n'avois pas écrit en même temps à Séraphine trois grandes pages pour ne parler que de vous. Embrassez-la de ma part, ainsi que sa cœur, à laquelle je ferai réponse Jeudi.

Je r'ouvre ma Lettre pour vous apprendre une nouvelle que Madame de P* * s'étoit chargée d'annoncer à la Vicomtesse. M. de Valcé vient de quitter le service, il est totalement ruiné; de toute cette grande fortune, il ne lui reste que cinquante mille livres de rentes viagères ; Madame de Valcé, de son côté, a mangé tout son bien, car ses dettes excèdent de beaucoup la dot qu'elle a reçue ; son mari est parti la nuit dernière ; il compte, dit-on, voyager deux ou trois ans. Madame de Valcé reste sans secours, sans conseil, sans ressource, abandonnée de tous ses amis, et même de M. de Remicourt ; elle est très-malade et dans son lit : dans cet instant, la Vicomtesse ne voit que son malheur, elle en oublie les causes, et elle vient de partir pour voler à son secours.

LETTRE

LETTRE LXII.

Le Baron á M. d'Aimeri.

OUI, Monsieur, je serai surement à Paris dans les premiers jours d'Avril : je ramène nos deux enfans plus dignes encore de notre affection et du bonheur qui les attend. Pouvoient-ils se conduire autrement, ils sont François ! Ils ont montré autant d'intelligence et d'activité que de valeur ; mais en les louant, on ne peut dire *qu'ils se soient distingués,* car, au milieu de tous ces jeunes François qui sont ici, l'on ne peut se distinguer par la bravoure seulement.

J'espère, Monsieur, que je vous trouverai à Paris, ainsi que M. et Madame de Valmont. Je réserve à notre aimable Charles tout le plaisir de la surprise : il a, je crois, beaucoup d'espérances : il voit bien que je l'aime comme mon propre fils ; mais je me plais quelquefois *à le dérouter,* et du moins je le maintiens dans l'incertitude.

Oui, vous allez voir former cette union si desirée ; cette union, l'objet de vos vœux et des miens !....Chassez donc les noires idées qui vous obsèdent ; perdez, s'il est possible, un souvenir douloureux qui n'a que trop long-temps empoisonné votre vie ; osez vous croire digne d'être heureux, vous en avez acquis le droit. Adieu, Monsieur, je vous prie d'engager M. et Madame de Valmont à

garder

garder fidèlement le secret, jusqu'à ce que Madame d'Almane en ait fait part au Vicomte et à la Vicomtesse de Limours.

LETTRE LXIII.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

De Paris.

FIGUREZ-VOUS mon bonheur, ma chère fille : ils arrivent !—nous les verrons dans deux jours !—Demain nous partons, nous allons au-devant d'eux : nous les rencontrerons vraisemblablement à trente ou quarante lieues de Paris !—Ah ! que manqueroit-il à ma félicité, si vous étiez ici ?—Vous ne pouvez concevoir tout ce qui se passe dans mon cœur ; non, quoique vous le connoissiez bien, ce cœur, vous ne l'imaginez pas !—Je ne suis revenue de Saint *** que ce matin. Le courier que m'a envoyé M. d'Almane, a passé par Paris ; il m'a donné une Lettre qui m'apprenoit que Madame de Valmont venoit d'arriver, et qu'elle m'attendoit chez moi. J'ai caché cette dernière nouvelle à ma fille ; j'ai demandé des chevaux et nous sommes parties au moment même, Adèle n'ayant encore aucun soupçon de l'evénement qui doit fixer sa destinée.—En descendant de voiture, nous appercevons Madame de Valmont sur le perron ; Adèle fait un cri de joie, et court se jeter à son cou : pour moi, je ne puis exprimer à quel point j'étois émue, at-

tendrie, en serrant Madame de Valmont dans mes bras !—Nous pleurions toutes trois sans pouvoir proférer une seule parole !—Cependant, nous entrons dans ma chambre ; alors, prenant Adèle par la main : embrassez encore Madame de Valmont, lui dis-je : embrassez-la, ma chère Adèle, avec la tendresse d'une fille, car vous allez devenir la sienne.—A ces mots, Adèle tressaille et rougit, un déluge de pleurs inonde son visage ; dans ce premier moment elle ne voit que sa mère—elle n'éprouve qu'un mouvement de tristesse et d'effroi en apprenant que je ne serai plus l'arbitre de son sort !——Madame de Valmont et moi nous la prenons dans nos bras ; Adèle appuie et cache son visage contre ma poitrine, elle ne nous répond que par des soupirs et des sanglots, elle reçoit avec indifférence les caresses de Madame de Valmont : il semble qu'elle veuille me faire sentir qu'elle ne peut aimer que moi.—Enfin Madame de Valmont nous quitte : et lorsque nous fûmes seules, Adèle et moi, elle m'ouvrit son ame toute entière, elle m'avoua qu'elle préféroit cet établissement à tout autre, d'autant plus qu'elle étoit sûre que le Chevalier de Valmont ne la sépareroit jamais de moi ; mais elle ajouta qu'elle craignoit la jeunesse du Chevalier, et qu'elle auroit desiré qu'il eût eu quelques années de plus. Je la rassurai en lui disant que je connoissois parfaitement le caractère du Chevalier, et qu'à vingt-quatre ans, lorsqu'on avoit reçu une excellente éducation, on n'étoit plus assez jeune

pour se démentir et se corrompre. M. et Madame de Valmont et M. d'Aimeri ont soupé ce soir avec nous; Adèle, quoique toujours un peu rêveuse, a été charmante pour eux. J'ai eu aujourd'hui même une scène très-vive avec la comtesse. Il a bien fallu lui déclarer enfin qu'Adèle sera mariée dans six semaines. Cet aveu, qui en effet n'est pas une confidence, ne pouvoit manquer d'exciter sa colère; elle m'a dit que je n'avois nulle confiance en elle : j'ai été forcée de lui reprocher son indiscrétion. Je ne devois pas à l'amitié, ai-je ajouté, d'exposer le repos et le bonheur de ma fille, en vous confiant un secret que j'étois sûre que vous ne pourriez garder. Ne m'aviez-vous pas donné votre parole d'honneur de cacher toujours à Constance que vous la destiniez à Théodore? l'avez-vous pu?——A ces mots, la Vicomtesse n'ayant rien à répondre, s'est levée avec un mouvement de fureur qui m'a véritablement épouvantée. J'ai voulu l'arrêter; mais elle est sortie impétueusement en me criant *qu'elle ne me réverroit de sa vie.* Une heure après j'ai été chez elle; je l'ai trouvée tête-à-tête avec sa fille; cette dernière étoit dans un état affreux, car elle me croyoit brouillée sans retour avec sa mère, qui, dans cet instant, dominée par le ressentiment et l'humeur, étoit beaucoup plus irritée que touchée de ses pleurs et de son désespoir. Quand je parus, elle la renvoya; ensuite, s'avançant vers moi, elle me demanda, avec une colère

concentrée *ce que je voulois* J'étois si sincerement affectée de sa situation, que je tremblois comme si j'eusse été coupable. Je viens lui dis-je, essayer de vous rendre la tranquillité que vous avez perdue et que vous m'ôtez. Il est vrai que je vous ai caché le secret le plus important de ma vie; ce n'est pas ma faute, c'est la votre—Je n'ai pas du compter sur votre discrétion; mais je compterai toujours sur votre justice et sur votre amitié——Comme j'achevois ces paroles, la Vicomtesse, baignée de larmes, vint se jeter dans mes bras, et avec cette charmante franchise qui accompagne toutes ses actions.—Je reçus ce retour comme un pardon, il me rendit tout mon bonheur, car il me seroit impossible d'être heureuse sans son amitié. Nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre; pourquoi faut-il qu'il y ait si peu de rapport entre nos caractères?

La Comtesse Anatolle, plus jolie que jamais, est venue me voir cet apres-dîner; elle m'a parlé pendant une heure du retour de M d'Almane, et m'a fait mille questions sur Théodore. La pauvre Madame de Valcé se meurt de la poitrine, et n'a surement pas trois mois à vivre. Adieu, ma chère fille; il est deux heures après minuit, et je me lève demain avant sept. Adieu; quoique la poste ne parte que Jeudi, je vous écrirai tous les jours d'ici là. Ah! comptez sur un *Journal exact et détaillé,* puisque je n'ai plus que ce moyen pour vous instruire de mes pensées et de mes sentimens!

LETTRE

LETTRE LXIV.

La même à la même.

De Paris, ce Mardi.

AH! ma fille, ils sont ici!——je viens de les voir, de les embrasser!——Ils sont ici!—On ne meurt ni de saisissement ni de joie!—A peine étois-je levée ce matin, que j'entends une voiture entrer dans la cour; je crois que c'est la mienne: j'achève de m'habiller, quand tout-à-coup ma porte s'ouvre, et je vois paroître M. d'Almane et Théodore——Au même instant Adèle éperdue accourt et vient tomber dans les bras de son Père—Quel moment!—quel bonheur après un an d'absence, après avoir éprouvé tant d'inquiétudes et de peines!——O vous, ma fille, qui connoissez si bien mon cœur, vous seule pouvez imaginer à quel point je suis heureuse!—*l'entrevûe* d'Adèle et du Chevalier Valmont s'est faite à midi! Le Chevalier est si pénétré, si transporté, de son bonheur, qu'il en a perdu la faculté de s'exprimer; il ne peut que regarder Adèle, soupirer, embrasser sa mère et me baiser les mains. Adèle rougit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, elle est mille fois plus tendre pour moi; souvent en me regardant, ses yeux se remplissent de larmes: mais elle n'évite point le Chevalier de Valmont, et ne laisse même pas échapper une occasion de lui

montrer de l'intérêt, ou de lui dire un mot obligeant. Théodore partage vivement le bonheur de son ami, et demain au soir il apprendra le sien; car on n'attend pour déclarer aussi le marige de Constance, que le retour du Vicomte qui est absent depuis huit jours, mais auquel M. d'Almane vient d'envoyer un Courier. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'attendrissement et de la joie de M. d'Aimeri. Cependant au milieu de ses transports, le souvenir ineffaçable de la malheureuse Cécile, vient encore le troubler! Ai-je mérité tant de bonheur? me disoit-il ce soir; je crains toujours qu'il ne m'échappe! Il a prononcé ces paroles d'un ton qui m'a pénétrée. Un seul remords suffit pour corrompre la félicité la plus pure— Pour goûter le bonheur, il faut avoir mérité d'être heureux. Adieu, chère fille; je continuerai demain cette Lettre, puisqu'elle ne doit partir que Jeudi.

Mercredi au soir.

JE reçois dans l'instant la Lettre où vous m'annoncez la mort du malheureux Chevalier de Murville. Je desire que M. d'Aimeri n'apprenne cet événement qu'après le marriage de nos enfans, car, dans la disposition où il est, je suis sûre qu'il en seroit vivement affecté. Je n'en ai parlé qu'à Madame de Valmont, qui pense comme moi, qu'il faut dans ce moment

cacher cette nouvelle à son père; et si *quelque paquet* arrivoit de **, nous avons pris toutes les précautions nécessaires pour que Madame de Valmont ne reçut pas cette triste restitution en présence de son père.

La Vicomtesse est transportée de joie, le Vicomte est arrivé, et il est décidé que Constance et Théodore, Adèle et le Chevalier de Valmont se marieront le même jour. Quel jour pour moi! —— Nous attendons à chaque instant le Comte de Roseville, sa dernière Lettre étoit datée de —— ; le retour d'un frère chéri, et si digne de l'être, mettra le comble au bonheur de la Vicomtesse.———Hélas! pour moi, ma félicité ne sera point parfaite, vous n'en serez pas témoin!———Et quelle distance nous sépare! ——Tous ces détails que vous attendez avec tant d'impatience, vous ne les lirez que dans un mois!——

La Comtesse Anatolle est venue me voir aujourd'hui, je lui ai fait part du mariage de mon fils; elle a rougi, pâli, et baissé les yeux; je n'ai pas fait semblant de remarquer son trouble, et j'ai changé d'entretien: au bout d'un moment, elle m'a dit qu'elle partoit demain pour deux mois, et un moment après, elle m'a quittée; elle m'intéresse vivement, je l'avoue. Quelle mère n'excuse pas au fond du cœur une foiblesse dont son fils est l'objet?

Dans le moment où je vous écris, ma chère enfant, j'ai dix personnes dans ma chambre, des Tailleurs, des Couturières,

des Marchandes de modes ; mon bureau est couvert de pièces d'étoffes de fleurs, de chiffons, de dentelles. Adèle ne veut rien choisir, et s'en rapporte à mon goût, c'est me charger d'une affaire que je ne traite point du tout légèrement ; il s'agit de parer et d'embellir Adèle ! Je vous assure qu'il n'y a point de coquette plus occupée de sa parure, que je le suis de celle d'Adèle. Pendant ce temps, ma fille lit, étudie, fait de la musique, tout comme à son ordinaire. Hermine ne sait que d'aujourd'hui que sa Maman va se marier. En apprenant cette nouvelle, elle a montré le plus grand étonnement, et regardant Adèle en pleurant : Maman, dit-elle, serai-je toujours votre enfant ?——A ces mots, Adèle ne put retenir ses larmes, et prenant Hermine dans ses bras, elle l'embrassa mille fois, en l'assurant qu'elle l'aimeroit passionnément toute sa vie. Alors Hermine reprit sa gaieté, et me dit qu'elle étoit *bien aise* que j'eusse choisi le Chevalier de Valmont, parce qu'il étoit *presque aussi aimable que sa petite Maman*.

Ce qu'on vous a mandé de Madame de Gerville étoit vrai alors, et ne l'est plus maintenant ; elle a quitté la dévotion, et perdu la considération qu'elle avoit usurpée, et tout cela en faveur d'un jeune homme qui vient d'entrer dans le monde, et qu'elle s'est chargée *de former* et de produire. Cette espèce d'égarement, si avilissant à son âge, lui manquoit, et achève de la rendre aussi ridicule que méprisable.

Madame de Valcé est toujours dans le même état, on dit que le chagrin seul la conduit au tombeau; la Vicomtesse a pour elle des procédés qui doivent augmenter ses remords, s'il est vrai qu'elle puisse éprouver quelques mouvemens de reconnoissance et de repentir.

Ce Jeudi.

LE Comte de Roseville arrive ce soir, ainsi nous signerons sûrement les articles Lundi prochain...... O quel jour!......En vérité, je n'ai pas ma tête....... Je suis toujours attendrie, toujours au moment de fondre en larmes, je ne dors point, je ne mange point, je ne puis parler, j'ai l'air égaré, stupide, je n'ai qu'une idée, qu'une pensée.....

J'ai oublié de vous parler de Madame d'Olcy, elle se conduit parfaitement dans cette occasion; le Chevalier de Valmont fait un mariage qui flatte sa vanité, elle est dans ce moment la plus tendre et la meilleure sœur du monde; elle a voulu loger Madame de Valmont, elle ne la quitte pas, et elle passe sa vie chez moi, ce qui excède la Vicomtesse, qui ne la peut souffrir.

Adieu, ma chère fille: ah, si vous étiez ici, quelle félicité pourroit égaler la mienne!

LETTRE LXV.

Le Comte de Roseville au Prince.

AH, Monseigneur, quel mot vous est échappé!.... Vous louez, il est vrai, la modération du Prince, votre Père, cette modération si vertueuse qui lui fait préférer la paix à des conquêtes presque certaines, mais vous ajoutez: *Cette guerre sans doute étoit injuste, cependant elle m'eut offert l'occasion de me distinguer*...... Ainsi donc vous la regrettez? .... Malheur au Prince qui entreprend une guerre injuste, s'écrie l'estimable Auteur de l'Institution d'un Prince (a). " C'est lui seul alors qui " égorge tous ceux qu'il sacrifie à son am- " bition ou à ses autres passions; c'est lui " qui plonge le poignard dans le sein " de ses Sujets, c'est lui qui est le meur- " trier de tous ceux qui périssent dans les " armées des ennemis; tout le carnage " des deux côtés, est sur son compte; " tout le sang qui coule de part et d'autre " lui sera redemandé; il se trouvera, au " jugement de Dieu, coupable de toutes " les suites funestes de la guerre, des in- " cendies, et des embrâsemens, des rava- " ges causés par ses troupes et par les " troupes ennemies, des violences et des " désordres que les Généraux les plus

(a) L'Abbé Duguet.

" vigilans et les plus modérés ne sau-
" roient empêcher; tout cet amas affreux
" de crimes et d'iniquité fondra sur sa
" tête, &c."

Quelle effrayante et terrible peinture des maux irréparables produits par l'ambition ! —— Pourriez-vous, Monseigneur, n'en être pas profondément touché ?——Si vous ne desirez que de la célébrité, il n'est pas nécessaire en effet que vous soyez constamment vertueux ; cependant le courage et l'ambition ne vous suffiront pas; il vous faut encore du bonheur: ce n'est que dans la prospérité que l'injustice peut éblouir un moment les yeux du vulgaire; pour obtenir ce triomphe vain et passager, il lui faut des succès éclatans: si la fortune l'abandonne, elle ne trouve dans les revers que la honte, le mépris, et l'infamie. Mais si vous aimez la véritable gloire, votre renommée ne dépendra ni du hazard ni des caprices de la fortune; soyez juste, soyez humain, et vous paroîtrez aussi grand dans l'adversité que dans le sein de la prosperité la plus constante.

Monseigneur me permettra d'entrer aussi dans quelques détails relativement à cette question: *Si un Prince doit s'interdire absolument la lecture des Ecrits satyriques anonymes contre sa propre personne, les Ministres, les Gens en place, et ceux qui l'approchent le plus ?* Monseigneur me paroît disposé à croire qu'un Prince peut souvent acquérir, par de semblables lectures, des lumières sur ses fautes, et sur le caractère et la con-

duite des personnes qui l'entourent. Je suppose avec vous, Monseigneur, qu'il y ait quelquefois des *vérités* utiles répandues dans ces méprisables productions; mais celles qui vous regarderoient personnellement vous révolteroient sans vous éclairer, car les reproches dictés par la méchanceté nous aigrissent et ne peuvent nous corriger. A l'égard des accusations qui tombent sur les Ministres et sur les Gens en place, si dans un Ouvrage de ce genre, il s'en trouvoit par hasard une seule véritablement fondée, comment la démêleriez-vous au milieu d'un tissu d'impostures et de calomnies atroces? Est-ce dans un libelle qu'un Prince doit chercher la vérité? Est-ce d'un lâche et d'un scélerat qu'il doit l'attendre? Quoi? Vous Monseigneur, qui détestez un délateur, vous, qui refuseriez de l'écouter, vous liriez sans scrupule un Libelle? Quoi! vous ne sacrifierez point cette vaine et coupable curiosité à la reconnoisance que vous devez au Ministre, à l'homme en place qui vous sert avec zèle, avec attachement? Comment, tandis qu'il vous consacre ses veilles, qu'il travaille pour vous, pour votre gloire; tandis que votre estime est à ses yeux sa plus douce récompense, vous lisez en secret l'Ecrit infâme où la haine et la calomnie cherchent à le noircir, à le déshonorer!.... Ah, tremblez! si vous ne rougissez point d'être ingrat, craignez du moins de devenir injuste?.... Si l'imposture alloit vous séduire, vous abuser.

vous livrer à de funestes préventions!.. devez-vous vous exposer à cet affreux danger?.. Tout homme scrupuleusement honnête ne lira jamais un Libelle: un Souverain doit être encore, s'il est possible, plus délicat à cet égard, et il doit enfin traiter comme un délateur l'homme qui oseroit lui citer un seul trait d'un Ouvrage semblable. J'ai oui dire qu'un grand Prince, voulant donner à tous ses sujets un moyen facile de lui offrir la vérité, a fait établir dans un de ses cabinets une espèce de tronc qui donne dans un passage public; chacun peut, en passant, y jeter un papier, et le Prince a seul la clef de cette cassette intéressante et mystérieuse. Un tel usage peut être d'une grande utilité, si, en l'établissant, le Prince a déclaré qu'il brûleroit, sans les lire, tous les papiers anonymes. Si vous étiez jamais tenté, Monseigneur, d'employer ce moyen de communiquer avec un nombre infini de personnes qui ne peuvent ni vous approcher ni vous écrire directement, je vous conseillerois d'exiger que chaque particulier mît son adresse à côté de son nom, et je vous exhorterois à vous imposer irrévocablement la loi, de ne lire ces différens papiers qu'après vous être assuré que les adresses et les noms ne sont point imaginaires. Au reste, Monseigneur, sans recourir à ce moyen, vous reconnoîtrez toujours la vérité si vous la chérissez, et si vous avez des amis fidèles. Je vois avec

plaisir que le Baron de Sulback vous devient chaque jour plus cher; vous connoissez sa droiture et son esprit, consultez-le toujours; mais je vous le répète, Monseigneur, dans les affaires véritablement importantes, écoutez plus d'un conseil, et n'en suivez aucun légèrement. Enfin, malgré mon estime particulière pour le Baron de Sulback, je dois vous faire observer qu'il est beaucoup trop jeune encore pour pouvoir mériter toute votre confiance; il est plein d'instruction, de raison, et de vertus, mais il n'a que vingt-quatre ans; à cet âge, on peut encore à la Cour se démentir et se corrompre. S'il renonce à ses principes, vous vous en appercevrez facilement; il deviendra plus souple, plus complaisant, il aura moins de sincérité: la crainte de vous déplaire ou de se faire des ennemis, ou même de plus légères considérations, l'empêcheront de vous dire franchement la vérité. Insensiblement vous lui verrez perdre et son désintéressement et sa modération, il attachera plus de prix à votre faveur qu'à votre estime, il cherchera à se former un parti, il ne sera occupé que du soin d'établir sa fortune, d'éloigner de vous ses ennemis, et de vous entourer de ses partisans; il craindra toutes les personnes d'un mérite véritablement distingué, et il tâchera de vous prévenir contre elles: en l'observant avec attention, vous remarquerez bien facilement tous ces différens artifices, et surement alors vous n'en serez pas la dupe.

Je ne répète point à Monseigneur combien le témoignage de son souvenir et de ses bontés me rend heureux, il connoît mon cœur : il sait que j'ai placé tout le bonheur de ma vie dans ses succès, sa gloire, et son amitié.

Je supplie Monseigneur de ne pas oublier qu'il m'a promis de relire souvent Télémaque, et les Pensées de Marc-Aurele.

LETTRE LXVI.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

O MA fille, quel événement !—Ce malheureux M. d'Aimeri ! Je crois cependant que son état n'est pas mortel—Les Médecins l'assurent, mais il a de si funestes pressentimens, il a éprouvé un saisissement si cruel ! ——Hier, Lundi, jour désigné pour la signature des articles, nous nous assemblâmes tous chez la Vicomtesse : M. d'Aimeri avoit un peu de goutte depuis la veille ; un quart d'heure après la signature, un valet-de-chambre vient dire tout bas à Madame de Valmont, qu'un homme demande à lui parler pour une affaire très-importante. A ces mots, elle pâlit, et dit qu'on fasse entrer cet homme dans le cabinet de la Vicomtesse ; alors elle se lève, s'approche de moi, et me fait part de ses soupçons ; je lui recommande de s'enfermer dans le cabinet, et elle sort au moment même. M. d'Aimeri ayant remarqué son trouble

 et son

et son agitation, me questionnoit avec inquiétude, quand tout-à-coup nous entendons une voix inconnue crier avec force ; *du secours, du secours*. En vain je veux retenir M. d'Aimeri, il m'échappe ; la Vicomtesse, M. de Valmont et moi, nous le suivons, nous rencontrons un homme vêtu de noir, qui nous dit, que Madame de Valmont est évanouie, qu'elle a d'affreuses convulsions—M. d'Aimeri précipite ses pas, nous entrons dans le cabinet, je me jette devant M. d'Aimeri, en lui disant : Au nom du Ciel, au nom de l'amitié, sortez, éloignez-vous un instant——Je veux l'entraîner, mais il me repousse, il s'avance, il voit Madame de Valmont évanouie auprès d'une table sur laquelle est posée une cassette entr'ouverte——Il vole à sa fille, il veut la prendre dans ses bras, il la soulève ; dans cet instant, un paquet, caché sous la robe de Madame de Valmont, glisse à terre——M. d'Aimeri fait un faux pas, il chancelle ; prêt à tomber, il se recule, il jette les yeux sur le plancher——Dieu ! quel objet frappe sa vûe ! Le malheureux, il foule aux pieds les cheveux de l'infortunée Cécile !——Cette dépouille chère et sacrée il ne peut la méconnoître——L'état de Madame de Valmont, cette cassette, cet homme inconnu, tout l'éclaire——Il frémit, il devient pâle et tremblant, il semble recevoir un coup mortel !——Je m'approche, j'éloigne de ses yeux le triste objet qui vient de réveiller tous ses remords, et M. d'Almane s'avançant en même-temps vers

lui, le prend dans ses bras, et l'entraîne dans une chambre voisine. A peine étoient ils sortis, l'un et l'autre, que Madame de Valmont reprit sa connoissance; il n'y avoit alors dans le cabinet que la Vicomtesse, M. de Valmont, l'inconnu vêtu de noir et moi. La scène que je viens de vous décrire s'étoit passée en moins de trois minutes; en quittant le salon, j'avois pris la précaution de défendre à nos enfans de nous suivre, et ils étoient restés avec Madame d'Olcy, Mesdames de S***, et toutes les autres personnes que nous avions priées de se trouver à la signature. Cependant Madame de Valmont soupire, se ranime, et quelques pleurs s'échappent de ses yeux à moitié fermés!———O ma sœur! dit-elle. En prononçant ces paroles, elle se soulève doucement, elle ouvre les yeux, elle voit l'inconnu, elle tressaille, elle reprend toutes ses idées, elle se retourne, m'apperçoit et me tendant les bras avec l'expression de la joie la plus vive: Ah! s'écriet-elle, savez-vous!—Mon fils!.. Le Chevalier de Murville!.... Oui, Madame, interrompit l'inconnu, en s'adressant à moi, j'étois chargé de remettre cette cassette à Madame, et en même temps de l'engager à l'ouvrir sur le champ, car Madame devoit y trouver une copie du testament de M. de Murville, qui laisse à M. le Chevalier de Valmont toute sa fortune, c'est-à dire, soixante-dix mille livres de rentes, argent de France. Comme l'inconnu achevoit ces paroles, Madame de Valmont et

la Vicomtesse m'embrassèrent en me disant tout ce que l'amitié peut inspirer de plus tendre et de plus touchant. M. de Valmont, jusqu'à ce moment spectateur, plus surpris que touché de tout ce qui venoit de se passer, prit alors une véritable part à notre émotion, il vouloit aller dans le salon pour apprendre cette nouvelle à son fils et toute la compagnie, mais nous lui fîmes comprendre qu'il falloit d'abord en instruire M. d'Aimeri. L'homme vêtu de noir (qui se nomme M. d'Arnal, ancien ami du Chevalier de Murville) nous apprit que le testament étoit déposé chez M.***, Notaire; et après nous avoir donné à cet égard tout les éclaircissemens nécessaires, il nous quitta en nous promettant de revenir le lendemain matin à sept heures. Nous rendîmes compte à Madame de Valmont de l'état où étoit M. d'Aimeri; elle fut le trouver au moment même, et lui porter la copie du testament du Chevalier de Murville. M. d'Aimeri parut très-sensible à cet événement, mais il n'en conserva pas moins sa profonde et morne tristesse. Le Chevalier de Valmont a reçu cette nouvelle d'une manière charmante pour Adèle et pour moi, et il a montré dans cette occasion toute la délicatesse de l'amant le plus tendre et le plus passionné; il aime véritablement, et pour la vie. Théodore est éperdument amoureux de Constance, mais la passion du Chevalier de Valmont est aussi vive et bien plus profonde. Le soir M. d'Aimeri ne se mit point à table, et fut se cou-

cher à dix heures; cependant il nous rassura lui-même sur sa santé, et ne se plaignit que d'un peu de lassitude. Ce matin Adèle est entrée dans ma chambre avant que je fusse levée, elle avoit l'air agité, ému; elle s'assit dans la ruelle de mon lit, je la régardai avec inquiétude. Qu'avez-vous, mon enfant, lui dis-je, il semble que vous ayez pleuré?———Maman, j'ai un aveu à vous faire qui me coûte un peu——Qui vous coûte?......A quel point vous me surprenez!———Daignez m'entendre. Hier, dans un premier mouvement, j'écrivis une Lettre avant de me coucher—Mon projet étoit d'envoyer cette Lettre ce matin sans vous la montrer, dans la crainte que vous ne l'approuvassiez point, quoique ma tendresse pour vous l'ait seule dictée—Mais je me suis rappellée qu'il ne faut jamais s'écarter de ses principes, même pour faire une action honnête. Je vous dois une confiance sans bornes, nul motif ne peut m'autoriser à vous cacher une démarche importante; ainsi je viens vous avouer, Maman, que j'ai écrit à M le Chevalier de Valmont—et voici ma Lettre. A ces mots, j'embrassai Adèle, et prenant la Lettre qu'elle me présentoit, je l'ouvris, et je lus ce qui suit: " Uue inquié-" tude cruelle oppresse et déchire mon cœur, " vous pouvez d'un mot la dissiper entiè-" rement, et je ne puis résister au desir de " vous la confier. Le testament de M. de " Murville produit dans votre situation " un changement qui m'effraie; possesseur

" maintenant d'une fortune considérable, " ne formez-vous pas de nouveaux projets? " Vous contenterez-vous toujours de cet " appartement si simple, si peu étendu— " mais, hier encore, si charmant à vos " yeux!—Songez, Monsieur, qu'en vous " choisissant, ma mère a dû compter que " jamais vous ne la sépareriez de sa fille, " et moi, qu'elle a daigné consulter, pen- " sez-vous qu'une idée si chère n'ait pas " contribué à me décider aussi prompte- " ment?———Cette préference que vous " m'avez inspirée, vous la devez sur-tout " à la tendresse que mes parens ont pour " vous, à l'attachement que je vous crois " pour eux, enfin, à la persuasion où j'é- " tois que vous vous trouveriez parfaite- " ment heureux au sein de ma famille. Eh " quoi! seriez vous capable de sacrifier un " bonheur si réel et si doux, au vain plaisir " d'avoir une maison, et d'étaler du faste? " La vanité la plus frivole pourroit-elle " vous faire oublier les droits sacrés de " l'amitié, de la reconnoissance?——Oui, " la reconnoissance, vous en devez à ma " mère, elle vous chérit——Elle et mon " père vous avoient adopté dans le fond " de leurs cœurs avant même que votre con- " duite eût justifié leur choix : et vous au- " riez la barbarie de leur arracher leur " fille, vous pourriez dédaigner ce loge- " ment qui vous est destiné depuis cinq " ans, ce logement que ma mère elle mê- " me a fait distribuer, et qu'elle se plut à " décorer avec tant de soin et de plaisir!—

" Ah, s'il est vrai que vous ayez ce cruel " dessein, ne me le cachez point, il en est " temps!——Mon devoir est encore de " vous préférer ma mère, et de vous dé- " clarer que je n'hésite pas. Si je pensois " autrement, serois-je digne des sentimens " que vous avez pour moi! Que pourriez- " vous attendre de mon cœur, si j'étois assez " ingrate pour balancer dans ce moment " entre ma mère et vous? Sans elle, sans " tous les sacrifices qu'elle m'a faits, et les " soins qu'elle m'a consacrés, que serois- " je maintenant? et que deviendrois-je, si " j'étois privée de ses conseils et de ses " exemples?——Je lui dois tout ce qui " pouvoit assurer le bonheur de ma vie; je " lui dois un cœur reconnoissant, l'amour " de la vertu, les talens qui vous plaisent, " et les sentimens que je vous inspire—— " Ah, si vous m'aimez en effet, com- " bien vous devez la chérir!——Promet- " tez-moi donc, de ne jamais me séparer " d'elle——Sans doute, vous êtes ver- " tueux, vous êtes bienfaisant, puisque ma " mère vous a choisi!———A quel digne " et satisfaisant usage vous pouvez consa- " crer cette fortune inattendue que le Ciel " vous accorde! Ah, pour l'employer au " gré de mes desirs, ne consultez que votre " cœur et la raison!

" Je vous le répète, Monsieur, un seul " mot de vous pourra me rassurer, une sim- " ple promesse détruira mes craintes, et " dissipera toutes mes inquiétudes."

ADELE.

Vous concevrez facilement, ma chère fille, de quel profond attendrissement cette Lettre dut me pénétrer. Adèle, voyant couler mes larmes, se jeta dans mes bras. O mon enfant, lui dis-je, que vous me rendez heureuse!—non-seulement, en me donnant une preuve de tendresse aussi touchante, mais en me montrant à quel point vos principes vous sont chers, puisque vous n'avez pas cru pouvoir envoyer une semblable Lettre sans ma participation. Ah conservez toujours cette manière de penser, n'oubliez jamais qu'une personne qui n'a pas des principes inébranlables, peut bien avoir des vertus, mais qu'elle ne peut être vertueuse!——Maman!—me permettrez-vous d'envoyer cette Lettre?—Ma chère Adèle, songez que (dans l'opinion générale) vous demandez au Chevalier de Valmont un très-grand sacrifice; avec cent mille livres de rente, se contenter d'un appartement chez son beau-père, s'engager à y rester toujours, n'avoir point de maison, *point de Cuisinier à soi,* ne pouvoir donner à souper!——Il en sera plus riche, et pourra satisfaire d'autres goûts beaucoup plus raisonnables; loin que votre société lui soit étrangère, il n'a de liaisons et d'amis que les vôtres——Cependant aucun jeune homme de l'âge du Chevalier de Valmont, avec une fortune semblable, ne consentiroit à ce que vous exigez; ainsi, vous ne devez pas espérer——S'il n'a qu'une manière de penser commune, je ne le regretterai pas——Vous êtes donc dé-

cidée à ne pas l'épouser s'il ne vous promet pas ce que vous desirez?—— Oui, Maman, si vous daignez m'en laisser la maîtresse——Mais si M. de Retel avoit eu un personnel plus agréable, vous l'auriez épousé, cependant il n'auroit pas voulu loger chez moi.... Vous m'avez appris, Maman, qu'il faut savoir sacrifier sa satisfaction à la raison et à la justice. M. de Retel ne vous devoit pas de reconnoissance, je ne pouvois exiger de lui une grâce que je suis si justement en droit d'attendre de M. de Valmont.... Ce dernier est certainement incapable de vous tromper, et s'il vous refuse .... S'il balance seulement, il n'est pas digne de moi.... .Songez-vous à l'éclat d'une telle rupture, après la signature des articles...après un engagement encore plus sacré, puisqu'enfin vous avez fait l'aveu de la préférence qu'il vous inspire.... Cet aveu m'engage, je le sens, à ne jamais en épouser un autre.. S'il me force de renoncer à lui, je ne serai plus qu'à vous, ma vie vous sera consacrée.... Ah, n'en doutez pas, un sort si doux comblera tous mes vœux!—En prononçant ces paroles, Adèle ne put retenir ses larmes; je voulus encore essayer de la détourner de son dessein, mais elle m'interrompit, et me conjura si vivement de lui permettre d'envoyer sa Lettre, qu'il me fut impossible de résister à ses instances; elle n'attendit pas la réponse sans quelque inquiétude; enfin à dix heures, on lui apporte une Lettre qu'elle reçoit d'une main

tremblante!—Elle me la donne, et j'ouvre un billet qui contenoit ces mots:

"Qui, moi, vous séparer d'une mère si
" chérie, si digne de l'être: Ah! Made-
" moiselle, puisqu'elle a daigné me choi-
" sir, ne deviez-vous pas du moins m'esti-
" mer?.. Vous ne connoissez pas l'amour,
" vous ne pouvez concevoir l'étendue des
" droits qu'il assure!...Mais, qui sait mieux
" que vous combien ceux de la reconnois-
" sance et de l'amitié sont sacrés?.. C'est
" aux pieds de Madame d'Almane (hélas!
" je n'ai pas encore le droit de tomber aux
" vôtres) c'est aux pieds de la meilleure des
" mères que j'irai renouveller le serment si
" cher à mon cœur, qui doît, en dissipant
" vos craintes, me rendre tout le bonheur
" que votre injuste défiance vient de trou-
" bler et de corrompre."

Adèle, après avoir lu ce billet, ne m'a point dissimulé sa joie; nous descendîmes ensemble chez M. d'Almane, pour lui montrer la réponse du Chevalier de Valmont. Adèle, dans ce premier moment, a laissé voir une sensibilité qu'elle n'a jamais témoignée; et Théodore, au milieu de cette conversation, nous a quitté tout-à-coup, en disant qu'il alloit trouver son ami, et l'assurer qu'Adèle n'étoit *plus injuste*. Adèle a couru après son frère afin de l'empêcher de sortir; mais je crois bien que, pour le retenir, elle n'a pas employé toute sa force. Au bout d'une heure, Théodore est revenu, et il nous a appris que M. d'Aimeri souffroit prodigieusement de la gout-

te, et qu'il avoit même de la fièvre. Nous avons été le voir sur le champ, M. d'Almane et moi. Son Médecin et son Chirurgien ne paroissent pas très-inquiets de son état; mais la scène d'hier l'a si violemment affecté, il est si frappé de l'idée que le Ciel lui refusera la consolation de voir, avant de mourir, son petit-fils marié, qu'il regarde sa maladie comme mortelle; il s'est confessé à midi, et il a reçu ses Sacremens. Le Chevalier de Valmont est véritablement au désespoir; il a pour son grand-père l'attachement le plus tendre: et d'ailleurs, cette maladie, dans la supposition la plus heureuse, retarde au moins de trois semaines son mariage et celui de Théodore, qui, comme vous le croyez bien, partage sincèrement son chagrin. M. d'Almane et mon fils ont passé toute la soirée chez M. d'Aimeri; nous avons soupé tête-à-tête Adèle et moi, et le plaisir de causer ensemble nous a fait veiller jusqu'à minuit. Je ne puis douter à présent, m'a-t-elle dit, de la vérité des sentimens de M. de Valmont, mais ces sentimens qu'il éprouve aujourd'hui, les conservera-t-il ?——Vous ne parlez point sans doute de l'amour, vous savez bien que cette passion ne peut durer qu'un moment; dans un an peut-être, dans trois ans sûrement le Chevalier de Valmont ne sera plus amoureux de vous; mais si vous vous conduisez bien, il n'aura jamais d'autre passion, et vous serez toujours l'objet qu'il aimera le mieux. Si vous savez lui inspirer cet attachement profond,

inaltérable, vous jouirez de tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre, vous obtiendrez la seule considération qui doive être desirée, celle qu'on n'acquiert que par la conduite et les vertus : vous ne sentirez jamais que vous aurez un maître, le titre sacré de mère ne sera point un vain titre pour vous, vous serez consultée sur l'établissement de vos enfans, vous présiderez à leur éducation, et vous seule marierez votre fille. Vous deviendrez la confidente et l'amie de votre mari, vous le préserverez des égaremens de la jeunesse, vous fortifierez ses principes et son goût pour la vertu, vous partagerez toute la considération qu'il pourra mériter, car ce n'est qu'en le rendant heureux, qu'en obtenant sa tendresse, que vous pourrez vous associer à ses succès et à sa gloire. Vous occuperez dans la société le rang le plus distingué ; enfin, vos talens, votre esprit, et vos charmes, rendront plus brillant et plus séduisant encore l'exemple vertueux que vous offrirez ; mais pour obtenir une félicité semblable, la seule vertu ne suffit pas, il faut encore que la raison et la prudence règlent et dirigent toutes vos actions, et que vous vous formiez un plan invariable de conduite. Par exemple, vous devez dès-à-présent reflèchir à la manière dont il faut vous conduire avec votre mari dans les commencemens de votre mariage. Ne lui laissez voir que les sentimens qui peuvent durer toujours ; si vous êtes trop démonstrative d'abord, vous aurez dans la suite

l'air du refroidissement ; en montrant de la passion, vous augmenterez pour un temps celle que vous inspirez ; pendant quelques mois vous serez aimée plus vivement, mais vous le serez d'une manière moins solide et moins durable. L'amour n'est pas un sentiment fait pour vous ; cependant votre cœur est si tendre, que vous devez toujours vous occuper du soin de modérer votre extrême sensibilité ; et si quelquefois elle est trop vive, du moins sachez en dissimuler l'excès ; feindre des sentimens qu'on n'a pas, c'est de la fausseté ; ne point laisser pénétrer tous ceux qu'on éprouve, c'est de la prudence. Non-seulement ne témoignez que de la confiance et de l'amitié, mais jamais n'exigez les attentions, les soins qui tiennent à la passion, recevez les avec grâce, avec plaisir, en même temps n'y comptez point, et paroissez plus touchée d'une marque d'estime que d'une preuve d'amour. Au reste, que votre mari soit bien convaincu que, dans tous les instans, sa présence vous est agréable ; le plus sûr, le seul moyen de le fixer près de vous, c'est de montrer toujours un égal plaisir à le voir. Sûrement, reprit Adèle, je remplirai sans effort ce devoir ; d'ailleurs, l'intérêt de ma réputation suffiroit seul pour m'y engager : il est impossible de calomnier une femme qui, loin de fuir et d'éviter son mari, le desire pour témoin de toutes ses actions : et quand on est absolument exempte de coquetterie, la présence du mari

le moins aimable ne peut être génante. Vous avez raison, répondis-je, mais peu de personnes ont assez d'élévation et d'esprit pour penser comme vous ; une jeune femme, qui n'a jamais, dans sa vie, fait une réflexion, ne desire, en se mariant, que deux choses : d'attirer les regards, et *d'aller seule*, c'est-à-dire, sans sa belle-mère et son mari, car un mari est regardé communément comme le chaperon le plus incommode et le plus ennuyeux. Si, par hasard, ce mari s'avise d'être amoureux, et de vouloir souper souvent avec sa femme, cette dernière ne manque pas de se plaindre en secret d'une semblable tyrannie, elle en gémit *dans le sein de l'amitié, les amies* se déchaînent contre l'insupportable mari, qui passe bientôt en effet pour un *tyran jaloux*, pour un *monstre ;* tous les jeunes gens l'accablent de moqueries, le couvrent de ridicule ; chacun se ligue contre lui, chacun voudroit pouvoir le bannir de la société, et tout le monde s'attendrit sur le sort infortuné *de sa victime ;* il est vrai que cette femme, si intéressante aux yeux de tant de sots, perd en même temps le repos et le bonheur, sa reputation, et l'estime de tous les gens sensés. Cependant, Maman, dit Adèle, on a vu des femmes vertueuses véritablement tourmentées par la jalousie de leurs maris ! —Oui, sans doute, aussi je ne parle qu'en général ; en toutes choses, j'admets toujours des exceptions ; mais ce qui n'en souffre point, c'est qu'une femme vertueuse ne doit jamais convenir de la jalousie de son

mari; et si elle évite toutes les occasions qui peuvent la faire naître, si elle la cache avec soin, elle le guérira sûrement, et sans que le public en ait eu connoissance——Mais si un mari est accusé de jalousie par tous les jeunes gens, uniquement parce qu'on le voit toujours avec sa femme, comment éviter cela?——C'est ce qui n'arrive point? un mari aimé, quelque assidu qu'il puisse être auprès de sa femme, n'est jamais accusé de jalousie: voyez le Baron de T**, et M. D***** ils sont l'un et l'autre inséparables de leurs femmes; a-t-on jamais dit qu'ils fussent jaloux? Cependant la Baronne de T** et Madame D***** sont aimables, jeunes, jolies, mais elles sont aussi distinguées par leur conduite que par leurs agrémens, et elles ne pensent pas que la présence d'un mari puisse importuner ou contraindre. Dans cet endroit de notre conversation, j'ai entendu sonner onze heures, et j'ai envoyé Adèle se coucher, en lui promettant que demain nous reprendrions cet entretien. Adieu, ma chère fille; il est trois heures après minuit; je n'ai pas voulu me mettre au lit avant d'écrire tous ces dètails, puisque le Courier part demain. Je sais combien mes entretiens avec Adèle ont d'interêt pour vous, *et comme mon amie, et comme mère;* je vous assure, que je vous les détaille scrupuleusement, et que je ne crois pas y changer un mot: vous connoissez la sûreté de ma mémoire, ainsi vous pouvez bien croire en effet que c'est comme si vous *étiez cachée*

pour nous écouter, car vous savez exactement tout ce que nous disons. Enfin, la seule idée que Diane et Séraphine liront un jour toutes ces Lettres, me donneroit l'exactitude minutieuse que vous me recommandez avec tant d'instance. Adieu, ma chère enfant; je recommencerai un *Journal* demain, que je continuerai jusqu'à la convalescence de M. d'Aimeri.

Le Comte de Roseville s'est chargé de vous envoyer vos étoffes par une voie sûre et prompte; il vient presque tous les jours déjeûner avec moi, non-seulement pour me voir, mais pour parler de vous des heures entières. Jugez combien sa société m'est agréable! D'ailleurs, il est bien véritablement intéressant par son esprit, sa manière de penser, et cette extrême simplicité qui le caractérise: certainement personne n'a jamais eu plus de mérite et d'instruction avec un ton moins tranchant. Notre ami la Bruyere dit, avec raison, " que c'est la " profonde ignorance qui inspire le ton " dogmatique. Celui qui ne sait rien croit " enseigner aux autres ce qu'il vient d'ap- " prendre lui-même; celui qui sait beau- " coup pense à peine que ce qu'il dit " puisse être ignoré, et parle plus indiffé- " remment."

LETTRE LXVII.

La même à la même.

Ce Mercredi.

M. D'Aimeri est toujours à-peu-près dans le même état, on dit cependant qu'il a moins de fièvre; mais je le trouve encore plus abattu, *plus affaissé* qu'il ne l'étoit hier; il a été enfermé ce soir une heure avec deux notaires; enfin, il prend toutes les précautions d'un homme qui se croit à la dernière extrêmité; en même temps, j'ai observé aujourd'hui en lui un changement qui m'a beaucoup frappée; il m'a semblé qu'il cherchoit lui-même à se flatter, ou, pour mieux dire, à nous en imposer sur son état; il m'a dit, par exemple, qu'il avoit assez bien dormi cette nuit, ce qui n'est pas vrai, et il a ajouté qu'il étoit moins souffrant qu'hier: du reste, il ne parle plus de ses *funestes pressentimens*, il n'a pas un instant d'attendrissement, et il montre une insensibilité qui s'étend jusques sur son petit-fils. Je crois que ses remords, et son imagination, naturellement ardente, le livrent dans cet instant à des terreurs si cruelles, à des craintes si terribles, qu'il ne peut s'occuper que de lui-même: rien ne rend personnel comme un danger pressant——Et quel affreux danger n'envisage-t-il pas!—— Son ame bourrelée est fermée à la confiance; elle est dans ce moment inaccessible aux doux sentimens de

l'amitié, et à toute espèce de consolation. J'ai passé trois heures chez lui, j'ai remarqué aussi qu'il ne peut, sans une peine extrême, entendre parler du testament du Chevalier de Murville; mais malheureusement M. de Valmont est bien loin encore d'avoir épuisé ce sujet de conversation, et il est absolument impossible de lui faire comprendre que cet entretien déplait à M. d'Aimeri; il nous répond, que sûrement *son beau-père est enchanté de voir cent mille livres de rentes à Charles*, ét en conséquence il ne parle d'autre chose; et ne tarit point sur l'éloge *de ce bon Chevalier de Murville, qu'il a vu jadis un pauvre gentilhomme de Picardie, mais avec une figure qui méritoit de faire fortune, car il etoit beau comme un ange.* Vous connoissez M. de Valmont: ainsi, vous l'entendez et vous le voyez; si, au milieu de ce bavardage, quelqu'un, pour l'engager à se taire, s'avise de lui faire un signe, il ne manque jamais d'en demander tout haut l'explication. *Quoi donc*, s'écrie-t-il, *que voulez-vous dire?*—Enfin, il désole tous les gardes-malades de M. d'Aimeri, excepté cependant la Vicomtesse, car on est toujours sûr de fixer son attention en parlant du Chevalier de Murville, et je l'ai même surprise deux ou trois fois questionnant tout bas M. de Valmont à ce sujet, afin de savoir positivement *quel genre de figure* le Chevalier de Murville avoit dans sa jeunesse.

Théodore se conduit d'une manière bien charmante: au lieu de venir dîner et souper

per chez moi avec la Vicomtesse et Constance, il reste avec son ami, qu'il ne quitte qu'une demi-heure dans la journée pour venir nous voir un moment avant le dîner, et sûrement il ne peut faire à l'amitié un plus grand sacrifice. Le Chevalier de Valmont est encore plus malheureux, car, depuis avant hier, il n'a pas apperçu Adèle, qui reçoit tous les jours de sa part le plus *beau bouquet* du monde, et une charmante corbeille de fleurs pour Hermine.

Ce soir avant le souper, nous avons repris, Adèle et moi, suivant ma promesse, la conversation de la veille; elle m'a questionnée avec détail, sur le caractère du Chevalier de Valmont. Je suis certaine, ai-je répondu, qu'il possede toutes les vertus essentielles, et qu'il a d'excellens principes; cependant, je ne vous assurerai pas qu'il n'ait aucun défaut; il est naturellement porté à la mélancolie; il seroit possible qu'il eût quelquefois de l'humeur; il sera certainement passionnément amoureux de vous la première année de votre mariage; profitez de l'empire passager, mais sans bornes, que l'amour vous donnera sur lui, pour acquérir le droit de lui parler avec franchise de ses défauts: que ce soit toujours avec le ton de l'intérêt et de la tendre amitié: en même temps demandez-lui des avis; si vous voulez qu'il reçoive bien vos conseils, ayez l'air de desirer les siens. Quel intérêt n'avez vous pas à le corriger de ses défauts, et à former, autant qu'il vous sera possible, et son

caractère

caractère et son esprit! Songez que ses vertus seront votre bonheur, que la fortune, l'établissement de vos enfans, votre considération, votre gloire, dépendront de sa conduite; enfin, si vous le rendez meilleur, il vous en deviendra plus cher, et vous l'attacherez à vous par les sentimens les plus solides, l'estime et la reconnoissance. Engagez-le donc à cultiver son esprit, à s'occuper, et sur-tout à faire un digne usage de sa fortune; qu'il soit bien persuadé que chaque action de bienfaisance le rendra plus cher à vos yeux. Quel amant ne brûle pas du desir de se distinguer et d'acquérir de la gloire, quand ses vertus énorgueillissent l'objet qu'il aime! Mais une femme vertueuse peut seule inspirer ce noble enthousiasme; si vous n'êtes pas vous-même véritablement estimable sur tous les points, votre mari n'attachera jamais un grand prix à votre estime. Ah! pour mériter toute la sienne, soyez toujours ce que vous êtes maintenant, et sur tout conservez cette piété sincere qui vous distingue; elle assurera votre bonheur, elle vous garantira de toutes les atteintes de la calomnie, et elle préservera sûrement votre mari des outrageans soupçons de la jalousie. Ainsi, il faut, dès la première année de votre mariage, que votre mari connoisse vos principes et vos vertus; il faut que vous vous occupiez du soin d'étudier son caractère, et que vous l'accoutumiez doucement à vous entendre lui dire la vérité——Il est bien essentiel aussi que

je sache obtenir sa confiance——Vous en aurez un moyen bien facile; donnez-lui la vôtre, il ne vous refusera pas la sienne. Quand nous sommes bien nés, nous avons au fond de l'ame une équité naturelle, qui sans le secours de la réflexion, nous fait éprouver et partager tous les sentimens raisonnables que nous inspirons. Voulez-vous être aimée, laissez-là l'artifice, il subjugue quelquefois, mais n'attache jamais; aimez de bonne-foi, et vous serez aimée. On attire, on obtient la confiance ainsi que l'amitié; si vous m'avez montré de la prudence et de la discrétion, et si vous avez le desir de lire dans mon cœur, confiez-moi votre secret le plus intime—le mien va m'échapper. D'ailleurs, ma chère Adèle, l'instruction que vous avez, vous donne le droit de prétendre à la confiance de votre mari sur tous les points : quand il auroit pour vous la plus parfaite estime, si vous n'aviez aucune connoissance des affaires, il ne pourroit vous parler des siennes, mais les conversations de M. Leblanc *(a)* vous ont mise en état de raisonner solidement sur toute espèce d'affaire, de quelque genre qu'elle puisse être. Enfin, pour conserver la confiance qu'il vous accordera, ne vous vantez jamais de la posséder sans réserve; s'il croit que vous voulez persuader aux autres qu'il vous consulte toujours, il vous pardonnera d'autant moins cette petite vanité,

---

(*a*) Voyez la Lettre XLIII, page 207, de ce vol.

que son orgueil en sera blessé; et même indépendamment de cette raison, s'il sait que vous convenez qu'il n'a rien de caché pour vous, la seule prudence doit l'engager à mettre des bornes à sa confiance. J'ai connu jadis l'ami d'un Ministre, que cette espèce de vanité si puérile rendit extrêmement ridicule ; il étoit sans cesse occupé du soin de faire connoître à tout le monde l'étendue de la confiance qu'on avoit en lui; il est impossible que cette manie ne fasse pas faire beaucoup d'indiscrétions, aussi l'homme dont je vous parle étoit le plus dangereux confident qu'un homme en place pût choisir. Un *petit secret ministériel* lui échappoit naturellement sans qu'il s'en apperçût lui-même; son air mystérieux et capable, ou seulement son silence, eut suffi pour le découvrir. Je me souviens que dans ce temps mon beau-père sollicitoit une grace de la plus grande importance: l'ami du Ministre, qui n'avoit aucune liaison avec lui, vint le trouver et lui annoncer en secret que cette grace étoit accordée; cette attention, qui ne pouvoit venir de l'amitié, n'étoit absolument qu'une indiscrétion causée par la vanité; on vouloit seulement prouver qu'on étoit instruit avant tout le monde, et même avant celui que la grace intéressoit personnellement, conduite très-faite pour compromettre le Ministre qui plaçoit aussi mal sa confiance intime. Pour vous, ne songez qu'à mériter celle de votre mari; tout le monde supposera que vous la possédez, et cette opinion ne nuira ni à sa

considération ni à sa fortune, quand, loin d'être établie par votre indiscrétion, elle ne sera fondée que sur votre mérite et vos vertus.

J'ai encore un conseil à vous donner, ma chère Adèle ; vous avez une douceur inaltérable et une parfaite égalité de caractère ; cependant vous ne devez pas vous flatter de n'avoir jamais de disputes avec votre mari ; dans toutes les petites contestations que vous aurez ensemble, je vous recommande d'avoir toujours l'air et le ton de la plus grande déférence, et en même temps de ne jamais souffrir de sa part, sans en paroître vivement affligée, un mot, une expression qui pût blesser votre délicatesse ; enfin, soyez certaine que dans toutes les circonstances de votre vie, plus vous lui montrerez d'égards, et plus il en aura pour vous.

Après cette conversation, j'ai été chercher la cassette qui contient toutes vos Lettres, et j'ai lu à Adèle celle que vous m'écrivîtes, il y a quelques années, au sujet de la passion naissante de M. d'Ostalis pour la Comtesse Anatolle (*a*). Pendant cette lecture, Adèle étoit dans une agitation à la fois touchante et comique ; sa colère contre M. d'Ostalis égaloit au moins l'admiration que vous lui inspiriez, et je ne sais même pas si, malgré le dénouement, Adèle n'a pas encore un peu de rancune au fond du cœur contre M. d'Ostalis. Mais elle a été

(*a*) Voyez la Lettre IX de ce volume, page 40.

bien vivement frappée de la sagesse de votre conduite, et elle a dit en soupirant : Je vous promets, Maman, de me conduire ainsi, *quand je me trouverai dans une semblable situation.*

Ce Jeudi au soir.

M. D'Aimeri est beaucoup plus mal, je sors de chez lui, et j'en reviens pénétrée de tristesse, d'attendrissement et de compassion. Sur les six heures du soir, sa tête s'est embarrassée, et insensiblement il est tombé dans le délire le plus effrayant, il prononçoit à chaque instant le nom de Cécile ; ce nom dans sa bouche me faisoit frissonner !.... Dans d'autres momens, il s'écrioit avec une voix étouffée, un accent déchirant : *Otez ces cheveux, ôtez ces cheveux*.... Il croyoit les voir sur son lit, il repoussoit son drap avec force, en détournant la tête ; et la douleur et l'effroi se peignoient dans ses yeux de la manière la plus frappante !... A sept heures, cette affreuse agitation parut se calmer, il reprit sa connoissance, il demanda son Confesseur, et nous sortîmes tous de la chambre ; au bout d'une demi-heure, il me fit demander ; je le trouvai si ému, si attendri, qu'il ne pouvoit parler ; je m'assis auprès de son lit, il essuya ses yeux remplis de pleurs, et après un moment de silence : Je viens, me dit-il, d'apprendre une chose qui me procure une grande con-

solation.... Vous savez, Madame, que M.**, Notaire, a chez lui vingt mille écus d'argent comptant qui appartiennent à mon petit-fils : le premier jour de ma maladie, Charles s'est fait donner dix mille francs sur cette somme, avec lesquels il a délivré trente prisonniers détenus au Fort-l'Evêque pour dettes de mois de nourrices ; non-seulement il ne s'est pas vanté de cette action, mais il a pris beaucoup de précautions pour qu'on ne sût pas qu'il en étoit l'auteur ; cependant le hasard l'a fait découvrir aujourd'hui à l'Abbé Moreau, qui vient de m'en instruire. Ce n'est pas tout, continua M. d'Aimeri, il a chargé mon Homme-d'affaires d'acheter un enclos qui touche au jardin de notre petite Ecole de Charité, il compte y faire bâtir une maison qui pourra contenir dix jeunes filles, et il se charge à jamais de fournir seul à tous les frais de cette seconde Ecole qui sera établie sur le modele de la nôtre. Quelle doit être en effet votre satisfaction ! interrompis-je : le Chevalier de Valmont est votre ouvrage, il doit tant de vertus à l'éducation qu'il a reçue de vous !.. A ces mots, M. d'Aimeri leva les yeux au Ciel en poussant un profond soupir, et se retournant vers moi : Daignez, Madame, me dit-il, daignez aller chercher M. d'Almane, M. et Madame de Valmont et mon petit-fils, et revenir avec eux ! Je sortis sur le champ. Quand j'entrai dans le salon, tout le monde m'entoura pour me demander des nouvelles de M. d'Aimeri ; j'étois si attendrie, que je ne pouvois ré-

pondre : d'ailleurs, dans cet instant, je ne voyois que le Chevalier de Valmont, je courus à lui, et je l'embrassai avec toute l'affection d'une véritable mère !.. Ensuite je m'acquittai de ma commission, et nous rentrâmes chez M. d'Aimeri. Aussi-tôt qu'il apperçut son petit-fils, il lui tendit les bras avec l'expression la plus touchante, le Chevalier fut s'y précipiter, M. d'Aimeri le serra étroitement contre sa poitrine. O Charles, s'écria-t-il, vous avez rétabli le calme et la tranquillité dans mon âme !.. Oui, le Ciel me pardonnera en faveur de tes vertus !.. Songe, mon fils, que chaque bonne action de ta vie sera une expiation de mes fautes..Le Chevalier ne put répondre à ce discours que par des pleurs et des sanglots, et M. d'Aimeri fut lui-même si vivement affecté, que sentant ses forces s'affoiblir et l'abandonner, il nous fit signe d'emmener son petit-fils dans la chambre voisine. Avant de le quitter, j'ai questionné son Médecin qui ne m'a pas paru être absolument sans espérance. Vous imaginez facilement à quel point tous ces détails ont dû toucher Adèle ; la petite Ecole de jeunes filles sur-tout lui a causé un plaisir inexprimable ; elle croit bien au fond de l'ame que l'amour a quelque part à cette bonne action, et ce n'est pas à ses yeux que ce motif en peut diminuer le mérite.

Adieu, ma chère fille ; puisque la Poste part demain, je vais fermer cette Lettre ; mais soyez bien sûre que *le Journal* sera exactement continué jusqu'au jour du mariage.

LETTRE

LETTRE XLVII.

La même à la même.

Ce Vendredi.

CE malheureux M. d'Aimeri! . . . . Hélas, ses pressentimens ne sont que trop justifiés! Le Ciel n'a pas permis qu'il eût le bonheur de conduire son petit-fils à l'Autel! Il est mort à six heures du matin, avec toute sa connoissance, après avoir positivement exigé la parole d'honneur de M. de Valmont et de M. d'Almane, que son petit-fils se marieroit le 18, c'est-à-dire, dans quatre jours. Le Chevalier est dans un état affreux, il est venu ce soir chez moi, pour la première fois, depuis la signature des articles; son entrevue avec Adèle a été véritablement touchante, il a joui de la plus pure de toutes les consolations; celle de voir l'objet qu'on aime partager sa douleur; il a vu pleurer Adele, et ses larmes couloient pour lui!——

Suivant les dernières volontés de M. d'Aimeri il est décidé que les deux mariages se célébreront mardi prochain, à neuf heures du matin, sans aucune cérémonie, et qu'en sortant de l'Eglise, nous partirons aussi-tôt pour Saint***. Mardi, 18 Avril, quel jour pour moi! quelle époque dans ma vie!——

Samedi, 15.

LA Vicomtesse a fait la découverte d'un secret que j'ignorois entièrement, quoiqu'il regardât Théodore: le lendemain de son arrivée, la Comtesse Anatolle lui écrivit une Lettre qui contenoit l'aveu le plus positif de ses sentimens et l'offre de sa main; elle ajoutoit que les succès et la conduite de Théodore en *** avoient achevé *de développer dans son cœur un sentiment qu'elle avoit longtemps combattu, &c.* Il faut avoir une bien mauvaise tête et bien peu d'élévation dans l'ame pour faire de semblables avances à un jeune homme de dix-neuf ans et demi! Il est vrai que la Comtesse n'avoit pas calculé sur la possibilité d'un refus, elle ignoroit nos engagemens avec M. de Limours; elle a une grande fortune, vingt-un ans, une figure charmante; elle ne doutoit pas du succès de cette démarche, et elle la confia même à une de ses amies, qui l'a dit depuis à une autre; et, d'amies en amies, ce secret est arrivé à la Vicomtesse, qui m'a conté tout ce détail ce matin. M. d'Almane m'a dit que Théodore, lorsqu'il reçut la Lettre de la Comtesse, n'avoit pas encore la certitude d'épouser Constance; cependant, comme vous le croyez bien, il ne balança point, et de premier mouvement, il fit sur le champ une réponse pleine de respect et de reconnoissance, mais dans laquelle il déclaroit

sans détours que son cœur n'étoit plus à lui. La Vicomtesse, dans l'intention de faire valoir Théodore aux yeux de Constance, a fait part à cette dernière de toute cette histoire, ce que j'ai fort désapprouvé. Constance est naturellement portée à la jalousie; il est impossible qu'elle ne rencontre pas souvent chez ses parens et dans le monde la Comtesse Anatolle, et certainement elle ne la verra jamais avec tranquillité.

J'ai reçu aujourd'hui une Lettre de Porphire, qui m'annonce enfin son rétour, il a passé près d'un an avec Madame de Lagarayé : cette conduite ajouta encore à l'estime et à l'amitié si tendre que j'avois pour lui; il me mande qu'il revient uniquement pour *jouir un moment de la vue de mon bonheur*, et qu'il retournera ensuite en Anjou auprès de la veuve de son bienfaiteur, dont les affaires ne sont point encore totalement arrangées. Bon soir, ma chère fille—Encore deux jours jusqu'à Mardi !——

Ce Dimanche, 16.

QUELLE délicieuse matinée j'ai passée aujourd'hui ! J'étois levée à sept heures, quoique je me fusse couchée à deux heures après minuit; car comment dormir un instant la surveille du jour le plus intéressant de la vie !.... J'ai été déjeûner chez M. d'Almane avec mes deux enfans; Adèle étoit assise entre son père et moi, et Théodore

étoit

étoit à genoux sur un tabouret, placé devant nous; il nous parloit, avec autant d'attendrissement que de feu, de l'excès de son bonheur et de sa reconnoissance pour nous. Vous m'unissez à celle que j'aime, disoit-il; après demain tous les vœux de mon cœur seront exaucés! J'aurai reçu la foi de Constance, je verrai ma sœur parfaitement heureuse, j'appellerai du doux nom de frère l'ami qui m'est si cher!.. Dans trois jours, Constance et Charles seront au nombre de vos enfans, ils seront là!.. Nous ne ferons plus de déjeûners sans eux.. Adèle et Constance seront placés entre mon père et ma mère; Charles et moi nous serons à leurs pieds!.. Pendant ce discours, Adèle, doucement appuyée sur mon épaule, regardoit tendrement son frère avec des yeux remplis de larmes, et de temps en temps serroit une de mes mains qu'elle tenoit dans les siennes.. A neuf heures, Théodore est sorti pour aller chez Madame de Valmont, et Adèle a été écrire quelques Lettres; nous sommes restés tête-à-tête M. d'Almane et moi, et le plaisir de parler de nos enfans nous a retenus ensemble jusqu'au diner. Non-seulement nous goûtons avec transport notre bonheur présent, mais nous jouissons encore de toute la félicité que nous découvrons dans l'avenir!.... Je vous vois de retour à Paris; vos enfans et les miens, élevés dans les mêmes principes, ne formeront qu'une même famille, trop nombreuse et trop unie pour ne pas se suffire à elle-même; leurs vertus, leur tendresse,

leur conduite, feront la gloire et le bonheur de notre vie !......De si douces espérances ne peuvent être chimériques; on a l'heureux droit d'y compter quand on a mérité de les voir se réaliser. Vous n'avez pas d'idée de la joie qui regne dans la maison; Adèle et Théodore y sont adorés, et ils reçoivent dans cet instant les plus touchans témoignages de l'affection de tous les domestiques pour eux. Mais il y a deux personnes qui partagent véritablement presque tous les sentimens que j'éprouve, Dainville et Miss Bridget. Le premier a déjà fait dix tableaux allégoriques sur le mariage de Théodore et sur celui d'Adèle; d'ailleurs, il manifeste sa satisfaction par un redoublement de la folie. Pour Miss Bridget, elle est affectée beaucoup plus profondément; elle dit qu'elle *est saisie*; en effet, elle n'a la possibilité ni de parler ni de pleurer, elle n'a jamais été démonstrative; mais, dans ce moment, elle ne répond même pas aux complimens qu'on lui fait sur le mariage d'Adèle, elle ne peut que faire un signe de tête, ou répéter qu'elle *est saisie*. Théodore a donné ce matin à Dainville un contrat de quinze cents livres de rentes, et Adèle a fait le même présent à sa chère Miss Bridget. Au reste, ces deux personnes qui ont été si utiles à l'éducation de mes enfans, passeront leur vie avec nous; ils resteront toujours dans les logemens qu'ils occupent chez moi, et ils comptent bien l'un et l'autre consacrer encore leurs talens à l'édu-

à l'éducation de mes petits-enfans. Mes petits-enfans !..Dans un an vraisemblablement je serai grand'mère ! Oh combien j'aimerai les enfans d'Adèle et ceux de Théodore ! A quel point la fille d'Adèle me sera chère !— Moi, qui ne l'entends jamais, sans émotion, appeller Hermine *mon enfant !*

Le Chevalier d'Herbain à la même.

Ce Lundi, 17.

JE suis chargé, Madame, de continuer *le Journal*, car le Comte de Roseville veut absolument avoir le paquet ce soir avant neuf heures. Madame d'Almane, entourée de quinze personnes qui ne la quitteront qu'à minuit, n'auroit pu vous écrire qu'après souper; ainsi, Madame, il faut vous contenter pour ce jour d'une relation faite par moi. Au reste (sentiment à part), vous n'y perdrez rien, car en vérité je suis peut-être aujourd'hui, dans cette maison, la seule personne en état d'écrire une Lettre. La joie, le bonheur ont tourné toutes les têtes. L'événement du jour, c'est la réception de la *corbeille de mariage* envoyée par le Chevalier de Valmont. Il faut d'abord que vous sachiez, si vous ne vous en doutez pas, que Mademoiselle d'Almane avoit positivement déclaré qu'elle ne vouloit ni diamans ni bijoux. En effet, les dons de Madame d'Almane, et les présens de noce des oncles

et

et tantes, auroient pu satisfaire à cet égard les desirs d'une personne encore moins raisonnable et moins modérée que ne l'est nôtre charmante Adèle. A cinq heures, on nous annonce que la corbeille est arrivée, nous nous levons pour l'aller voir, et Madame d'Olcy, qui m'honore de quelque confiance, me dit tout bas qu'elle n'a point été consultée, *et qu'elle est persuadée que cette corbeille sera d'un goût affreux.* Nous passons dans le cabinet de Mademoiselle d'Almane, nous voyons une corbeille en effet assez mesquine; Madame d'Olcy la considere avec un sourire moqueur! je lui fais un petit signe d'intelligence, et j'ouvre la corbeille; Madame d'Olcy, qui a le coup-d'œil très juste, vit dans l'instant qu'il n'y avoit pas pour quatre mille francs de chiffons; jugez, Madame, de son indignation. Tandisqu'elle accabloit sa sœur et son neveu de mauvaises plaisanteries, Madame de Limours, achevant de vuider la corbeille, trouve au fond un très-joli porte-feuille sur lequel le nom d'Hermine étoit écrit; la petite Hermine enchantée s'approche. Madame de Limours remet le porte-feuille à Mademoiselle d'Almane; cette derniere l'ouvre, elle y trouve un papier, et lit ces mots: *Présent de noce de Madame de Valmont à sa fille.* Adèle rougit et regarde sa mère qui déploie le papier, et ce papier renfermoit un contrat de quatre mille livres de rentes viagères en faveur de Mademoiselle Hermine. Madame d'Almane et

Madame de Limours sautent au col du Chevalier de Valmont: Madame d'Olcy d'un air froid et contraint dit: *Cela est charmant, charmant;* et Mademoiselle d'Almane, avec sa grace enchanteresse, prend Hermine par la main en lui disant: *Vous pouvez, ma fille, accepter ses bienfaits: il sera demain votre père.* A ces mots, elle s'avance vers le Chevalier; et elle dit à Hermine de l'embrasser. Le Chevalier prend Hermine dans ses bras, et la presse avec transport contre son sein!.... Pendant ce temps, Théodore, à qui nul secret n'est caché, et qui brûloit d'impatience que tous les trésors de la corbeille fussent découverts, se rapproche de la table, leve un grand compartiment posé sur un des côtés de la corbeille, et tire un morceau de carton: Ceci, dit-il, est le plan de l'Ecole de charité qui contiendra dix jeunes filles; c'est vous, ma sœur, qui serez la Fondatrice de cet établissement, et voilà le présent qu'on a cru qui vous seroit le plus agréable. Ici, Madame d'Olcy a répéte, *charmant, charmant,* parce qu'elle est remplie de politesse, car je suis bien sûr que, tout simplement, une corbeille faite par Mademoiselle Bertin lui paroîtroit beaucoup plus desirable que celle-là. Vous conviendrez, Madame, que ces présens de noce font encore plus d'honneur à celle qui les reçoit qu'à celui qui les donne. Pour moi, ce que j'ai presque autant admiré, c'est que de soixante personnes qui, depuis six heures jusqu'à huit,

sont venues successivement voir Madame d'Almane, il n'y en ait pas une qui soit sortie d'ici sachant l'histoire de la corbeille ; il est vrai que Madame de Limours étoit retournée chez elle, elle seule auroit pu la conter ; mais M. & Madame d'Almane ne parlent jamais aux indifférens de ce qui ce passe dans l'intérieur de leur famille. D'ailleurs, dans cette maison, les actions honnêtes, délicates & vertueuses ne peuvent faire événement ; elles causent de la satisfaction, de l'attendrissement ; mais jamais cette surprise extrême qui les fait regarder comme merveilleuses & dignes d'être contées pendant huit jours à tout ce qu'on rencontre. Par exemple, après l'examen de la corbeille, nous sommes sortis du cabinet, nous n'étions encore qu'en famille, & Madame d'Almane, en entrant dans le sallon, a changé de conversation ; il n'a plus été question de la corbeille. Il y a dans cette simplicité je ne sais quoi de sublime qu'on ne peut se défendre d'admirer du fond de l'âme.

Porphire est arrivé ce matin, justement pour faire *les deux épithalames* dont nous avons besoin. Je vous écris, Madame, dans un cabinet à côté du sallon de Madame d'Almane, & à chaque instant on vient me troubler & m'interrompre pour me donner mille commissions pour vous ; entr'autres, Porphire, qui se plaint de votre silence, Madame de Puisigni, la douairière, parente de Madame de Valmont, qui vous a beaucoup vue jadis, en

Champagne, chez Madame votre belle-mère ; cette Madame de Puisigni est une des plus charmantes personnes que j'aie encore rencontrées ; elle est piquante & naturelle sans être capricieuse ; elle sait disputer sans aigreur, & contredire sans déplaire ; elle a prodigieusement lu ; elle a vu beaucoup de choses, & sa conversation est aussi instructive qu'amusante ; enfin, quand Madame de Puisigni auroit moins d'esprit & moins d'agrémens, les qualités précieuses de son cœur suffiroient encore pour lui attacher des amis tendres & solides. Elle m'a chargée de la rappeler à votre souvenir ; je pense avec peine que vous n'aviez que dix-huit ans quand vous l'avez connue, & que par conséquent elle est peut-être entièrement effacée de votre mémoire, d'autant mieux qu'elle vous en imposoit trop alors par son âge, pour qu'il vous fût possible de l'apprécier tout ce qu'elle vaut. Adieu, Madame ; recevez avec votre bonté ordinaire l'assurance de cet attachement si vrai que je vous ai voué pour ma vie !——La seule personne au monde qui puisse vous aimer d'avantage, vient dans cet instant me demander ma plume, il faut bien la lui céder.

O ma fille, ma chère fille, c'est demain ! c'est dans douze heures !——Jugez de mon agitation, de mon trouble !——Je ne puis écrire, ma main est si tremblante—mon cœur si rempli ! Adieu, mon enfant——Je suis heureuse——& je vous aime au-delà de toute expression.

LETTRE

LETTRE XLIX.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

De Saint-----, Mardi 18.

ELLE est mariée ! . . . O Dieu, faites que ce soit pour son bonheur !——Ce seul espoir m'a guidée ; l'intérêt, l'ambition ne m'ont point décidée dans mon choix : il m'est permis d'attendre de cette union toute la félicité de ma vie.

Vous croyez bien que je n'ai pas fermé l'œil un instant cette nuit ; aussi-tôt que j'apperçu les premiers rayons du jour, j'ai sonné, je me suis levée precipitamment, & j'allois descendre chez M. d'Almane quand ma fille est entrée dans ma chambre : elle s'est jetée dans mes bras ; ensuite, baignée de pleurs, elle tombe à mes pieds, & serrant étroitement mes genoux. . . . O Maman, s'écrie-t-elle, vous allez me donner un nouveau maître, mais en lui cédant les droits sacrés que vous avez sur votre fille, promettez-moi du moins de les conserver aussi, & de les exercer toujours dans toute leur étendue ; & moi je vous jure la même soumission, la même obéissance que vous m'avez vue jusqu'ici. Vous prendre pour modèle, vous imiter, s'il est possible, suivre tous vos conseils, vous consacrer ma vie, voilà les plus chers desirs de mon cœur ; tout votre bonheur, je le sais, dépend de ma conduite ; ah, je justifierai vos espérances !—O vous qui

m'avez tenu lieu de gouvernante, d'institutrice ; vous, ma chère bienfaitrice, ma tendre mère, quand je chérirois moins mes devoirs ; je les suivrois tous encore pour vous rendre heureuse !——A ces mots, Adèle éleve ses deux bras vers moi, & me regarde avec ces yeux touchans qui peignent si bien la tendresse & la pureté de son âme ?———Je la relevai, je l'embrassai milles fois ; je ne pouvois parler, mais elle lisoit dans mon cœur !——

Au bout d'une demi-heure, M. d'Almane & Théodore sont venus nous trouver ; Théodore déjà tout habillé, nous a pressées de nous mettre à notre toilette ; la mienne n'a pas été longue ; je voulois coëffer, habiller Adèle——Quel plaisir j'avois à la parer, à lui poser sur la tête ce petit bouquet de fleur d'orange *(a)* !—à lui *passer la robe de noce !*———Adèle, qui n'est ordinairement que jolie, étoit belle aujourd'hui : une douce mélancolie, répandue sur tous ses traits, ajoutoit encore aux charmes & à la noblesse de sa figure, & rendoit sa modestie plus touchante.

Je n'essayerai point de vous peindre ce que j'ai senti en la conduisant à l'Eglise, en la voyant à l'Autel !—Vous marierez votre fille un jour, vous ne saurez qu'alors tout ce qui s'est passé dans mon cœur.... Aussi-tôt après la cérémonie, nous sommes tous partis pour St. **, j'y passerai tout

---

(*a*) Bouquet béni que portent les Femmes le jour de leur mariage.

l'été & l'automne; *mon gendre*, ou, pour mieux dire, *mon second fils* & Théodore y resteront jusqu'au mois de Juin, temps où commencera leur service. La pauvre Vicomtesse est obligée de nous quitter demain pour aller retrouver & soigner Madame de Valcé, qui n'a pas huit jours à vivre. Il est décidé que Théodore & Constance logeront chez M. d'Almane quatre ans seulement, & qu'au bout de ce temps, ils iront occuper l'appartement qui leur est destiné dans la maison que le Vicomte fait bâtir; il est bien juste que ce dernier jouisse du bonheur de vivre avec la seulle fille qui lui reste, & pour la quelle il a pris depuis deux ans la tendresse la plus vive. Dans quatre ans, Théodore en aura vingt-quatre, il pourra sans inconvénient quitter la demeure paternelle; d'ailleurs, la maison du Vicomte sera trop voisine de la nôtre, pour que cette séparation puisse nous être véritablement sensible.

Maintenant, ma chère fille, je vais vous parler *du présent de noce* que j'ai fait à mes enfans. Après le dîner, j'ai conduit Adèle & Théodore dans mon cabinet, & là, tirant d'une armoire deux exemplaires d'un Ouvrage en trois gros volumes: Voilà, mes enfans, ai-je dit, tout ce qui me reste à vous donner, c'est un Ouvrage fait pour vous: il a pour titre: *Lettres sur l'Education*——Vous y trouverez une peinture fidèle & des mœurs & du monde. Dans ce tableau de la vie humaine, j'ai voulu

vous indiquer la route qui conduit au bonheur, les écueils qu'il faut éviter, les travers & les égaremens dont vous devez vous préserver ; cette entreprise demandoit du courage !—Je le savois, je n'ignorois pas à combien de périls on s'expose en frondant sans ménagement la folie & le vice !... Mais j'écrivois pour vous, nulle crainte, nulle considération n'ont pu m'arrêter : j'ai dit la vérité sans effort & même sans mérite, je voulois vous éclairer !......C'étoit travailler pour votre bonheur & pour le mien. Je suis assez jeune pour pouvoir me flatter de présider à l'éducation de vos enfans ; mais enfin si la mort vous enlevoit votre mère, vous trouveriez dans cet Ouvrage tous les conseils qu'elle auroit pu vous donner. Ce Livre est fait pour la jeunesse, & non pour l'enfance ; il révèle tous les secrets de l'éducation ; si vous adoptez ma méthode, ne la donnez donc à vos enfans que le jour de leur mariage. Au reste, vous pouvez seuls prouver aux autres, & savoir parfaitement vous-mêmes, si cette méthode que je vous propose mérite en effet d'être preférée. Si vous ne vous écartez jamais de vos devoirs, si vous conservez tous vos principes, si vous êtes toujours vertueux, indulgens, si votre instruction, vos talens vous procurent chaque jour de nouveaux plaisirs : enfin, si vous trouvez une source inépuisable de félicité dans l'exercice constant de la bienfaisance & dans la pratique de toutes les vertus—ma méthode

est

est bonne, mon système n'est point chimérique, & mon Ouvrage n'est point un Roman.

O mes chers enfans ! je n'en doute pas, vous prouverez que ce Livre peut être utile; on approuvera le plan que j'ai suivi quand on connoîtra notre caractère & vos cœurs.

Fin du troisieme & dernier volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Adèle & Théodore, ou Lettres sur l'Education,* faisant suite aux Œuvres de Madame la Comtesse de G***. Cet Ouvrage, d'un genre absolument neuf, m'a paru aussi utile qu'intéressant, & je n'y ai rien trouvé qui ne doive tourner au profit des mœurs & de la vertu. A Paris, ce 5 Janvier, 1782.

TERRASSON.

COURS DE LECTURE SUIVI PAR ADÈLE,

Depuis l'âge de six ans jusqu'à vingt-deux.

ADELE savoit parfaitement lire à six ans; mais, jusqu'alors, elle n'avoit lu qu'à ses leçons, & sans comprendre ce qu'elle lisoit. Cependant elle savoit déjà très-bien l'Histoire Sainte, elle l'avoit apprise uniquement par le moyen de la Lanterne Magique *(a)*; elle avoit aussi quelques idées de la Géographie; elle avoit vu mille & mille fois, dans une Optique, *Pekin*, *Canton*, *Moscou*, *Kola*, &c. Elle connoissoit *ses Capitales*, *ses principaux Fleuves* fort joliment; elle avoit appris tout cela & beaucoup d'autres choses encore, non dans des livres ou sur des Cartes, mais en s'amusant à regarder *son Optique* avec Madame d'Almane, ou Miss Bridget. Elle parloit également bien l'Anglois & le François. Telle étoit Adèle à six ans, lorsqu'elle arriva en Languedoc. Quoiqu'elle eût de l'intelligence & qu'elle annonçât de l'esprit, Madame d'Almane ne la trouva pas en état de lire avec fruit ses Contes faits pour *la première Enfance*, elle jugea à propos de la préparer pendant six

(a) Voyez cet Ouvrage, Vol. I, pag. 55.

six mois à cette Lecture, en lui faisant lire de petits ouvrages véritablement à sa portée, ouvrages minutieux & puériles, absolument faits pour l'enfance, & non pour le Public, qui, avec raison, ne pourroit les lire. Madame d'Almane avoit eu la précaution de faire imprimer cinq ou six exemplaires de chacun de ces petits ouvrages, & elle se garda bien de convenir qu'elle en étoit l'Auteur; arrivée en Languedoc, elle attendit l'occasion de les produire, car elle ne vouloit les donner qu'à propos. Cependant Adèle brûloit du desir de lire *toute seule :* on augmente son impatience, en différant de la satisfaire; enfin, un jour qu'Adèle avoit *bien contrarié son frère*, un Colporteur arrive au Château, il étale tous ses Livres; on permet à Adèle d'en choisir un, elle ne manque pas de prendre le seul qui fût *relié* (il est vrai que c'étoit en maroquin rouge, avec un galon d'or). On achette ce livre, qui contenoit *l'Histoire de Céphise*, une charmante petite fille, *bien douce, bien obéissante, & qui n'avoit de sa vie contrarié son frère.* Cette histoire fut lue avec avidité, & le soir même Adèle demanda pardon à Théodore, en l'assurant qu elle ne seroit *plus jamais* contrariante. Huit jours après, autre Colporteur, & nouvelle leçon *(a)*—Enfin, au

(a) Madame d'Almane employa plus d'une fois, par la suite, ce moyen indirect de donner d'utiles leçons. Lorsqu'Adèle quitta le Languedoc pour la première fois, & revint à Paris, elle avoit dix ans ; pendant

bout de six mois, Adèle sachant par cœur tous les petits Livres reliés en maroquin, Madame d'Almane lui donna ses Contes *(a)*, lecture qui dura six mois.

A sept ans, *la Bible, les Conversations d'Emilie, & les Hochets Moraux, par* M. Monget, charmans contes en vers, dédiés à LL. AA. SS. Mesdemoiselles d'Orléans & de Chartres. Adèle, après les avoir lus, les apprit tous par cœur *(b)*. A sept ans & demi, *Drames & Dialogues pour les Enfans*, par Madame de la Fite; ouvrage en deux volumes, également estimable & intéressant, par l'utilité dont il peut être à l'enfance, & par l'esprit & les grâces qu'on y trouve. A huit ans, *les sept volumes des Annales de la Vertu; la Géographie Comparée*, de M. Mentelle; *Traité du Blazon*. A cette époque, Adèle commençoit à écrire passablement en grosse écriture; au lieu de la triste ligne d'exem-

---

pendant l'hiver entier, tous les matins elle lisoit tout haut, au déjeûner de famille, *le Journal de Paris;* & dans le cours de cet hiver, elle lut environ *soixante Feuilles fausses*, c'est-à-dire, imprimées secrètement pour elle, & substituées au véritable Journal. Adèle & Théodore, dans la bonne-foi, lisoient toutes ces Feuilles avec un plaisir inexprimable, ils y trouvoient des *Histoires ravissantes*, des traits charmans de courage, de bienfaisance, de tendresse filiale, &c. &c. d'ailleurs toutes les leçons qu'on jugeoit nécessaire de donner pour le moment.

(a) Voyez Volume I, page 68, de cet Ouvrage.

(b) Les Hochets Moraux se trouvent à Paris, chez Lambert & Baudouin, rue de la Harpe.

ple,

ple, on lui donnoit une page entière à copier *(a)*, & chaque jour une page nouvelle.

Le premier ouvrage qu'elle ait écrit de cette manière fut *le Catéchisme Historique*, elle fut six mois à l'écrire ; ensuite elle écrivit, pendant six autres mois, *l'Abrégé de la Géographie, par M. le Ragois.*

A neuf ans, lisant toujours les *Annales de la Vertu & la Géographie Comparée*, elle écrivit *l'Abrégé de l'Histoire Poétique & l'Instruction sur les Métamorphoses d'Ovide*, par le même le Ragois, ce qui la conduisit à dix ans ; dans cette dernière année, elle lut & joua cinq Comédies du *Théâtre d'Education : Agar dans le Désert ; les Flacons ; la Colombe ; l'Enfant Gâté, & l'Aveugle de Spa.* A dix ans, elle lut les ouvrages dont on vient de parler, auxquels on joignit *Elémens de Poésie Françoise*, 3 petits vol. *in* 12. & *Robinson Crusoé.* Elle écrivit (toujours en exemples à ses leçons) un Abrégé, *The Beauties of History*, des Beautés de l'Histoire. Ainsi, elle commença à écrire de l'Anglois, jusqu'alors elle n'avoit su que le parler : à la fin de chaque leçon d'écriture, on lui faisoit lire & prononcer ce qu'elle avoit écrit ; c'est ainsi qu'elle apprit à lire l'Anglois, de manière qu'une seule Leçon en renfermoit trois : Une d'Ecriture, une d'Histoire, une de Langue—-A onze ans, elle recom-

(a) Voyez Volume I.

recommença, dans l'ordre qu'on vient de voir, tous les exemples d'écriture qu'elle avoit écrits jusqu'alors: *Catéchisme Historique; Abrégé de la Géographie*, par M. le Ragois; *Abrégé de l'Histoire Poétique; Instruction sur les Métamorphoses d'Ovide*, par le même; *The Beauties of History*, ce qui la conduisit à treize ans. Reprenons le Cours de Lecture.

A onze ans, elle savoit, pour ainsi dire, par cœur, *les Annales de la Vertu*, d'autant mieux que les Lanternes Magiques & les Tapisseries lui en rappeloient chaque jour les traits les plus remarquables. Elle lut alors *l'Histoire Ancienne de M. Rollin; l'Imitation de Jesus-Christ; Father's Instructions to his Children (a); le Théâtre de Campiron.*

A douze ans, elle fit sa première Communion, elle lut *les Quatre Fins de l'Homme*, par M. Nicole (ouvrage très-frappant, & qui, lu dans la première jeunesse, laisse des idées qui ne s'effacent jamais); *l'Histoire Romaine*, par Laurent Echard; *le Théâtre de la Grange Chancel; Macaulay's History of England*, 5 *vol. (b)*

A treize ans, elle reprit *les Annales de la Vertu;* elle lut aussi *la Princesse de Clèves, Zaïde, Cleyeland, le Doyen de Killerine; les Anecdotes de la Cour de Philippe*

(a) Instructions d'un Père à ses Enfans, deux petits volumes.

(b) Histoire d'Angleterre, par Macaulay.

lippe-Auguste, le Théâtre d'Education (dont elle ne connoissoit que cinq Pièces) *l'Ouvrage sur la Mythologie,* fait par Madame d'Almane; *The Travels of Cyrus,* un vol. (*a*) Durant cette année elle écrivit, à ses Leçons d'écriture, un recueil de vers tirés de différens Auteurs du second ordre, tels que *Bertant, Godeau, Racan, Pavillon, Desmahis, &c.* A quatorze ans *Instructions d'un Père à ses Enfans,* par Tremblay; bon ouvrage, qui contient un Cours d'Instruction très-clair sur toutes sortes d'objets; *Histoire de France,* par l'Abbé de Velly & ses Continuateurs; *le Théâtre de Boissy; le Théâtre de Marivaux; le Spectacle de la Nature,* par M. Pluche; *Histoire des Insectes,* en 2 vol. *Letters of the Right Honourable Lady Montagu* (*b*); Adèle, qui déjà parloit parfaitement bien l'Italien, commença à le lire dans cette année; elle lut la Traduction Italienne des *Lettres Peruviennes & les Comédies de Goldoni.* Elle continua d'écrire, à ses Leçons, les vers dont on a parlé; elle commença les réponses aux Lettres de l'Ouvrage de Madame d'Almane (*c*), & elle fit quelques extraits sur les lectures.

A quinze ans, les *Synonymes de l'Abbé Girard; la Manière de bien penser dans les*

(*a*) Les Voyages de Cyrus.
(*b*) Lettres de Milady Montague, deux petits vol.
(*c*) Voyez, de cet Ouvrage, le Volume III.

Ouvrages d'Esprit, un vol. *Réflexions critiques sur la poésie & sur la peinture*, par l'Abbé Dubos; *Histoire Universelle* de M. de Voltaire; *Histoire de Pierre-le-Grand*; *Théâtre de Destouches*; *Théâtre de la Chaussée*; *D. Quichotte*; *la Poétique* de M. de Marmontel; *Histoire d'Angleterre*, par M. Hume, en Anglois; *les Oeuvres de Métastase*, en Italien. Dans cette année elle n'écrivit des exemples avec un Maître, que deux fois par semaine: elle acheva ses réponses aux Lettres de Madame d'Almane. Elles fit des Extraits en Anglois & en Italien sur l'Histoire Universelle & l'Histoire d'Angleterre.

A seize ans, *l'Enéide, les Georgiques de Virgile*, traduction de M. l'Abbé de l'Isle; *les Lettres de Madame de Sévigné*; *les Fables de La Fontaine*; *Traduction du Théâtre des Grecs*; *Théâtre de Crebillon*: quelques Pièces detachées, *Manlius*, de la Fosse; *Ariane & le Comte d'Essex*, de Thomas Corneille; *la Métromanie*; *Inès de Castro*, *les Traductions de Plaute & de Térence*; *Clarisse*, en Anglois; *Thomson's Works* (a); *la Jérusalem délivrée*, en Italien; *l'Aminte & le Pastor fido*. Dans cette année Adèle cessa d'écrire des exemples, elle écrivit des extraits, elle fit des vers, & à seize ans & demi elle recommença ses Réponses aux Lettres de l'Ouvrage de Madame d'Almane; elle fit les quarante Réponses en six mois.

(a) Les Oeuvres de Thomson.

A dix-

A dix-sept ans, *Histoire du Siecle de Louis XIV.* par M. de Voltaire; *Histoire de Charles XII*, par le même; *les Poésies de Madame Deshoulieres; les Oeuvres de Gresset, Théâtre du grand Corneille, Théâtre de Racine, Théâtre de Voltaire; les Sermons de Bourdaloue; Grandison,* & *Pamela*, en Anglois; *l'Arioste*, en Italien. Adèle fit des Extraits sur l'Histoire & sur les Pièces de Corneille; elle lut l'édition de M. de Voltaire afin de juger par elle-même. Quand elle eut fini ses Extraits, Madame d'Almane rectifia ses jugemens, en lui faisant connoître ceux de M. de Voltaire; en même temps elle lui fit remarquer que toutes les notes ne sont pas également justes (*a*).

Depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à dix-huit

(*a*) Entre autres, la Critique de la belle imprécation de Camille dans les Horaces, & sur ce vers de Rodogune: *Tombe sur moi le Ciel, pourvu que je me venge!* cette étrange note: *On sait bien que le Ciel ne tombe pas.* Ce vers de Rodogune est admirable, parce qu'il est dans la bouche de Cléopatre, dont il peint le caractère, & dont il motive les actions les plus atroces. Après avoir entendu Cléopatre s'écrier, *Tombe sur moi le Ciel, pourvu que je me venge!* on n'est pas surpris de la voir s'empoisonner, dans l'espoir de se venger, ôtez ce seul vers de la Pièce, & le dénouement de Rodogune (le plus beau qui soit au Théâtre) ce dénouement ne paroitra plus vraisemblable. L'Auteur de Zaïre devoit sentir mieux que personne le mérite supérieur de ce vers plein de gênie. Orosmane dit: *Je ne suis point jaloux, si je l'étois jamais!*— Cette

huit & demi, Adèle lut *le Théâtre de Molière, les Oeuvres de Boileau, Regnard, Dufreni, les Poésies de J. B. Rousseau* (*a*), *les Sermons de Massillon*; *le Spectateur*, en Anglois; *Pétrarque*, en Italien.

Après le mariage d'Adèle, Madame d'Almane l'engagea à continuer son plan de lecture. Adèle, suivant sa coutume, lisoit à sa toilette, & comme elle ne reçut personne chez elle les deux premières années de son mariage, elle eut le temps de lire depuis l'âge de dix-huit ans & demi, jusqu'à vingt ans & demi, *les Lettres sur l'Education, Emile, l'Odyssee, Histoire Naturelle, par M. de Buffon, Telémaque, Flechier, Bossuet, Mascaron, les Caractères de la Bruyere; les Maximes de M. de la Rochefoucault:* elle lut en Anglois, *Locke, Pope,* elle comprenoit l'Iliade d'Homère si supérieurement traduite par Pope; *l'Histoire de l'Italie*, par Guicciardini, & *le Dante*, en Italien.

Depuis vingt ans & demi jusqu'à vingt-deux elle lut *les Pensées de Pascal, Gil-Blas,*

Cette belle réticence prépare à tout, elle annonce le caractère d'Orosmane, elle motive le dénouement. *Otez ce seul vers de la Pièce,* l'assassinat de Zaïre n'inspirera que de l'étonnement & de l'horreur. *Ce dénouement ne paroîtra plus vraisemblable.*

(*a*) Le grand mérite des Poésies de Rousseau consiste moins dans les idées que dans l'harmonie; il faut avoir lu beaucoup de vers pour sentir toute la beauté des siens. C'est pourquoi Madame d'Almane ne se pressa pas de les donner à sa fille.

Blas, quelques Mémoires sur l'Histoire de France, les Oeuvres d'Hamilton, Traité de la Sagesse, par Charron, *les Lettres Persannes*, & *l'Esprit des Lois*: elle lut en Anglois *Shakspeare & Milton*: elle relut en Italien la *Jérusalem delivrée*.

A vingt deux ans elle reçut de Madame d'Almane, la notice des Ouvrages modernes qui méritent d'être lus, & le conseil de reprendre ensuite le plan de lecture qu'elle avoit suivi depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt-deux, ce qui devoit la conduire jusqu'à vingt-sept ou vingt-huit ans, en y ajoutant même quelques Ouvrages estimables qu'il faut connoître, tels que *les Mondes*, de Fontenelle, *ses Discours académiques*, & plusieurs autres.

Ce plan de lecture paroîtra peut-être bien étendu; cependant on n'y comprend point beaucoup d'Ouvrages dont les extraits se trouvent dans les sept volumes des *Annales de la Vertu*, tels que les Histoires *d'Ecosse, d'Irlande, d'Allemagne, de la Pologne, des Turcs, des Arabes, de la Russie*, &c. Il est à remarquer que ce plan de lecture n'exigea, dans les premieres années, qu'une demi-heure par jour, & à peu près une heure trois quarts depuis l'âge de 13 ans, jusqu'à 22, en supposant même qu'on ne lise pas avec rapidité. Dans tout ce plan il n'y a que deux ou trois Ouvrages qui soient volumineux (*a*), & pas une année où l'on ait plus

(*a*) *L'Histoire Naturelle, l'Histoire Ancienne, & l'Histoire de France.*

de

de cinquante volumes à lire. Il faut observer que les Théâtres se lisent en beaucoup moins de temps que les autres Ouvrages, les noms des personnages occupant dans chaque volume une place très-considérable.

Le plan de lecture de Théodore étoit beaucoup plus étendu : quelques Ouvrages Latins dont Adèle n'a jamais lu les traductions, s'y trouvoient compris, ainsi que plusieurs Ouvrages sur les Lois & la Politique ; cependant ce plan n'embrassa pas un espace de temps plus considérable. Théodore, depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt-deux, lut par jour environ deux heures & demie. Il n'apprit point la Musique, il ne chantoit pas, il ne jouoit d'aucun instrument, il dessinoit moins long-temps que sa sœur. Quand le temps ne permettoit pas la promenade, Adèle employoit ses heures de délassement à broder, à faire différens petits Ouvrages ; & Théodore, à lire & à jouer au billard ; de manière que Théodore lut infiniment plus que sa sœur : cependant on dit qu'Adèle rencontra dans le monde peu de femmes qui eussent autant d'instruction qu'elle, & des idées plus justes & plus nettes ; car elle avoit compris & senti tout ce qu'elle avoit lu.

Une mère qui voudroit adopter ce plan de lecture pour sa fille, & qui, en même-temps, ne lui feroit apprendre ni l'Anglois, ni l'Italien, n'auroit que peu de choses à changer à ce plan ; il faudroit seulement substituer les traductions aux Ouvrages originaux, puisqu'il faut nécessairement avoir une idée

des Chefs-d'œuvre qui existent dans les langues Angloise & Italienne ; ainsi l'on ne retrancheroit de ce plan que sept Ouvrages qu'il n'est pas absolument indispensable de connoître, & qu'Adèle lut ou écrivit en exemples depuis l'âge de dix ans jusqu'à treize. Ces Ouvrages sont : *Beauties of History, Father's Instructions, Macauley's History, The Travels of Cyrus, Letters of Lady Montagu, Letters d'una Peruviana*, & les Comédies de Goldoni. On pourroit remplacer ces sept Ouvrages par ceux-ci : *Modèles Militaires*, 2 vol. *Histoire générale des Voyages*, abrégée par M. de la Herpe, 21 volumes ; *la Traduction des Fables de Phedre ; Avis d'une Mère à sa Fille*, par Madame de Lambert ; *Avis d'une Mère à son Fils*, par la même. On remplace les volumes Anglois & Italiens par une plus grande quantité de volumes François, parce qu'on lit toujours avec plus de rapidité, dans sa propre langue ; cependant quand on sait parfaitement une langue étrangère, la différence est à peine sensible. Mais quand Adèle lut les Ouvrages Anglois & Italiens dont on vient de parler, elle ne lisoit pas avec facilité ces deux Langues ; c'est pourquoi l'on a substitué aux Ouvrages étrangers, des Ouvrages François plus volumineux.

TABLE

Des Lettres à l'Education des Princes.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIEME.

* L'Auteur n'est pas entré dans de plus grands détails relativement à l'éducation d'un Prince, parce qu'elle à déjà fait une Comédie sur ce sujet : *Vatheck, ou le Gouverneur d'un Prince,* dans le Théâtre d'Education, & qu'elle n'a point voulu se répéter ici.

PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Comte DE GENLIS, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé, *Oeuvres de Madame la Comtesse de* ***, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer le dit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession ; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée

du

du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration des dites années. Le tout couformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelques qualités & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire le dit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit du dit Exposant, ou de celui qui le representera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformement à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression du dit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformement aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura

servi

servi de copie à l'impression du dit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, & même de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sçeaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL : qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de MAUPEOU, & un dans celle du dit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jour le dit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout-au long, au commencement ou à la fin du dit Ouvrage soit tenue pour duement signifié, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrêtaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'execution d'icelles tous actes, requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le seizième jour du mois de Juin, l'an de grâce mil sept cents soixante-dix-neuf, de notre Règne le sixième.

Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registre

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & imprimeurs de Paris, No. 1737, fol. 155, conformement aux dispositions énoncées dans le présent Privilége ; & à la charge de remettre à la dite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII. du Réglement de 1723. A Paris, ce 17 Juin, 1779.

COGOE, Adjoint.

